



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

‘ ‘La divine comédie’ ’
“La divina comedia”

(1307-1321)

poème de DANTE

pour lequel on trouve ici l'examen de :

l'intérêt documentaire :

la cosmogonie (page 1)
l'enfer (page 5)
le purgatoire (page 6)
le paradis (page 9)

le voyage à travers le passé (page 13)

Bonne lecture !

Intérêt documentaire

“*La divine comédie*” permet un extraordinaire voyage à travers l'univers, le passé et l'actualité du temps de Dante, comme dans la culture latine. Il a à la fois édifié une cosmogonie et les trois royaumes de la damnation, de la pénitence et de la béatitude ; fait d'étourdissantes évocations de la mythologie, de la Bible et de l'Histoire, ornant encore son texte d'une kyrielle de citations.

La cosmogonie

Dante a lui-même reconnu : « *Ce n'est pas une affaire à prendre comme un jeu / De décrire le fond de l'univers entier* » (“*Enfer*”, XXXII). Il fit l'étalage, quelque peu fatigant, d'une érudition cosmographique qu'il n'est pas toujours possible d'élucider. Dans sa fresque, il a décrit de fond en comble un univers qui est celui que, conformément à la tradition héritée de Ptolémée, concevait l'astronomie du Moyen Âge, mais qu'il a interprété et commenté en métaphysicien et en théologien.

Au centre de gravité de l'univers se trouve fixée, immobile, la Terre qui est un globe divisé en deux hémisphères égaux : l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral.

L'hémisphère boréal est « *la grande sèche* », car il comprend toutes les terres émergées et la population de la planète. Il est tout entier compris entre l'embouchure du Gange à l'est, et la côte occidentale de l'Espagne à l'ouest. Ainsi, Jérusalem est sise à égale distance de l'une et de l'autre, sous l'arc méridien par excellence de l'hémisphère boréal. Les géographes anciens l'avaient divisé en sept zones habitables. La première était la plus voisine de l'Équateur ; Dante l'appelle « *notre premier climat* », et, au chant XXVII du “*Paradis*”, il a « *franchi tout l'arc qui fait notre premier climat* » : il a été transporté du méridien de Jérusalem à celui de Gadès (Cadix). L'Afrique est « *la terre sans ombre* » (“*Purgatoire*”, XXX), car, deux fois par an, aux solstices, le soleil étant au zénith, l'ombre d'un corps tombe verticalement, sans déborder son plan de base. Le Nord est « *l'aire d'Aquilon* » (“*Purgatoire*”, III).

Dieu, ayant, du zénith de la rose mystique où siège la cour céleste, précipité l'ange rebelle, Lucifer, celui-ci, dans sa chute, alla se ficher, la tête la première, au centre de la Terre, creusant dans l'hémisphère boréal, en un point qui n'est pas précisé, un vide en forme d'entonnoir, d'énormes dimensions, dont la pointe aboutit au centre de gravité du globe terrestre : c'est l'enfer, séjour du péché, qui est rejeté le plus loin possible du regard de Dieu, lequel est toute lumière.

La peur que les terres australes connurent à la chute de Lucifer les fit s'enfuir et passer à l'hémisphère boréal. De ce fait, l'hémisphère austral est couvert d'un océan, où, d'autre part, le contre-coup du gouffre creusé dans l'hémisphère boréal fit surgir une île montagneuse qui est le purgatoire. Il s'ensuit que, lorsque la nuit sort du Gange, le soleil est bien près de se coucher à l'horizon de Jérusalem et, partant, de se lever à celui du purgatoire. Sur le sommet de l'abrupte montagne croît la forêt fraîche et vivante du paradis terrestre.

Vers le pôle austral, Dante voit « *quatre étoiles* » (“*Purgatoire*”, I), les quatre étoiles qui forment la Croix du Sud, la plus brillante constellation du firmament. Nul de l'hémisphère boréal ne les a vues, dit-il, depuis Adam et Ève, qui les purent contempler du paradis terrestre.

Selon Aristote, sont enfermés dans la cavité interne de la Terre des vents chauds et secs (« *l'aride vapeur* » [“*Purgatoire*”, XXI]) qui, par les efforts qu'ils font pour en sortir, sont la cause des tremblements de terre.

Dante imagine la nuit comme un être réel, qui tourne autour de la Terre à l'opposé du soleil si bien que, celui-ci tenant un point donné de l'hémisphère céleste, la première tient nécessairement le point diamétralement opposé de l'autre moitié du ciel.

Autour de la Terre tournent, emboîtées les unes dans les autres, les sphères de dix ciels qui sont comme des sphères de cristal successives. Entraînées par un mouvement d'est en ouest qui produit

une musique céleste d'une harmonie parfaite, elles tournent à des allures différentes et d'autant plus rapides qu'elles s'éloignent davantage du centre. Les sept premiers cieus sont chacun celui de la planète qu'il entraîne et qui lui confère son influence.

À partir de la Terre, on trouve :

- le ciel de la Lune qui, appelée aussi « *Trivia* » ("*Paradis*", XXIII) ou Diane des carrefours, surpasse de sa splendeur le feu de toutes les étoiles, « *ces nymphes éternelles* » ;
- le ciel de Mercure, « *cette petite étoile* » ("*Paradis*", VI) qui est en effet la plus petite des planètes visibles, qui « *se voile, aux mortels, des rayons d'un autre astre* » ("*Paradis*", V) car elle se perd la plupart du temps à notre vue dans les rayons du Soleil, dont elle est le satellite le plus rapproché ;
- le ciel de Vénus ou « *Cythérée* » ("*Purgatoire*", XVII), l'étoile du soir ;
- le ciel du soleil ;
- le ciel de Mars, « *l'astre qui semblait plus rouge que d'usage* » ("*Paradis*", XIV) ;
- le ciel de Jupiter, « *l'astre tempéré* » ("*Paradis*", XVIII) parce qu'il est situé entre la chaleur de Mars et la froideur de Saturne, cette « *tempérance* », vertu opposée à la colère, irradiant sur la Terre aux conducteurs de peuples la vertu suprême de justice : « *L'humaine justice / Est un effet du ciel dont tu es le joyau* » ("*Paradis*", XVIII) ; c'est de cette « *tempérance* » du dieu Jupiter, et de la félicité qui, suivant les astrologues, rayonne de lui sur les êtres qu'il marque de son influence, que l'adjectif « *jovial* » a pris le sens d'heureux, de gai ;
- le ciel de Saturne.

Puis viennent deux cieus invisibles.

D'abord, le ciel cristallin ou premier mobile qui tourne à une vitesse inconcevable (il est le « *ciel qui se meut le plus vite* » ("*Paradis*", XXVII)), et est générateur du mouvement imprimé aux autres cieus qui est dû à l'ardent amour des anges qui s'allume à l'intelligence de Dieu. « *Cela produit des étincelles* » qui sont les astres dont « *le nombre était tel qu'il passe les milliers / Qu'on obtient en doublant les cases des échecs* » ("*Paradis*", XXVIII). C'est une allusion au conte populaire sur l'inventeur du jeu d'échecs qui aurait demandé, comme récompense, au roi de Perse à qui il avait fait présent de son invention, un grain de blé pour la première case, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite, en doublant le nombre de grains à chaque case. Le roi lui accorda sa demande. Mais il lui fallut bientôt s'aviser qu'il n'y aurait jamais, dans tous ses États, assez de blé pour satisfaire à sa promesse. En effet, la somme totale est de 2 à la soixante-quatrième puissance, soit, en gros, 18 quintillions et demi.

Cet amour, qui fait si rapidement tourner le premier mobile sur lui-même, n'est autre que « *l'appétit qu'éprouve chacune de ses parties d'être conjointe à chaque partie du dixième ciel, quiet et tout divin* » ("*Convivio*", II, III, 9). Son mouvement, propagé par contact aux couches supérieures de l'air, se transmet de proche en proche, donne l'impulsion au monde entier, est le générateur du « *souffle inaltérable et continu* » qu'on ressent au paradis terrestre. Car celui-ci confine avec le ciel de la Lune. Plus bas que la cime du purgatoire, ce souffle régulier se transforme en vents inconstants et divers, du fait qu'il est rompu par les accidents de la surface terrestre : montagnes, océans ou vapeurs ; c'est ce que Mathilde entend dire par « *à moins qu'en quelque point son cercle ne se rompe* » ("*Purgatoire*", XXVIII).

Enfin, enveloppant l'univers de son immuable sérénité, règne le ciel de feu, ou empyrée (d'un mot grec qui veut dire « *enflammé* »), ou « *sphère suprême* » ("*Purgatoire*", XV), « *sphère qui n'a pas de lieu ni de pôle* » ("*Paradis*", XXII), « *qui n'est pas circonscrit et qui circonscrit tout* » ("*Paradis*", XIV). Et, comme il est immobile, qu'il se tient seul en quiétude, parce que seul il est en possession de Dieu, il n'a pas de pôles sur lesquels il puisse tourner ("*Paradis*", XXVIII). Dante y a placé la rose blanche, la rose mystique, siège de la Cour céleste où Dieu, qui est immuable, hors du temps et de l'espace, hors de l'univers, réside au sein des chœurs des anges, qui tournent autour de lui, semblant l'envelopper alors qu'ils sont contenus en lui, comme toutes les choses créées, face aux bienheureux admis à le contempler. Dans le "*Convivio*", le ciel empyrée, ou ciel de flammes, est le ciel « *quiet et pacifique* » où siège « *la déité suprême, qui est seule à se contempler parfaitement elle-même* », « *le suprême édifice du monde, où le monde entier s'inclut, hors duquel rien n'existe. Aussi n'a-t-il pas de lieu, puisqu'il est né de l'Intelligence première elle-même* ». S'y répand l'élément vital de l'univers, une

lumière « *qui s'étend en forme circulaire / Tellement loin que sa circonférence / Serait pour le soleil un trop large collier* », dont « *toute son apparence est faite de rayons* » ("Paradis", XXX), qui est un « *Point qui dardait un rayon / Si acéré que le regard qu'il brûle / Doit se fermer au choc de son éclat* » ("Paradis", XXVIII).

Dante était féru d'astronomie et croyait à l'astrologie, qui au Moyen Âge étaient étroitement mêlées. Le prouve toute une série d'éléments :

- « *Le zodiaque en flammes* » est la constellation où passe le soleil.
- « *Castor et Pollux* » ("Purgatoire", IV) désigne la constellation des Gémeaux qui est aussi « *Le signe / Qui fait suite au taureau* » ("Paradis", XXII), le soleil y entrant peu après le milieu de mai, pour en sortir peu après la mi-juin. C'est sous ce signe, à une date indéterminée, que Dante était né ; et c'est de lui, parce qu'il est la maison de Mercure (dont l'influence, selon les astrologues, confère la science, le savoir et le talent), qu'il professait tenir son génie d'écrivain, invoquant son assistance.
- La lumière « *qui rayonne / Du signe qui succède au céleste poisson* » ("Purgatoire", XXXII) c'est celle du Bélier, constellation sous laquelle débute le printemps.
- Il place au ciel de la Lune les âmes qui ont manqué de constance, parce que, selon l'astrologie, c'est d'elle que vient l'incertitude et l'instabilité des désirs humains.
- Si « *la septième étoile, / Qui, du brûlant poitrail du lion, darde en terre / Un rayon, pour l'instant, mêlé de sa vertu* » ("Paradis", XXI), c'est qu'aux mois de mars et d'avril 1300, la planète Saturne se trouvait dans le signe du Lion. L'accord de leurs influences, Saturne étant sec et froid et le Lion chaud et sec, devait, selon l'astrologie, produire en cette saison une sécheresse parfaite mais une douce température.
- Dante désigne par « *le fruit / Que le monde a tiré de la ronde des sphères* » ("Paradis", XXIII) les légions d'élus représentant tout le profit tiré par les humains de l'influence que versent sur eux les sphères célestes.
- Il fait cette hypothèse cosmographique purement imaginaire : « *Si le cancer avait une telle escarboucle, / L'hiver aurait un mois qui serait d'un seul jour* » ("Paradis", XXV). En effet, en hiver, exactement du 21 décembre au 21 janvier, quand le Cancer se couche, le soleil se lève, et réciproquement. Par conséquent, si dans la constellation du Cancer il existait une étoile aussi brillante que celle qui apparaît à Dante, et qui est celle de saint Jean l'Évangéliste, durant le mois où se produit le rapprochement du Cancer et du soleil, le jour durerait vingt-quatre heures, soit du fait du soleil, soit du fait de cette étoile.
- « *Aussitôt que la corne / De la chèvre du ciel rencontre le soleil* » ("Paradis", XXVII) signifie que le soleil est dans la constellation du Capricorne, ce qui a lieu quand il entre au solstice d'hiver.
- « *Le second ternaire, qui fleurit / Également dans ce printemps sans fin / Que ne dépouille pas le nocturne Bélier* » ("Paradis", XXVIII) fait allusion au début de l'automne, lorsque la constellation du Bélier préside aux nuits des latitudes septentrionales, et semble avoir, par conséquent, une influence sur la chute des feuilles.
- « *Lorsque les deux rejetons de Latone, / De la Balance et du Bélier couverts, / Se font de l'horizon une même ceinture, // Un instant le zénith les tient en équilibre, / Jusqu'au moment où, changeant d'hémisphère, / De cet anneau chacun d'eux se dégage.* » ("Paradis", XXIX) évoque le soleil et la lune, quand le premier se couche dans le signe du Bélier et la seconde se lève dans celui de la Balance ; cela arrive au temps précis de la pleine lune, et tous deux se trouvent alors sur l'horizon, et comme en équilibre à la même distance du zénith, état qui ne dure qu'un instant.
- Les considérations astronomiques qui figurent au début du chant XXX du "Paradis" reviennent à dire qu'à six milliers de milles environ dans l'est (Dante croyait que la circonférence terrestre n'était que de 20.400 milles), il est déjà midi, alors qu'en Italie l'aube commence seulement à blanchir.

L'enfer :

C'est un gouffre sombre qui s'ouvre au-dessous de la croûte terrestre dans cette partie de l'hémisphère boréal habitée par les êtres humains. Ce cône renversé comporte neuf terrasses annulaires, qui se rétrécissent de plus en plus, en retrait les unes des autres, et séparées l'une de l'autre par une falaise abrupte. D'une falaise à la terrasse suivante, on descend d'abord par un éboulis (cependant, aux débuts des chants V et VI, Dante ne s'explique pas sur la manière dont il descend d'un cercle à l'autre ; il n'eut sans doute l'idée des éboulis qu'une fois son œuvre avancée) qu'il appelle aussi les « *ruines* », dont il est question à plusieurs reprises, la première mention s'en trouvant au chant V, l'explication en étant donnée par Virgile au chant XII. Puis on descend d'une terrasse à l'autre par diverses « *échelles* », comme on le voit pour les huitième et neuvième cercles. Les quatre derniers cercles sont séparés des autres par une enceinte circulaire de fer porté au rouge. La ville ainsi dessinée s'appelle « *Dité* », « *la cité dolente* » dont les murailles de fer brûlent d'un feu ardent (« *Enfer* », VIII). Y siège Lucifer, le premier ange rebelle qui, à peine créé (encore « *vert* »), succomba pour n'avoir pas eu la patience d'attendre le complément de lumière que Dieu réservait à ses anges. Il est l'ange du mal, « *l'empereur du douloureux royaume* », et prend lui-même le nom de « *Dité* » (« *Enfer* », XI - XXXIV), du nom de « *Dis* », sous lequel les Latins désignaient souvent Pluton, le dieu des enfers. Dans l'abîme engendré par Lucifer se trouvent « *Plus de mille de ces êtres / Que le grand ciel a plus* » (« *Enfer* », VIII) : ce sont les anges déchus, devenus démons par l'effet de leur chute.

Au centre de chacune des terrasses se creuse le puits du cercle suivant. Au fond, huitième étage de l'enfer, se trouvent les « *males fosses* », dont la description remplit à elle seule treize chants. Ce sont dix fosses concentriques, toutes inclinées vers le centre de l'abîme, séparées par des sortes de digues, et que l'on franchit par des ponts de rocher qui partent de la falaise et enjambent les fosses pour aboutir au puits central. Mais, au-dessus de la sixième fosse, depuis le tremblement de terre qui signala la mort du Christ, tous ces ponts sont brisés. La dimension de l'une, celle des faussaires, est même indiquée avec précision : « *Onze mille de tour / Et, en travers, pas moins d'un demi-mille.* » (« *Enfer* », XXX). C'est dans cette ténébreuse prison de glace, qui occupe la pointe de l'immense excavation en cône renversé qui contient l'enfer que, précipité du haut du ciel, est tombé Lucifer ; c'est là qu'il demeure pour l'éternité, dans ce royaume des ténèbres peuplé de monstres et des esprits du mal, c'est-à-dire les démons.

Des êtres humains peuvent aussi y tomber : ce sont les pécheurs, dont les pleurs silencieux alimentent depuis des âges les fleuves de l'enfer, Capanée indiquant aussi qu'ils naissent d'abord en Crête des larmes d'« *un grand vieux* », fait d'or, d'argent, d'airain, de fer mais au pied droit de terre cuite, les eaux des fleuves de l'enfer (« *Enfer* », XIV) :

- l'Achéron qui est mentionné dès le chant III de « *L'enfer* » : « *Sur le bord d'un grand fleuve* ». Dante dit son origine au chant XIV de « *L'enfer* ».
- le Styx, qui a sa source dans « *un bassin qui bout et se déverse* » (« *Enfer* », VII).
- le Phlégéon dont on apprend au chant X de « *L'enfer* » qu'il est le fossé de sang où baignent les tyrans.
- le marais du Cocyte, où Lucifer et les traîtres sont plongés, apparaît au chant XXXII.

Ces damnés, qui sont appelés « *aveuglés* » (« *Enfer* », VI), parce qu'ils se sont refusés à la lumière de la grâce, sont soumis à des peines diverses et atroces, mais réglées par la loi du talion ; idée naturelle sans doute, mais de laquelle Dante a su tirer des effets inattendus et saisissants. Au souvenir de leur vie antérieure (« *Nulle douleur n'est pire [...] Que de garder du temps heureux mémoire / Dans le malheur* » [« *Enfer* », VI]), ils ont un seul vœu, à maintes reprises répété : « *Rappelle-moi, veux-tu, au souvenir d'autrui?* » (« *Enfer* », VI).

Mais l'enfer est précédé des limbes, lieu dont l'ambiance est de désespoir mais où il n'y a pas de supplice, nul pleur, mais seulement des soupirs. C'est la demeure des enfants morts sans baptême. C'est aussi, dans un noble et lumineux château, la demeure des patriarches délivrés par le Christ ; des justes n'ayant pas connu la vraie foi ; des « *grands esprits* » dont la parfaite raison dans l'ordre des vérités naturelles fut une sorte de lumière chassant les ténèbres ; des grands hommes de l'Antiquité (dont Virgile) qui, en s'inspirant de la beauté de la nature, modelèrent des œuvres de

beauté, honorèrent les sciences et les arts, et furent des chrétiens, sinon dans la totale possession de la foi, du moins dans leur espoir et leur attente. L'aigle romain demande s'il est équitable que soit damné le juste qui n'a pu connaître le nom du Christ ("*Paradis*", XIX).

En enfer, les damnés se distribuent méthodiquement en neuf cercles suivant une échelle de valeurs pour laquelle Dante s'inspira de l'"*Éthique*" d'Aristote et de la "*Somme*" de saint Thomas, et qui distingue les fautes par incontinence, les fautes par violence bestiale et les fautes par méchanceté intentionnelle.

Dans les cercles supérieurs, du deuxième au cinquième, il y a les victimes de l'incontinence, qui est la moins grave des trois dispositions vicieuses de l'âme : ce sont les luxurieux, les gourmands, les avares et les prodigues, les colériques et les paresseux chez qui l'être, impuissant à se contrôler, s'est laissé entraîner par le torrent de la vie sensuelle et n'a pu se satisfaire des biens mondains qui étant, par nature, imparfaits et limités, ne peuvent suffire à rendre l'être heureux. On s'est demandé si ceux qui portent en eux « *de moroses fumées* » ("*Enfer*", VII) sont des rancuniers qu'empoisonne leur colère paresseuse, ou les victimes de l'« *accidia* », mot intraduisible en français et qui, selon saint Thomas, désigne une tristesse, une torpeur qui empêche l'être qui s'y complaît de faire le bien, et le dégoûte des choses spirituelles.

Dans les trois cercles inférieurs, dans la cité de « *Dité* », sont punis des individus doués d'une volonté libre, mais qui ont délibérément violé l'ordre naturel et rationnel en se mettant au service des puissances passionnelles instinctives, en laissant triompher la bestialité sur la nature raisonnable de l'être humain. La violence est punie au septième cercle qui est subdivisé en trois zones renfermant cinq variétés de damnés : les violents contre Dieu (les hérétiques et les blasphémateurs), contre leur prochain (les meurtriers), contre eux-mêmes (les suicidés), contre la nature (les sodomites), contre l'esprit (les intellectuels), car la violence se manifeste aussi dans le domaine de la connaissance : Ulysse est puni pour avoir aspiré à tout connaître, s'être arraché à toutes ses affections, avoir négligé les intérêts de son âme, pour poursuivre une vérité purement intellectuelle, ce qui l'entraîna à sa perte, tout étant alors devenu un spectacle qui l'attira, l'absorba et l'entraîna.

La fraude est punie au huitième cercle qui est subdivisé en dix fosses dont certaines présentent également des distinctions ; on y trouve les voleurs, les faussaires, les simoniaques, les menteurs, etc... , reclus dans la région des « *males fosses* ».

Les traîtres enfin, sont embâclés dans les glaces du Coccyte qui est divisé en quatre parties :

- la Caïnïe ("*Enfer*", XXXII) prend son nom de Caïn et est affectée au châtement des traîtres à leurs parents ;
- l'Anténore ("*Enfer*", XXXII - XXXIII) est ainsi nommée du prince troyen qui livra le palladium à Diomède et Ulysse et est affectée aux traîtres à leur patrie ou à leur parti ;
- la Ptolémaïe ("*Enfer*", XXXIII) est ainsi nommée du roi d'Égypte qui, pour faire sa cour à César, lui envoya la tête de Pompée, son hôte ; y expient les traîtres à leurs hôtes ;
- la Judaïe ("*Enfer*", XXXIV), la plus basse des quatre zones, est le « *cercle de Judas* » ("*Enfer*", IX) où Lucifer, trinité matérielle de l'abîme aveugle, monstre à trois faces, pleure par six yeux, tout en mâchant dans chacune de ses trois bouches un pécheur : Judas, traître au Christ ; Brutus et Cassius, traîtres à César. Le premier a repoussé la raison divine ou charité, les deux autres ont repoussé cette raison naturelle qui fait de l'être humain un champ cultivé, labouré par les vertus et la juste raison. Tous ces damnés du dernier étage subissent dans le silence un tourment inexprimable, leur existence étant semblable à celle des minéraux.

Le purgatoire :

C'est, à l'antipode de Jérusalem, au milieu de la mer inconnue, une montagne difficile, escarpée et abrupte, qui se rétrécit au fur et à mesure qu'on approche de son faite, ménageant sept corniches superposées, en retrait les unes sur les autres, des terrasses circulaires (appelées aussi les « *sept royaumes* » [*"Purgatoire"*, I]), séparées par des falaises à pic qui ne peuvent être franchies que par d'étroits escaliers taillés dans l'épaisseur du roc. Sur ces corniches s'expient les sept péchés capitaux, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. D'où les sept P dessinés

sur le front de Dante par l'ange de l'entrée, celui correspondant au péché dont il venait de parcourir la corniche et de connaître le châtement étant ensuite effacé par l'ange, gardien de la terrasse de la vertu opposée au péché. Ainsi, s'il sent « *un battement d'ailes* » ("*Purgatoire*", XVII), c'est qu'avec elles l'ange efface de son front le troisième P, signe de la colère.

Aux neuf cercles de l'enfer correspondent, sur la montagne du purgatoire, neuf régions, car aux sept terrasses réservées aux péchés capitaux, il faut ajouter :

- sur la plage qui borde la montagne, l'antipurgatoire (nom que lui ont donné les commentateurs italiens), lieu d'attente où s'expie la négligence tant politique que religieuse ;
- au sommet de la montagne, le paradis terrestre où des âmes délivrées de la concupiscence du péché sont destinées à prendre place, après le jugement dernier, parmi les bienheureux.

Ce séjour des âmes repenties se trouvant directement exposé au premier mobile, étant le vestibule du paradis, étant tourné du côté du Dieu sauveur, échappe nécessairement à toute altération, à toute mutation, à toute corruption. Aussi est-ce un univers plus clément, baigné d'une atmosphère de mélancolie, où des âmes mues par l'espérance purgent leur peine. Cette purification se produit nécessairement d'une façon toute différente de la punition infligée aux damnés de l'enfer. Les âmes sont, en effet, rentrées en grâce auprès de Dieu, car leurs péchés leur ont été remis. Elles ne peuvent plus être assaillies d'aucune tentation ; mais, bien qu'assurées de l'aide divine, elles ont, cependant, chaque soir, à voir, à craindre les tentatives du démon, « *le vieux serpent* » ("*Purgatoire*", VIII). Il leur reste donc à effacer, à dépouiller plutôt, les inclinations au mal inhérentes à la nature humaine, racines toujours vivaces, malgré l'absolution et la grâce elle-même. Or ces inclinations ne peuvent disparaître que si elles cèdent à des inclinations contraires, que si l'attachement au vieux péché fait place à l'amour de la vertu. D'où il suit que les châtements, au sens propre du mot qui est correction, ont un caractère essentiellement moral, et qu'ils ne valent qu'autant qu'y participent le cœur et la pensée. Sans doute, les peines afflictives, réglées, comme en enfer, sur la loi du talion, subsistent-elles ; mais le traitement curatif les dépasse, et de beaucoup, en importance. Ce traitement, qui aboutit à la purification des âmes (et, parfois, s'élèvent des chants d'allégresse lorsqu'une âme purifiée monte au ciel), agit sur elles de trois façons : d'abord par ce que Dante appelle « *le frein* », c'est-à-dire par la honte et l'horreur de leur péché, qui leur sont sans cesse représentées ; ensuite par « *le fouet* », c'est-à-dire l'exemple, qui leur est constamment proposé, de la vertu qu'elles ont violée ; enfin par la méditation de l'esprit et l'élan du cœur vers le souverain bien.

C'est ainsi que, successivement, les orgueilleux, qui vont courbés sous de pesantes roches, défilent sur une chaussée pavée de mosaïques, représentant de fameux traits d'orgueil, et côtoient une paroi sculptée d'exemples d'humilité ; que les envieux, dont les paupières sont cousues d'un fil de fer, s'entendent alternativement rappeler des modèles de bonté ou des exemples de méchanceté ; que les colériques, plongés dans une épaisse fumée, y voient apparaître des visions extatiques de douceur et des images de démence sauvage ; que les paresseux, condamnés à courir sans relâche, se lancent les uns aux autres des traits de zèle et des exemples de paresse ; que les avarés, aplatis la face contre terre, rappellent durant le jour des modèles de noble pauvreté et, durant la nuit, maudissent les avarés célèbres ; que les gourmands, soumis au supplice de Tantale, entendent des voix mystérieuses qui glorifient la tempérance, ou qui flagellent la voracité ; et qu'enfin les luxurieux, enfermés dans une flamme purifiante, font alterner en paroles les exemples de débauche et de chasteté.

Le matin du mercredi de Pâques, au sortir de la septième corniche, Virgile et Dante accèdent à la forêt merveilleuse qui couronne la haute montagne du purgatoire. Sous le ciel des vertus cardinales et théologiques, s'étend un plateau verdoyant traversé par les deux fleuves du Léthé et de l'Eunoé, où fleurissent la paix, la contemplation, en harmonie avec les exigences et les destinées de la nature humaine, une nature sagement ordonnée et pleine de résonances et d'analogies : c'est le paradis terrestre.

Dante y rencontre Mathilde, la nymphe du jardin, où elle figure l'activité vertueuse qui prépare l'être humain à la contemplation bienheureuse. Elle le plonge dans les eaux du Léthé (à l'origine, un fleuve de la mythologie qui arrosait le royaume des morts dont le nom, qui est grec, veut dire oubli, son onde enlevant aux ombres toute mémoire et toute conscience d'elles-mêmes et de leur passé). Annoncé au chant XIV de l'"*Enfer*", il a été transporté par Dante au sommet de la montagne du purgatoire :

« *Quand un ruisseau me coupa le chemin* » (“*Purgatoire*”, XIII). Les âmes repenties et lavées de leurs fautes le franchissent, avant d'entrer au paradis. Dante y boit lui-même, au chant XXXIII. Il n'enlève aux âmes que le souvenir de leurs péchés et de leurs épreuves amères ; mais par là il concourt à la perfection de la béatitude vers laquelle elles vont prendre leur vol.

Cette vertu mystique se complète nécessairement par celle du fleuve d'Eunoé, qui rend au contraire aux âmes la mémoire de toutes leurs bonnes actions (« eunoé », en grec, voulant dire « bonne pensée »). Par une attention délicate à l'égard de Virgile et de Stace, Mathilde dit de l'Eunoé que « *cette eau, c'est le nectar* » (“*Purgatoire*”, XXVIII) : comme c'est le breuvage des dieux, elle tient à leur faire entendre qu'en chantant, comme tous les poètes antiques, l'âge d'or que l'humanité aurait connu dans les temps très anciens, c'était en réalité le paradis terrestre qu'ils avaient célébré.

Béatrice apparaît, Virgile venant de lui céder spontanément la place. Elle n'est point encore ici le symbole vivant de la vérité surnaturelle. Elle n'est, pour le moment, qu'une femme, une femme élue entre toutes, mais une femme. Et c'est en femme, en femme offensée par l'oubli des grâces dont elle avait comblé son « servant », qu'elle apostrophe Dante. Elle lui reproche ses fautes, le contraint à les avouer et, sur son aveu, l'absout dans un élan d'amour à la fois spirituel et humain. Scène culminante de “*La divine comédie*”, en vue de laquelle tout le poème a pu être conçu ; scène d'une émouvante noblesse, ardente et pudique à la fois, mais trop brève oasis de pure poésie à la cime d'une œuvre encombrée de dogmatique.

Immédiatement, en effet, lui succèdent, comme dans un cauchemar, une série de visions fantastiques où se révèlent et la personnalité allégorique de Béatrice et les idées particulières de Dante sur les destinées de l'Église. Les deux derniers chants du “*Purgatoire*” ne sont plus qu'une apocalypse où Dante retrace, à sa manière, l'histoire passée, présente et future de l'Église, principalement dans ses rapports avec l'empire. Ce lui est une nouvelle occasion, mais non pas la dernière, de flageller la simonie papale et d'en annoncer, par la bouche de Béatrice, le remède imminent. Ce remède, c'est l'intervention d'un sauveur temporel, désigné par le chiffre mystérieux de « *DXV* », que le poète discerne sous les traits de l'empereur Henri VII.

Les visions à peine évanouies, Dante s'abreuve au fleuve de mémoire, l'Eunoé ; et il en revient « *purifié et prêt à monter aux étoiles* ».

On éprouve vite, à la lecture du “*Purgatoire*”, que l'élément didactique, dogmatique, édifiant, y domine. À chaque pas, le poète saisit l'occasion d'enseigner à ses lecteurs de « *omni re scibili* ». La cosmographie, qui lui tenait tant à cœur, n'y cède le pas qu'aux exposés de théologie morale et spirituelle :

- Virgile fait un exposé sur le processus de formation du corps, sur la création de l'âme raisonnable, sur son infusion au corps du fœtus, sur son activité après la mort sur la formation des « ombres » (“*Purgatoire*”, XXV), exposé physiologique qui est emprunté à la “*Somme*” de saint Thomas, lui-même inspiré d'Aristote. Selon cette théorie, la vertu active du sang mâle, c'est-à-dire du sperme, devient l'âme de la matière qu'elle élabore dans la matrice ; mais c'est une âme simplement végétative, uniquement capable d'entretenir les fonctions élémentaires de la vie. Au second stade de son développement, l'âme acquiert le sentiment et la faculté de se déplacer « *comme méduse en mer* ». « *Elle commence / D'organiser ce qu'elle porte en germe. // Cette vertu [...] Ici s'allonge et là s'épanouit* », c'est-à-dire est capable de former des membres longs ou des membres ramassés, selon la fonction qui leur est destinée.

- la théorie de l'influence des sphères célestes sur la destinée humaine (comme l'indique « *De vos impulsions les cieus sont le principe* » [“*Purgatoire*”, XVI]), car Dante croyait en l'astrologie, mais en se gardant de toute superstition et en affirmant la primauté du libre arbitre (“*Purgatoire*”, XVI et “*Paradis*”, IV) : l'âme mise par la mort en présence de ses fautes et de ses mérites, « *choit, par miracle, / Spontanément, à l'une des deux rives* » (“*Purgatoire*”, XXV), soit celle de l'Achéron où s'assemblent les damnés, soit à celle du Tibre où se réunissent les élus. On reconnaît ici, en même temps qu'une idée célèbre de Platon, la théorie hindoue du karma.

- la théorie de ce que Dante appelle « *l'ombre* » : « *L'air ambient prend la forme / Du corps humain* ». Ce corps aérien que l'âme secrète autour d'elle a toutes les apparences et facultés de ce que les traditions occultistes appellent le « corps astral » ou le « pèrisprit ». Traditions que ne condamne pas

le christianisme et que Mme Dacier a commentées, comme étant courantes de son temps, dans les notes qu'elle a mises à sa traduction de l'"*Odyssée*".

- la théorie de l'amour en soi, considéré comme le principe de tout acte, bon ou mauvais.
- la théorie du rachat de l'âme par la purification volontaire et les effets réversibles de la communion des saints.

Le paradis :

Si Dante, en sa "*Divine comédie*", n'avait voulu faire qu'oeuvre de théologien, il se fût contenté de nous transporter d'un seul coup à l'empyrée, pour nous y faire contempler la cour et la face de Dieu. Bien qu'ils aient moins scruté les arcanes du "*Paradis*" que ceux de l'"*Enfer*" et du "*Purgatoire*" (tout le monde ne peut pas s'improviser théologien), les commentateurs ont cherché à débrouiller certaines des questions délicates ou obscures suggérées par le voyage au « *troisième royaume* ». Ainsi, ils se sont demandé quel a été le mécanisme de l'ascension de Dante au ciel, et s'il y est monté en son corps? À la première, il a répondu, dès le chant I, par la bouche de Béatrice, et sa réponse est d'une pertinence toute métaphysique. Pour la seconde, bien qu'il l'ait posée lui-même, il s'est implicitement référé aux termes mêmes dont usa saint Paul pour parler de son ravissement. Parti assurément aussi prudent que pieux.

Mais, en ce cas, son troisième cantique eût été sans harmonie ni proportion avec les deux précédents, et son oeuvre, bien que couronnée par une apothéose éblouissante, en même temps qu'elle eût été privée de la symétrie dont son génie d'artiste sentait si fort le besoin, eût perdu, avec l'intérêt poétique du voyage, le meilleur de sa force apologétique. Les mêmes raisons littéraires, morales et spirituelles qui l'avaient amené à allonger les routes de l'enfer et du purgatoire l'induisaient nécessairement à varier celle du paradis, cependant, par nature, immuable et identique à elle-même. Pour développer l'intérêt de ce cantique, d'une part, et, de l'autre, pour affirmer par des illustrations son intention édifiante, Dante, qui savait et professait que les élus résident tous ensemble, baignés du regard de Dieu, dans cet énorme Colisée qui est la rose céleste, les a répartis aux différents étages du paradis pour une raison qu'il fait exprimer à Béatrice : « S'ils se sont montrés ici, dit-elle en parlant des esprits du ciel de la Lune, c'est non pas que cette sphère leur soit destinée, mais pour te faire comprendre que moins grande est leur béatitude. C'est ainsi qu'il faut parler à votre esprit, qui ne saisit que par les sens ce dont il fait ensuite objet d'intelligence. » ("*Paradis*", IV). Pour sa topographie céleste, par un souci d'harmonie et de symétrie à la fois poétique et philosophique, Dante a donc pris soin de compter dix cieux, tout ainsi qu'il avait compté dix cercles en enfer et dix terrasses au purgatoire. Ces cieux sont plus ou moins vastes selon la plus ou moins grande vertu dont les pénètrent les intelligences angéliques qui les meuvent. Et ainsi doit-il en être, parce qu'un grand corps est nécessairement pénétré d'une plus grande vertu qu'un petit, à condition que l'un et l'autre soient également aptes à la recevoir en toutes leurs parties ; parce que la vertu, ou la grâce, cherche d'autant plus à s'étendre et à propager son influx qu'elle-même est plus grande. De ce fait, les grands orbés du ciel, qui sont plus près de Dieu, reçoivent nécessairement de lui, par l'entremise des anges, une plus grande somme d'ardeur et de vertu efficiente, que les petits qui avoisinent la Terre.

Les âmes entrevues aux divers cercles du ciel y ont été expressément déléguées pour le temps de la visite de Dante, afin de le renseigner (lui et, par lui, tous les êtres humains) sur l'ordonnement spirituel du paradis, sur la hiérarchie des vertus, en un mot sur l'ordre moral de l'univers. Cette hiérarchie fut de la plus grande importance à ses yeux, et son élucidation, qui devient nécessaire à l'intelligence de cette partie de son oeuvre, a été entreprise par différents commentateurs :

- Il aurait ordonné l'apparition des âmes dans les sphères en suivant un ordre de correspondance astrale. Les âmes se montreraient donc dans tel ou tel ciel, suivant qu'elles en ont subi l'influx sur cette Terre.
- Une explication se fonde sur le mérite des âmes et leur division en esprits actifs et en esprits contemplatifs ; étant entendu, d'ailleurs, que, suivant Aristote et saint Thomas, la vie active se subdivise en vie active inférieure ou voluptueuse, et en vie active supérieure. Les âmes qui ont renoncé à la vie contemplative pour se résigner à la vie active seraient, ainsi, placées dans la Lune ;

Mercure et Vénus appartiendraient naturellement à la vie active et voluptueuse ; et les quatre planètes supérieures seraient affectées aux bienheureux de la vie active supérieure et de la vie contemplative.

- Une théorie affecte chacun des sept cieux planétaires à l'une des vertus théologiques ou cardinales. Pour un théologien, c'est l'amour de Dieu qui règle la hiérarchie des bienheureux. Trois degrés doivent y être distingués : ce sont ceux des commençants (dans la Lune), des profès (dans Mercure, les profès par l'action ; dans Vénus, les profès par la volonté ; dans le Soleil, ceux qui le furent par l'intelligence) et des parfaits (les parfaits de l'action, qui sont les croisés de Mars, les parfaits de la volonté qui sont les justes de Jupiter ; et les parfaits de l'intelligence, qui sont les contemplatifs de Saturne).

- La répartition des âmes en différents cieux serait fondée d'abord sur l'idée d'un perfectionnement progressif des énergies naturelles et surnaturelles : la force dans le ciel de la Lune, animé par les anges ; la justice en Mercure, animé par les archanges ; la tempérance dans le ciel de Vénus, régi par les principautés, et la prudence dans le soleil, animé par les puissances. Puis interviendraient la pratique des vertus théologiques et la tutelle des différents ordres des anges : la foi se trouve dans le ciel de Mars, qui est animé par les vertus ; l'espérance dans celui de Jupiter, qui est animé par les dominations ; la charité en Saturne, qui est animé par les trônes (qui forment le troisième ordre de la première hiérarchie céleste : ils viennent immédiatement après les séraphins et les chérubins). L'exposition que fait Dante de la hiérarchie angélique est empruntée à l'Ancien Testament (ainsi les séraphins ont « *trois paires d'ailes* » [*"Paradis"*, IX] depuis que le prophète Isaïe leur a attribué six ailes)

et à diverses "*Épîtres*" de saint Paul. La Bible ne mentionne que les séraphins et les chérubins. Dans son "*Épître aux Éphésiens*", saint Paul nomme les principautés, les puissances, les vertus et les dominations ; dans son "*Épître aux Colossiens*" les trônes, les dominations, les principautés et les puissances, tandis qu'ailleurs encore on trouve les archanges et les anges. Les pères de l'Église ont considéré ces neuf noms comme correspondants à neuf chœurs, ou ordres différents, qu'ils ont groupés en trois hiérarchies, comprenant trois ordres chacune. Il va de soi d'ailleurs que, sur la distribution des chœurs dans chacune des trois hiérarchies, les pères et Dante lui-même ont nécessairement varié. Quant à cette question des anges, une des plus passionnantes de la théologie, le livre fondamental et qui a exercé la plus d'autorité est le "*De coelesti hierarchia*", attribué au disciple de saint Paul, Denys l'Aréopagite, mais qui n'est vraisemblablement qu'un apocryphe pieux du VI^e siècle. Dante s'y réfère, à la fin de ce chant, d'autant plus explicitement et avec d'autant plus de foi, qu'ayant eu à parler des anges dans son "*Convivio*", il l'avait d'abord mal interprété.

C'est par un sentiment d'exaltation qu'il ne sait rendre que par le mot « *transhumaner* » que Dante se rend compte qu'il a quitté la Terre et que l'ascension du paradis a commencé. Il est midi et il ne peut être que midi, parce que cette sixième heure du jour, à compter au mode florentin, est « *l'heure la plus noble du jour tout entier et la plus vertueuse* », comme l'avait déjà dit Dante en son "*Convivio*". Son arrivée à l'enfer avait eu lieu à la brune du soir, son accès à la plage du purgatoire à la nacre de l'aube, il fallait bien que son envol au paradis s'accomplît dans l'or de midi.

Saisi par l'essence attractive de l'empyrée, dont il perçoit le reflet aux yeux de Béatrice, il monte avec elle, et arrive bientôt au ciel de la Lune où ils pénètrent sans le briser, comme ils pénétreront successivement dans la substance des astres plus lointains.

Dans la Lune, astre changeant et incertain, se présentent, sous l'apparence d'une image humaine reflétée dans une onde, les âmes qu'une contrainte plus forte que leur volonté a empêchées d'accomplir des vœux sacrés. C'est la seule et dernière fois que Dante apercevra l'image d'un élu avec quelques traits subsistants de l'humanité. À partir de Mercure, en effet, il ne verra plus les bienheureux que comme des flammes ou des clartés rayonnantes d'amour divin et de charité chrétienne.

Les flammes de Mercure, planète qui préside aux activités humaines, sont celles des âmes qui, sur Terre, inspirées par l'amour de la gloire, opérèrent de grandes choses.

Celles qui apparaissent dans Vénus sont naturellement les âmes qui s'abandonnèrent à l'amour charnel, même le plus profane, mais qui se rachetèrent de leurs faiblesses par la flamme de l'amour divin.

Le soleil est consacré aux esprits sages qu'éclaira la lumière d'en-haut, philosophes et théologiens ; l'amour les forme en guirlandes et en rondes chantantes autour des voyageurs célestes.

Les flammes de ceux qui portèrent les armes pour la défense de la foi se groupent, au sein de Mars, en une forme de croix grecque animée, au cœur de laquelle fulgure l'image du Christ. C'est là que Dante retrouve son trisaïeul, Cacciaguida, qui lui prédit toutes les épreuves de sa destinée.

Dans le ciel de Jupiter, roi des dieux, se montrent les princes sages qui, dans ce monde, ont réalisé la vertu impériale de justice. Aussi leur essaim prend-il, sur le fond lumineux de la planète, l'aspect d'une aigle impériale, douée d'une voix céleste.

Les esprits contemplatifs, enfin, se manifestent dans Saturne : leur procession s'élève du corps de l'astre sous la forme d'une échelle d'or dont la cime se perd dans l'infini.

À partir du huitième ciel, celui des étoiles fixes, l'exploration du paradis change de caractère : jusqu'alors elle s'était bornée à des considérations morales et spirituelles ; désormais elle se complaît à des scènes d'intention nettement mystique et doctrinaire. Dans la constellation des Gémeaux, Dante n'entrevoit plus aucune âme d'élu ; mais il assiste d'abord au triomphe du Christ, puis à l'apothéose de la Vierge. Ensuite, par saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, il est interrogé à fond sur la foi, l'espérance et la charité.

Au neuvième ciel, celui du premier mobile, que l'impatient désir de chacune de ses parties de s'unir à l'empyrée, séjour de Dieu, entraîne dans la prodigieuse giration qu'il transmet aux cieux inférieurs, apparaissent aux yeux du poète les neuf chœurs des anges, tournant autour d'un point éblouissant qui n'est autre que Dieu. À chacun des neuf cieux est ainsi préposé, comme moteur, l'un des neuf chœurs des anges. (voir "*Paradis*", XXVIII).

De cette vision, Béatrice prend occasion d'exposer la doctrine de l'Église sur la création, la nature et l'office des anges. Les anges fidèles reçurent en récompense « *la grâce éclairante* » ("*Paradis*", XXIX) qui, s'ajoutant à leur vertu originelle, leur donna la vision directe de Dieu et la ferme volonté qui en découle. Pour eux, « *point n'est besoin / De se remémorer un concept aboli* » ("*Paradis*", XXIX) car, voyant tout, le passé, le présent et l'avenir, immédiatement en Dieu, la mémoire est pour eux une faculté inutile. Tout le début du chant XXXI du "*Paradis*" met admirablement en scène leur rôle de médiateurs.

Une vision béatifique couronne le paradis. Dans l'empyrée, où il parvient enfin hors du temps et de l'espace, Dante se trouve au sein de la Cour céleste. Elle lui apparaît d'abord comme un fleuve, puis comme un lac de lumière entre des berges fleuries. Mais à cette première image allégorique succède bientôt une vision plus réelle : la rose mystique est un immense amphithéâtre, comme un énorme Colisée, ouvert sur l'empyrée. Au zénith, rayonne Dieu en sa gloire, et sur les gradins trônent les élus de l'ancienne et de la nouvelle lois, qui sont les pétales de la fleur. Dante se retourne vers Béatrice. Mais elle a disparu : elle est allée reprendre sa place dans la rose, et saint Bernard l'a remplacée près de lui. Par l'intercession de la Vierge, le bienheureux obtient pour Dante la grâce de la vision suprême. Ainsi son regard pénètre jusqu'à Dieu : il distingue en lui non seulement l'union de toutes les idées, mais encore l'unité des trois personnes divines ; il entrevoit même, dans un éclair, la fusion de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Christ. Et brusquement, il revient de son extase.

L'œuvre de Béatrice est achevée, parfaite : comme elle le voulait, Dante sent dès lors que « *commandait aux rouages dociles / De mon désir, de mon vouloir, l'amour / Qui meut et le soleil et les autres étoiles* ».

"*Le paradis*" offre ces passages particulièrement remarquables :

- Le récit par Justinien des fastes de l'aigle romaine, emblème de l'empire romain, et, partant, selon Dante, du droit, de la justice et de l'ordre civil conforme aux desseins de Dieu ("*Paradis*", VI), est une page d'histoire mystique d'un mouvement encore plus admirable que la déploration de la « *serve Italie* » dans "*Le purgatoire*". L'aigle est « *l'oiseau de Dieu* » ("*Paradis*", VI) car l'empire romain, monarchie universelle, était pour Dante, au même titre que le pouvoir papal, une des deux pierres angulaires de l'ordre politique et moral du monde, tel que Dieu l'a voulu établir (à ce titre elle rend de sévères jugements contre certains princes chrétiens), et l'aigle devient le symbole vivant de la justice divine

elle-même. Cette vue mystique, esquissée au "*Purgatoire*" (XVI, XXII, XXXI et XXXIII), se complète, se développe et atteint toute son ampleur religieuse aux chants XVIII à XX du "*Paradis*".

- Le tableau, brossé par Cacciaguida, l'ancêtre du poète, de la vie patriarcale que menait la « *sobre et pudique* » Florence du début du XIII^e siècle, cité organisée selon un ordre spirituel en vue du bien-être civique et du respect de la personne humaine : il ne vit « *le lis / Jamais traîné, la hampe renversée, // Ni teinté de vermeil par les dissensions.* » ("*Paradis*", XVI).

- La prédiction des épreuves que Dante va connaître du fait de ses concitoyens dépasse infiniment par la hauteur des vues et la grandeur du ton les prophéties analogues de Ciaccio, au troisième, et de Farinata, au sixième cercle de "*L'enfer*".

- Les reproches faits précédemment par Dante à l'Église de son temps sont complétés par la dénonciation de la décadence des cloîtres qu'il place dans les bouches autorisées de saint Bonaventure, de saint Thomas et de saint Benoît de Nurcie (XI, XII et XXII). Et ses invectives adressées aux papes cèdent en violence et en autorité vengeresse à la malédiction fulminée par saint Pierre contre « *celui qui sur la terre a usurpé ma place [...] a fait de mon tombeau un cloaque de sang, / De puanteur, où la méchante bête / Qui chut d'ici prend son plaisir, là-bas.* » ("*Paradis*", XXVII).

- Lors de l'accession de Dante au ciel cristallin, le ciel de la foi surnaturelle dont la lumière dirige le mouvement de la raison, le tableau des mystérieux abîmes de la révélation divine tels que la raison peut les entrevoir. Utilisant des images qui dépassent toute analogie, le poète saisit Dieu comme une lointaine vision, sous la forme d'un point lumineux ; flamme d'amour autour de laquelle gravitent les neuf chœurs des anges, source de lumière intellectuelle d'où s'étend, avec le mouvement de la vie et du temps, un éternel mouvement de causalité créatrice, se reflétant dans les êtres et se brisant comme dans un prisme. Puis la vision s'évanouit ; un éclair aveuglant enveloppe le poète, sorte d'obscurité lumineuse qui le transporte au ciel de la paix divine et de la contemplation pure : l'empyrée, le siège de Dieu, de ses anges et de ses saints. La charité divine y triomphe dans le flot bleu de l'éternité. C'est alors qu'une sorte de rivière lumineuse se déploie dans la grâce de rivages fleuris, d'où jaillissent des étincelles vivantes, voletant dans le calice des fleurs avant de se replonger dans l'admirable gouffre de lumière. Expression tangible de la bonté divine, cette rivière se transforme aux yeux de Dante ébloui en une rose éclatante dont chaque pétale est le siège d'un élu ; une multitude d'anges voltigent, allant de la lumière éternelle au centre de la fleur, puis remontant vers la clarté.

- Les beautés de l'ordre descriptif et décoratif, malgré le site qui ne s'y prête guère, n'y sont pas moins présentes. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, de paysage au ciel ; mais l'aspect même du monde y change de caractère : tandis que dans "*L'enfer*", les visions poétiques étaient, horribles ou grotesques, essentiellement charnelles, et que dans "*Le purgatoire*" abondaient les scènes et les tableaux inspirés des beautés ou des arts de la forme, dans "*Le paradis*" ce sont la lumière, la musique et la danse qui triomphent et dominent, à l'exclusion pour ainsi dire de tout autre « motif ». Les figurations lumineuses y sont d'une variété sans cesse renouvelée aux cieux de Mercure (V) ; de Vénus (VIII) ; du soleil (X et XIII) ; de Jupiter (XVIII et XIX) ; de Saturne (XXI), et des Gémeaux (XXIII), la plus admirable étant celle de la Cour céleste (XXX, XXXI, et XXXIII). Lumière et musique s'y marient si spontanément, s'y fondent si intimement, s'y multiplient si bien l'une par l'autre que, du point de vue décoratif, (et c'est une chose unique dans toutes les littératures) "*Le paradis*" est un poème de lumière musicale, ou, si l'on préfère, de musique lumineuse. Et c'est l'une des nombreuses raisons qui font désespérer de le traduire jamais convenablement.

- La beauté essentielle du "*Paradis*" réside dans la doctrine religieuse qui informe tout le poème, dans la foi qui l'inspire et sans laquelle il n'existerait pas. La pensée de Dante est tout à fait orthodoxe, mais il l'anime d'une splendeur vivante. Elle prend un accent d'émouvante persuasion dans la bouche de Béatrice. Tout est ramené à la primauté de l'amour :

- c'est par l'amour que les élus goûtent la joie parfaite dont l'expression est la lumière et qui redouble chaque fois que Dante les questionne sur les mystères de la vie spirituelle ;

- par l'amour, ils absorbent avec enthousiasme leur volonté propre dans la volonté divine ;

- par l'amour, ils sont incapables de concevoir même un bonheur supérieur au leur (III) ;

- par l'amour, ils forment entre eux cette communion des saints qui multiplie à son tour leur amour ;

- par l'amour, et pour mieux aimer, la chair, elle aussi, ressuscitera (VII et XIV). Ils voient en Dante « *quelqu'un qui va renforcer nos amours* » (V) car, étant, par nature, tout amour, ils se félicitent de ce que, accédant parmi eux, il va leur donner l'occasion de développer leur charité, en leur exposant ses doutes, qu'ils auront la joie de dissiper ;

- par l'amour, Dieu s'est fait créateur, « *l'éternel amour, comme le dit Béatrice, s'épanouit en de nouvelles amours* » (XXIX). Les amours qu'il tire de sa substance, par épanouissement, sont toutes les créatures : anges, êtres humains, animaux, plantes et matière. Dans cet exposé de la création, Dante donne une part dominante à la doctrine de l'émanation divine du monde. Le christianisme comporte, en effet, une forme de panthéisme, de même qu'il admet, à un plan inférieur, un mode de polythéisme.

- par l'amour enfin, Dieu s'est incarné et a voulu souffrir, afin de racheter personnellement l'offense faite à sa personne par le péché de sa créature (VII), scandale prodigieux, mais arcane sublime, commenté par Béatrice en une page vertigineuse.

Le paradis de Dante symbolise donc la cité de Dieu, l'Église triomphante.

Le voyage à travers le passé

Dans "*La divine comédie*", Dante ne voyage pas seulement à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis, mais aussi à travers le temps, évoquant avec plus ou moins de précision une kyrielle de personnages et de situations appartenant à de grandes œuvres, de grands moments du passé ou de son époque.

On peut en faire la revue en remontant le cours du temps.

L'Ancien Testament :

Dante désigna l'Ancien et le Nouveau Testaments par « *l'ancien et le nouveau concile* » ("*Paradis*", XXIII), « *les nouveaux et les vieux parchemins* », « *la proposition / Vieille et neuve* » ("*Paradis*", XXIV).

On trouve d'abord des allusions à la "*Genèse*" :

- « *Le verbe / Du Tout-Puissant ne plana sur ces ondes* » ("*Paradis*", XXIX) est une paraphrase du verset (I, 2) : « Et l'esprit de Dieu flottait sur les eaux ».

- « *Si tu as en mémoire / Tout le début de la Genèse, il faut / Gagner sa vie et enrichir sa race* » ("*Enfer*", XI) car on y lit que, soit au paradis terrestre, soit après en avoir été chassé, l'être humain devait s'adonner au travail de la terre. ("*Genèse*", II, 15, et III, 17, 19.)

- Adam fut « *la première âme à qui la première vertu / Ait insufflé la vie* » ("*Paradis*", XXVI) car les anges appartiennent à un autre ordre. Il est aussi « *l'homme qui n'est pas né* » ("*Paradis*", VII) car il n'eut pas de père, ayant été pétri des mains de Dieu. Il est encore « *la poitrine où fut prise une côte* » ("*Paradis*", XIII), celle d'où a été formée Ève. De ce fait, il fut « *le premier père* » ["*Enfer*", IV] et l'humanité est « *d'Adam la méchante race* » ("*Enfer*", III). Au chant XXXII du "*Purgatoire*", il est l'objet d'un murmure de reproche, car l'arbre auquel le chœur arrive est celui de la science du bien et du mal, qui est dépouillé de ses feuilles et de ses fruits depuis la faute qu'il a commise, le péché originel, étant en conséquence « *l'ancêtre / Dont le goût trop hardi fit goûter à l'espèce / Humaine un fruit d'une amère saveur* » ("*Paradis*", XXXII). Chassé du paradis terrestre, il indique à Dante : « *Non, ce n'est pas, mon fils, d'avoir goûté du fruit / Qui fut en soi cause d'un tel exil, / Mais bien d'avoir outrepassé les bornes.* » ("*Paradis*", XXVI), c'est-à-dire les limites imposées à l'être humain, car, en goûtant du fruit défendu, Adam et Ève espéraient se rendre semblables à Dieu. Il révèle : « *Dans le lieu d'où ta dame a fait sortir Virgile, / J'ai désiré ce concile durant / Quatre mille trois cent et deux tours du Soleil* » ("*Paradis*", XXVI) : ainsi, après avoir vécu 930 ans, il a passé aux limbes 4302 ans ; ce qui fait, étant donné que la vision de Dante a lieu en 1300, c'est-à-dire 1266 ans après la descente

du Christ aux enfers, que la création d'Adam, au jugement du poète, remonterait à l'an 5198 avant Jésus-Christ.

- Ève, « *cette femme si belle ; / C'est celle qui ouvrit et qui envenima / La blessure qu'oignit et referma la Vierge* ». Elle est, en effet, la cause du péché originel, mais reçoit tout de même une place dans la rose, « *aux pieds de Marie* » (“Paradis”, XXXII).

- Abel est simplement cité parmi les justes qui se trouvent dans les limbes (“Enfer”, IV).

- Caïn donne son nom à la Caïnne. Après le meurtre d'Abel, il lança : « *Il me tuera, celui qui me rencontre !* » (“Purgatoire”, XIV). « *Caïn et ses épines* » (“Enfer”, XX) désigne la lune car le peuple italien voyait dans ses taches la figure de Caïn chargé d'un fagot d'épines ; d'où la question : « *Que sont les sombres taches / De ce corps-ci, et qui là-bas sur Terre, / Font inventer des fables sur Caïn?* » (“Paradis”, II)

- Noé est simplement cité parmi les justes qui se trouvent dans les limbes (“Enfer”, IV).

- Nemrod, descendant de Cham et premier roi de Babylone, passe pour avoir conçu le projet de la tour de Babel (“Genèse”, X, XI, 2) : sa race s'est « *tout attelée à l'œuvre interminable* » (“Paradis”, XXVI) ; il paie son excès en enfer où sonne son cor puissant (“Enfer”, XXXI) ; il regarde « *au pied de sa grande tour, / Comme égaré, regarde dans Sennar / Les races qui étaient superbes comme lui.* » (“Purgatoire”, XII).

- Sodome et Gomorrhe (“Purgatoire”, XVI) sont deux villes de Judée qui, pour avoir enfreint les lois naturelles de l'amour, périrent sous une pluie de soufre et de feu (“Genèse”, XVIII et XIX). Sodome a donné son nom aux sodomites, pécheurs dont la luxure est contre l'ordre naturel.

- Abraham et Israël sont simplement cités parmi les justes qui se trouvent dans les limbes (“Enfer”, IV).

- Ésaü et son frère jumeau, Jacob, se battaient dans le ventre de leur mère. (“Genèse”, XXV, 21 et suivants) ; d'où : « *dès le sein, / Diffère de Jacob* » (“Paradis”, VIII) - « *le cas des jumeaux / Qui dans leur mère étaient remués de colère* » (“Paradis”, XXXII). Plus tard, il fut belliqueux (il est vrai qu'il avait les cheveux roux : « *selon / La couleur des cheveux de la grâce reçue* » [“Paradis”, XXXII]). Il fait partie des « *malheureux profanes* » du chant VI de “L'enfer”, étant « *profane* » car, pour une pitance, il vendit son droit d'aînesse.

- De Jacob est évoquée l'échelle céleste qu'il vit en songe (“Genèse”, XXVIII) : « *Je vis un escalier qui s'élevait si haut / Que mes yeux ne pouvaient en atteindre le faite* » (“Paradis”, XXI).

- Lia (“Purgatoire”, XVII) fut la fille aînée de Laban, et la première femme de Jacob. Comme elle était chassieuse, mais qu'elle fut féconde et donna beaucoup d'enfants à son mari, les pères de l'Église se sont accordés pour voir en elle l'image de la vie active, qui se sert moins de ses yeux que de ses mains, et qui, pour s'adresser à Dieu, s'adonne tout d'abord au bien du prochain. Ici, d'ailleurs, dans le songe de Dante, elle préfigure Mathilde qui, dans les chants suivants, va guider Dante à travers le paradis terrestre.

- Rachel (“Purgatoire”, XVII) est la fille cadette de Laban et la seconde femme de Jacob, à qui elle ne donna que deux fils : Joseph et Benjamin. C'est en raison de cette stérilité relative qu'en pendant de Lia, elle figure dans l'allégorie mystique de l'Église la vie contemplative, qui s'adresse tout droit et sans intermédiaire à l'amour de Dieu ; d'où sa place éminente parmi les élus dans la rose. Sont alors proches d'elle Sara, Rébecca, Judith et Ruth (bisaïeule paternelle de David, qui composa le “*Miserere mei*”, par remords de l'assassinat d'Uri, dont il avait pris la femme. (“Paradis”, XXXII).

- La « *menteuse* » (“Enfer”, XXX) qui, après avoir tenté de le séduire, « *accusa Joseph* » et le fit jeter en prison est Putiphar (“Genèse”, XXXIX).

- Moïse est « *le duc sous qui de manne subsista / Le peuple ingrat, revêche et décevant* » (“Paradis”, XXXII), allusion au séjour de quarante dans le désert des Hébreux qu'il avait fait sortir d'Égypte. Il demanda à Dieu de lui montrer sa gloire, et « *le véridique auteur* » lui répondit : « *Je vais te faire voir tout le bien qui peut être.* » (“Paradis”, XXVI).

- Josué figure parmi les principaux guerriers qui ont combattu pour la foi (“Paradis”, XVIII). Dans le “*Livre de Josué*”, Dante a trouvé « *le fol Acham* » (“Purgatoire”, XX), un guerrier juif qui fut, sur l'ordre de Josué, lapidé avec sa famille, pour avoir dérobé une partie du butin fait à la prise de Jéricho.

- Raab (« *Raab se conjouit en elle* » [“Paradis”, IX]) était une courtisane de Jéricho, qui découvrit et sauva de la vengeance des Amalécites les espions envoyés par Josué pour explorer la ville. En

récompense, elle obtint d'être sauvée, elle et les siens, du massacre général qui suivit la prise de la ville (*"Josué"*, II et VI.) Chez les écrivains sacrés du Moyen Âge, elle a été souvent considérée comme la préfiguration de l'Église, et son éloge est d'autant plus à sa place dans la bouche de Folquet de Marseille, que celui-ci fut l'évêque de Toulouse qui combattit les Albigeois.

- Saül apparaît « *fiché sur son épée, mort* » (*"Purgatoire"*, XII). En effet, vaincu dans une bataille contre les Philistins, pour ne pas tomber en leurs mains, il se laissa choir sur sa propre épée.
- Michol qui « *sculptée à la fenêtre / D'un grand palais, s'ébahissait, / Comme une femme affligée de mépris* » (*"Purgatoire"*, X) est la fille de Saül qui fut la première femme de David ; elle l'avait méprisé en le voyant danser devant l'arche et se vit, pour sa punition, frappée de stérilité.
- David est « *celui qui [...] / Du Saint-Esprit fut le chantré royal / Qui transporta l'arche de ville en ville* » (*"Paradis"*, XX). Il fut « *du suprême roi le suprême poète* » ; en effet, en mille endroits de ses psaumes, il célébra l'espérance (la citation suivante est d'ailleurs prise du *"Psaume IX"*).
- Le prophète Nathan (*"Paradis"*, XII) eut le courage de reprocher à David la mort d'Urie.
- Salomon (*"Paradis"*, X) est la cinquième flamme. Au chant XI, Dante avoue une incertitude à son sujet qu'au chant XIII, saint Thomas lève. Au chant XIV, « *une voix, aussi douce* » est la sienne.
- Roboam (*"Purgatoire"*, XII), fils de Salomon, fut roi d'Israël. Comme il avait menacé ses sujets de leur rendre son joug encore plus lourd que celui de son père, les tribus se révoltèrent, et il dut se réfugier à Jérusalem.
- Gédéon licencia de son armée les soldats qui s'étaient agenouillés pour boire à leur aise au passage d'un torrent (*"Livre des Juges"*, VI et VII), d'où : « *des Hébreux, si mous contre leur soif* » (*"Purgatoire"*, XXIV).
- Jephthé (*"Paradis"*, V) fut ce juge d'Israël qui avait imprudemment fait vœu de sacrifier le premier être qui sortirait de sa maison s'il revenait vainqueur des Ammonites. Or ce fut sa fille unique qui vint au-devant de lui. « *Et il fit d'elle conformément à son vœu.* » (*"Juges"*, XI et XII), ce qui, selon l'opinion commune du Moyen Âge, signifie qu'il la mit à mort.
- D'Isaïe est cité un texte (*"Paradis"*, XXV) tiré de ses *"Prophéties"* (LXI, 7) : « *Chacune en sa patrie / Sera vêtue du double vêtement* » où « *le double vêtement* » est la béatitude de l'âme et, après la résurrection, celle de la chair.
- L'exil des Hébreux à Babylone est évoqué comme l'exemple du profit à tirer de la souffrance humaine : en effet un « *trésor / [...] fut acquis à pleurer dans l'exil / De Babylone, où l'or fut méprisé* » (*"Paradis"*, XXIII).
- Le prophète Daniel « *nous révèle* » (*"Paradis"*, XXIX) le nombre infini des anges, impossible à déterminer (*"Daniel"*, VII, 10).
- Le « *grand vieux* », fait d'or, d'argent, d'airain, de fer mais au pied droit de terre cuite (*"Enfer"*, XIV) est emprunté à la fameuse vision de Nabuchodonosor racontée et interprétée au *"Livre de Daniel"* (II, 31 et suivants). Dante l'a modifiée et semble en avoir voulu faire le symbole de l'humanité vieillie dans le péché, mais qui conserve intacte la part la plus noble de son corps, la raison, en l'espèce sa tête d'or. Les larmes qui rongent et fissurent la statue sont naturellement les péchés. Si elle tourne le dos à Damiette, c'est que celle-ci symbolise l'Orient, d'où l'humanité est issue ; et, si elle regarde vers Rome comme en miroir, c'est que le salut doit venir de Rome, où siègent, ou devraient siéger, d'une part la puissance spirituelle du pape, d'autre part la puissance temporelle de l'empereur, tous deux également commis par Dieu, selon Dante, à la correction et au bonheur de l'humanité. Il en est de nouveau question quand « *Béatrice fit ce qu'avait fait Daniel, / Quand il calma Nabuchodonosor / De son injuste et sauvage colère* » (*"Paradis"*, IV) : comme avait fait Daniel quand il devina et interpréta le songe de Nabuchodonosor (*"Daniel"*, II, 1-45), elle devine la pensée de Dante.
- Ézéchias fut un roi de Juda, qui, par une humble prière, obtint de voir prolongé de quinze ans le délai de vie que lui avait prophétisé Isaïe. (*"Rois"*, XX, 3). Il est bien placé au chant XX du *"Paradis"*.
- Sennachérib (*"Purgatoire"*, XII) fut un roi d'Assyrie qui, ayant défié avec orgueil Ézéchias, vit un ange exterminer son armée. De retour à Ninive, il fut massacré par ses fils. (*"Livre des rois"*, XVIII et XIX).
- Le prophète Élisée est « *celui-là que vengèrent les ours* » (*"Enfer"*, XVI) car un jour qu'il gravissait une côte, des gamins sortirent de la ville voisine et lui crièrent : « *Grimpe, vieux chauve !* » ; il les

maudit au nom de Dieu, et deux ours, étant sorti d'un bois, se jetèrent sur eux et en mangèrent quarante-deux ! (*"Livre des rois"*, IV, II.)

- Josaphat est une vallée voisine de Jérusalem où les traditions hébraïques assuraient que le jugement dernier devait se faire ; d'où : « *Lorsque de Josaphat reviendront ces damnés* » (*"Enfer"*, X).

- Aman, ministre d'Assuérus, est cet « *homme mis en croix, méprisant et farouche, / Et qui mourait farouche et méprisant* » (*"Purgatoire"*, XVII).

- Héliodore (*"Purgatoire"*, XX) fut envoyé par Séleucus, roi de Syrie, à Jérusalem pour saisir le trésor du temple. Comme il s'acquittait de sa mission, il se vit tout à coup attaqué par un cavalier et un cheval mystérieux, dont les ruades eurent tôt fait de le mettre en fuite. (*"Maccabées"*).

- Judas Macchabée fut considéré par Dante comme un des principaux guerriers qui ont combattu pour la foi (*"Paradis"*, XVIII).

- « *L'Yahson du temps des Macchabées* » (*"Enfer"*, XIX) était un grand prêtre du temple de Jérusalem qui avait acheté son pontificat du roi Antiochus de Syrie et qui introduisit dans la cité sainte les coutumes païennes.

La mythologie :

Dante introduisit dans son enfer des personnages de la mythologie, ayant voulu cette contamination des symboles chrétiens par les symboles païens qu'on a pu lui reprocher et qui fait que le Christ est appelé « *souverain Jupiter* » (*"Purgatoire"*, VI).

- Hypérion (*"Paradis"*, XXII) fut le fils du Ciel et de la Terre, le père du Soleil.

- Dioné (*"Paradis"*, XXII) fut la mère de Vénus et de Maïa qu'elle eut de Jupiter.

- Maïa (*"Paradis"*, XXII) fut la mère de Mercure.

- Junon, l'épouse de Jupiter, se vengea de Sémélé, fille de Cadmus, fondateur et roi de Thèbes, qui était aimée de Jupiter. Poussée par les conseils de Béroë, sa nourrice, dont Junon avait pris les traits, Sémélé supplia son divin amant de se laisser voir à elle dans toute sa gloire. À grand regret, le dieu l'exauça. Mais elle fut aussitôt brûlée par les rayons et la foudre qui entouraient le dieu, « *réduite en cendres* » (*"Paradis"*, XXI). Cependant, il sauva l'enfant qu'elle portait : ce fut Bacchus, que l'on confia à Ino, la femme d'Athamas, roi de Thèbes. Junon reporta dès lors sa colère sur Ino, dont elle se défit comme Dante le raconte, en rendant « *Athamas insensé* », en lui faisant tuer son fils, Léarque, l'autre se noyant avec sa mère.

- La « *servante* » de Junon (*"Paradis"*, XII) était Iris, fille de Thaumas. Messagère des dieux, et principalement de Junon, elle était, chez les Anciens, la personnification de l'arc-en-ciel.

- Latone (nom donné à la Lété grecque dans la mythologie romaine) fut une descendante des Titans, aimée de Jupiter qui la mit enceinte. Persécutée par Junon, elle ne trouva asile en aucun pays pour accoucher. Ortygie, une île désolée et errante comme elle, l'accueillit enfin au moment de l'accouchement. Les douleurs durèrent neuf jours au terme desquels l'lythie, la déesse préposée, consentit finalement à lui venir en aide. L'infortunée put être délivrée, donnant naissance aux jumeaux Apollon et Artémis. En récompense, Ortygie fut fixée au fond de la mer par quatre colonnes et son sol devint fécond : elle prit alors le nom de Délos (« la Brillante ») en commémoration de la naissance d'Apollon, dieu de la lumière. D'où : « *Délos si fort ne tressaillait, / Lorsque Latone encore n'y avait fait sa couche, / Pour enfanter les deux grands yeux du ciel.* » (*"Purgatoire"*, XX). Quand Dante dit : « *Je vis en feu la fille de Latone* » (*"Paradis"*, XII), il désigne Diane ou la Lune dont auparavant il a vu la face ombrée, la seule qu'on aperçoive de la Terre (*"Paradis"*, II) ; il en voyait à présent la face opposée, qui est toute lumineuse, comme étant sans cesse tournée vers Dieu. Ailleurs, il écrit : « *C'est ainsi que l'on voit la fille de Latone / S'auréoler parfois, quand la brume de l'air / Maintient serré son cordon de ceinture.* » (*"Paradis"*, X) : quand la brume environne la Lune d'un halo. Ailleurs, « *les deux rejetons de Latone* » (*"Paradis"*, XXIX) sont le soleil et la lune.

- Niobé (*"Purgatoire"*, XII), femme d'Amphion, qui avait sept fils et sept filles, prétendit obliger les Thébains à lui rendre des sacrifices, plutôt qu'à Latone qui n'avait que deux enfants ; ceux-ci, Apollon et Diane, lui tuèrent tous les siens à coups de flèches. De douleur, Niobé, fut changée en statue.

- Diane est appelée aussi Délie (*"Purgatoire"*, XXIX), et « sa ceinture », c'est le halo lumineux de la Lune.

- D'Apollon, fils de Jupiter comme Mars et Pallas, il est dit qu'un de ses surnoms est Thymbrée (*"Purgatoire"*, XII) ; un autre est « Péan » (*"Paradis"*, XIII) quand il est considéré comme dieu de la médecine. Il fut le dieu de Delphes dont « du Pénée l'arbre devrait encore [...] exalter le plaisir » (*"Paradis"*, I) parce que Daphné, qui se changea en laurier pour échapper à son amour, était fille du fleuve Pénée. Il séjournait sur le Parnasse et donnait aux poètes leur inspiration, l'ambition de cueillir le laurier : aussi, au début du *"Paradis"*, Dante appelle-t-il à l'aide le « généreux Apollon » : « De tes vertus abreuve-moi si bien / Que je sois digne, enfin, du laurier qui t'est cher ». Il annonce qu'« Un seul, jusqu'à présent, des sommets du Parnasse / M'avait suffi ; mais voici qu'il me faut / Le secours de tous deux pour ma course dernière. // Entre en mon cœur, inspire-lui le souffle / Qui t'animait le jour que tu tiras / Le Marsyas du fourreau de ses membres. » (*"Paradis"*, I), faisant entendre que, jusqu'à présent, il n'avait réclamé d'aide que des muses qui séjournèrent sur Nisa, un des deux sommets du Parnasse, montagne de Phocide, l'autre, Cyrrha, étant consacré à Apollon.

- Les Muses sont aussi, pour Dante, ces « vierges sacro-saintes » (*"Purgatoire"*, XXIX), ces « divines Pégasées » (*"Paradis"*, XVIII), du nom de la résidence qu'il leur accorda alors, située sur l'Hélicon (*"Purgatoire"*, XXIX), « la montagne / Qui conserve à jamais chez elle nos nourrices » (*"Purgatoire"*, XXII), montagne de Béotie d'où sourdaient les deux fontaines d'Hippocrène et d'Aganippé, jaillies d'un coup de sabot du cheval ailé Pégase. Dante les appelle à son secours : « Qu'à l'aide de mes vers s'en viennent les dames / Qui à remparer Thèbes aidèrent Amphion, / Afin que mon récit ne trahisse les faits. », cet Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope et roi de Thèbes, voulant ceindre de murs sa ville et n'ayant pour cela d'autre moyen, les avait invoquées en sonnant de la lyre ; alertées par le son, des pierres descendirent elles-mêmes du mont Cithéron pour se tailler et s'appareiller en remparts (*"Enfer"*, XXXII). « Et ce sont les neuf sœurs qui m'indiquent les Ourses. » (*"Paradis"*, II), qui lui montrent le pôle où tend son poème.

Parmi elles, Clio (*"Purgatoire"*, XXII) est la muse de l'Histoire, invoquée par Stace au début de sa *"Thébaïde"* ; Uranie (*"Purgatoire"*, XXIX) est la muse des choses célestes.

- « Les misérables Pies » (*"Purgatoire"*, I), les neuf filles de Piérus, roi de Thessalie, défièrent les Muses à un concours de chant. Celles-ci chargèrent Calliope de chanter en leur nom et, victorieuses, changèrent en pies les Piérides et s'approprièrent leur nom.

- Le satyre Marsyas vainquit Apollon en un solennel concours musical : le dieu l'écorcha tout vivant.

- Phaéton fut « l'enfant qui s'en vint à Clymène » (*"Paradis"*, XVII), se plaindre à sa mère, lui demandant anxieusement s'il était bien le fils d'Apollon. Cette question fut à l'origine de l'imprudance d'Apollon et de la mort de son fils : Phaéton sollicita la faveur de conduire le char du soleil, et Apollon le lui confia. Mais, affolé, Phaéton « abandonna les rênes » (*"Enfer"*, XVII) et faillit embraser l'univers ; d'où « le char / Que Phaéton guida si mal » (*"Paradis"*, XXI). Jupiter, « à la prière de la Terre pieuse » (*"Purgatoire"*, XXIX) qui le supplia d'écartier d'elle ce fléau, foudroya l'imprudent. La trace de cet incendie serait la voie Lactée.

- Thémis, fille du Ciel et de la Terre, considérée par les Anciens comme la personnification de la Justice, était aussi la révélatrice de l'avenir. Dante fit une allusion particulière à l'oracle qu'elle rendit à Deucalion et Pyrrha, quand le déluge eut dépeuplé la Terre, oracle que, seul, Prométhée sut interpréter, d'où : « Obscur / Comme Thémis » (*"Purgatoire"*, XXXIII).

- « Cette Thaumantide » (*"Purgatoire"*, XXI) est Iris, la fille de Thaumatas, dont l'écharpe est l'arc-en-ciel qui, en effet, change sans cesse de place selon le spectateur qui l'observe. Au chant XXXIII du *"Paradis"*, « comme Iris l'est d'Iris » signifie qu'Iris, l'arc-en-ciel, est toujours doublée d'un second arc concentrique et semblable au premier.

- Pluton fut le dieu des enfers. Il enleva Proserpine (*"Purgatoire"*, XXVIII), la toute jeune et toute belle fille de Cérès, qui cueillait des fleurs dans les prés d'Enna, au cœur de la Sicile, et sur son char l'emporta dans le royaume infernal où elle fut « la reine qui veille aux plaintes éternelles » (*"Enfer"*, IX). Mais il semble que Dante a confondu Pluton avec Plutus, le dieu des richesses car il fait dire aux avarés qu'il est « notre grand ennemi » (*"Enfer"*, VI).

- Minos (*"Enfer"*, V), roi de Cnossos, en Crète, mari de Pasiphaé et père d'Ariane et de Phèdre, devint après sa mort, en récompense de sa justice et de ses vertus, l'un des trois juges de l'enfer. Pasiphaé

(*"Purgatoire"*, XXVI), prise de désir pour un beau taureau, fit faire par le sculpteur Dédale une carcasse de vache, où elle se blottit pour recevoir l'assaut de cet animal. De ces amours monstrueuses naquit le Minotaure.

- Le Minotaure (« *cet opprobre de Crète* » [*"Enfer"*, XII]) était un monstre humain à tête de taureau, bien à sa place comme gardien du cercle des violents et des pécheurs contre nature.

- Cerbère (*"Enfer"*, VI) était le chien aux trois têtes placé à la porte des enfers. Virgile trompe sa furie en lui lançant à pleines mains des poignées de terre. Il est appelé plus loin, comme le sera Lucifer, « *le grand ver* », selon une expression courante, empruntée de l'Écriture, où elle désigne les êtres abjects et répugnants.

- Charon, fils de l'Érèbe et de la Nuit et « *nocher* » des enfers, qui fait traverser l'Achéron, apparaît d'abord comme « *un vieillard blanc en son antique poil* » (*"Enfer"*, III).

- Phlégyas (*"Enfer"*, VIII) a été choisi par Dante comme nocher du Styx, où barbotent « *ceux qu'a vaincus la colère* » car, irrité contre Apollon, qui avait séduit sa fille, Coronis, il mit le feu au temple de Delphes.

- « *Les trois furies d'enfer, toutes teintées de sang* », « *les Érinyes féroces* » (*"Enfer"*, IX), Mégère, Alecto et Tisiphone, dont les formes et les gestes sont lascifs et qui arborent pour cheveux des serpents, étaient les ministres de la vengeance céleste. Elles regrettent : « *Nous avons mal vengé l'insulte de Thésée* » (*"Enfer"*, IX).

- Thésée, fils du roi d'Athènes, fit partie du tribut de jeunes gens athéniens envoyés à Minos ; il réussit à tuer le Minotaure, avec l'assistance d'Ariane, sœur utérine du monstre, qu'il avait séduite. Il avait pour ami Pirithoüs qui s'était épris de Proserpine ; Thésée et lui descendirent aux enfers, pour l'enlever ; voilà « *l'insulte de Thésée* » (*"Enfer"*, IX) ; mais Pluton s'empara d'eux et les mit en prison jusqu'à ce qu'Hercule s'en vînt les délivrer. Il est plus loin (*"Enfer"*, XII) appelé « *le duc d'Athènes* » parce que, du temps de Dante, et depuis la croisade qui avait établi un empire franc à Constantinople, le fief d'Athènes était un duché, possédé par des princes français. En l'an 1300, le duc d'Athènes était un Bourguignon, Guy II de la Roche.

- Le signe « *qu'Ariane forma* » (*"Paradis"*, XIII) est la constellation appelée Couronne d'Ariane, en laquelle Dionysos transforma la guirlande de la princesse abandonnée par Thésée.

- Hippolyte, fils de Thésée, fut par lui chassé d'Athènes, pour avoir, disait Phèdre, sa belle-mère, l'avoir offensée. D'où : « *Tel que partit d'Athènes Hippolyte, / Par son impie et perfide marâtre, / Tel de Florence il te faudra partir.* » (*"Paradis"*, XVII).

- « *La Rhodopée* » (*"Paradis"*, IX) est Phyllis, fille du roi de Thrace Siton ; elle fut ainsi surnommée parce qu'elle habitait auprès du mont Rhodope. Elle s'était fiancée à Démophon, fils de Thésée et de Phèdre, mais celui-ci n'étant pas rentré en temps voulu pour les noces, Phyllis, désespérée, se pendit et fut changée en amandier.

- Les Parques présidaient à la vie des êtres humains : la première « *file jour et nuit* » (*"Purgatoire"*, XXI) ; la deuxième, Lachésis, mesure le cours de la vie humaine (*"Purgatoire"*, XXV) ; la dernière, Atropos, coupe le fil de la vie (*"Enfer"*, XXXIII).

- Méduse (*"Enfer"*, IX) était « *la plus jeune des filles de Gorgone* » et de Phorcys, dieu marin. Elle était belle ; mais ayant voulu disputer en beauté à Minerve, celle-ci lui changea ses cheveux en serpents, et lui donna un visage si terrible qu'à le regarder on était changé en pierre.

- Celle qui « *au balcon d'orient commençait à blanchir* » (*"Purgatoire"*, IX) est la déesse de l'aurore qui « *du vieux Tithon* » (frère du roi Priam) est « *la jeune concubine* ». Elle était tombée amoureuse de lui, l'avait enlevé et épousé ; elle avait à Jupiter demandé pour lui l'immortalité, qu'elle obtint. Mais elle avait oublié de demander l'éternelle jeunesse : aussi le vit-elle vieillir sous ses yeux, indéfiniment, de siècle en siècle plus débile et décrépité. Si Dante appelle l'Aurore « *concubine* » et non « *femme* », c'est parce qu'étant déesse, elle s'était mésalliée en épousant un mortel.

- Circé, fille du Soleil, fut aussi une magicienne dont les enchantements n'avaient pas pour effet d'ennoblir ses victimes, d'où « *la peau qui de blanche devient noire / Sous le regard de la trop belle fille de l'auteur du matin* » (*"Paradis"*, XXVII).

- Aglaure (*"Purgatoire"*, XIV) s'opposait à l'amour que Mercure éprouvait pour sa sœur, Hersé, que le dieu changea en rocher.

- Hélice (*"Purgatoire"*, XV) ou Calisto est une nymphe que Diane chassa, parce qu'elle s'était laissé séduire par Jupiter. Junon les changea, elle et son fils, Arcade, en ours, et le maître des Dieux en fit une constellation, Hélice étant la Grande Ourse et Arcade, la Petite ; d'où « *Hélice / Tournant avec un fils qui lui est toujours cher* » (*"Paradis"* XXXI).
 - La nymphe Écho fut celle « *qui, rosée au soleil, d'amour se consuma* » (*"Paradis"*, XII) : en effet, elle mourut d'amour pour Narcisse, et les dieux la métamorphosèrent en rocher doué de voix.
 - Argus (*"Purgatoire"* XXIX), dont le corps était couvert d'yeux, des « *yeux impitoyables* » (*"Purgatoire"*, XXXII), avait été préposé par Junon à la garde d'Io, maîtresse de Jupiter. Mercure, en lui contant des fables, dont les amours de Syrinx et de Pan (*"Purgatoire"*, XXXII), parvint à l'endormir et lui trancha la tête.
 - Vénus est évoquée au début du chant VIII du *"Paradis"* : « *la belle Cypris dardait le fol amour* », et « *les anciens, dans leur antique erreur, [...] honoraient encore et son fils et sa mère, / Dioné et Cupidon, disant que celui-ci / Dans le sein de Didon était venu s'asseoir* » (c'est-à-dire sous la forme d'Ascagne, fils d'Énée, afin de l'enflammer d'amour pour ce héros. [*"Énéide"*, I]). Il est rappelé ailleurs (*"Purgatoire"*, XXVIII) qu'elle « *fut blessée / Par un trait de son fils* » car, tandis que Cupidon lui donnait des baisers, une des flèches de son carquois la piqua au sein ; le chasseur Adonis passait par là : elle s'en éprit. « *C'est d'elle, enfin, [...] Qu'ils ont tiré le nom de cette étoile / Dont le soleil caresse ou la nuque ou le front* » : (*"Paradis"*, VIII) : il caresse la nuque quand, au soir, Vénus apparaît derrière lui ; il caresse le front quand, le matin, elle le précède.
 - Europe fut enlevée par le beau taureau blanc en qui, par amour pour elle, Jupiter s'était transformé ; c'était sur le littoral de Phénicie, d'où « *la rive / Sur laquelle elle devint un doux fardeau* » (*"Paradis"*, XXVII).
 - Éole (*"Purgatoire"*, XVIII) fut le dieu des vents, qu'il tenait en prison dans une grotte, d'où il les lâchait quand cela lui plaisait.
 - Saturne fut le premier roi de Crète (*"Enfer"*, XIV) et devint le dieu du Temps. Tous les enfants qu'il eut de sa femme, Rhéa (la Terre), il les dévorait parce qu'il lui avait été prédit que son fils le détrônerait. Aussi, pour sauver son dernier-né, Jupiter, Rhéa le confia-t-elle aux Curètes, qui l'emportèrent sur l'Ida ; et là, quand le petit criait, les Curètes criaient plus fort et frappaient de leurs épées sur leurs boucliers, afin de couvrir ses plaintes.
 - Les « *géants horribles* » (*"Enfer"*, XXXI) sont à la fois ceux de la mythologie grecque et ceux de la Genèse, les uns et les autres ayant voulu rivaliser avec la divinité. Les géants de la mythologie, pour la plupart fils de la Terre, cherchèrent à détrôner les dieux, en escaladant l'Olympe ; et pour cela entassèrent Pélion sur Ossa dans la vallée de Phlégra en Thessalie. D'où le fait que ce « *grand combat* », comme Dante l'appelle plus loin, est aussi le « *combat de Phlégra* » (*"Enfer"*, XIV). Les dieux en tremblèrent sur leur trône, mais, avec l'aide de sa fille, Athéna, Jupiter, enfin, resta vainqueur.
- Les géants qui sont cités (*"Enfer"*, XXXI) sont :
- Éphialte, fils de Neptune et d'Iphimédie ;
 - Briarée, le plus monstrueux des géants ; fils du Ciel et de la Terre, il avait cinquante têtes, dont il vomissait du feu, et cent bras qui brandissaient cinquante épées et cinquante boucliers ; ayant pris part à la guerre des titans contre les dieux, il fut frappé de la foudre et enseveli sous l'Etna [*"Purgatoire"*, XII]).
 - Antée, fils de Neptune et de la Terre, il avait sa caverne dans la vallée de Bagrada, près de Zama, où Scipion l'Africain, comme Dante le signale, remporta sur Hannibal la victoire décisive ; il a « *rendu vainqueurs les enfants de la Terre* » mais fut le seul des géants à ne pas prendre parti contre les dieux. Il dormait sur la Terre nue, sa mère, et, à son contact, reprenait toutes ses forces. C'est ainsi que longtemps il put résister à « *la grande étreinte* » d'Hercule ; mais celui-ci ayant fini par découvrir son secret, l'enleva dans ses bras et l'étouffa, avant qu'il n'eût reposé ses pieds à terre.
 - Titye qui, pour avoir voulu forcer Latone, fut percé de flèches par Apollon ;
 - Typhée qui fut foudroyé par Jupiter et enseveli sous l'Etna.
 - Erysichton (*"Purgatoire"*, XXIII), pour avoir abattu un chêne consacré à Cérès, fut puni par une faim insatiable. Pour se nourrir et subsister, il dépensa d'abord tous ses biens, puis dut vendre sa fille, enfin fut réduit à se dévorer lui-même.

- Les Centaures, « *ces fils de la nue* » (*"Purgatoire"*, XXIV), étaient les fils d'Ixion et d'une Nuée. Au festin de noces d'Hippodamie et de Pirithoüs, l'ami de Thésée, ils tentèrent d'enlever la mariée et les femmes des autres Lapithes. Sont d'abord évoqués (*"Enfer"*, XII) Chiron, Nessus et Pholus, qui sont d'abord les symboles de la violence bestiale.
- Chiron, le plus sage d'entre eux, était médecin, devin, astronome et musicien, et fut chargé par Pélée de l'éducation de son fils, Achille.
- Nessus, brute luxurieuse, ayant été chargé par Hercule de passer sa femme Déjanire de l'autre côté d'un fleuve, voulut la violer. Hercule, alors, le perça d'une flèche empoisonnée. En mourant, Nessus fit don à Déjanire de la tunique que son sang avait teinte, l'assurant qu'elle aurait la vertu de la faire aimer de celui qui la revêtirait. Déjanire le crut et, jalouse d'Iole (*"Paradis"*, IX), la dernière femme d'Hercule, pour regagner son amour, la lui passa au col. Mais le poison de la flèche l'avait envenimée, et Hercule, dès qu'il l'eut endossée, devint furieux de douleur et se brûla lui-même.
- Pholus, invité aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, s'étant enivré, voulut faire violence aux femmes des Lapithes, ce qui déclencha une bagarre générale.
- Plus loin (*"Enfer"*, XXV), Cacus est considéré par Dante comme un centaure, mais il fut en fait, selon la mythologie, un satyre qui réussit à dérober le troupeau de bœufs qu'Hercule avait abrité sous le mont Aventin : afin d'emmêler leurs traces, il les força à marcher à reculons, en les tirant par la queue.
- « *Les Harpies dégoûtantes* » (*"Enfer"*, XIII) étaient des monstres, oiseaux à tête humaine, qui venaient empuantir de leur haleine les vivres de ceux qu'elles rencontraient. Celles dont parle Dante habitaient les îles Strophades dans la mer Ionienne. Les Troyens d'Énée, y ayant abordé, furent en butte à leurs persécutions, et l'une d'elles, Céléno, prédit aux fugitifs les peines et les souffrances qui devaient leur advenir (*"Énéide"*, III).
- Le Géryon de l'*"Enfer"*, « *une forme affreuse à voir au cœur le plus solide* » (*"Enfer"*, XVI), monstre volant, à la tête d'homme et au corps de serpent, « *ignoble image de la fraude* » (*"Enfer"*, XVII), n'est pas le monstre de la mythologie (roi d'une contrée d'Occident, géant à trois corps et trois têtes qui fut tué par Hercule), mais un monstre auquel Dante a donné son nom et qu'il a bâti à la couleur de sa propre imagination, pour mieux symboliser en lui la fraude.
- Arachné était une belle Lydienne, experte au métier du tissage et de la tapisserie (*"Enfer"*, XVII : « *Et jamais telle toile Arachné ne tissa* »), qui osa défier Minerve de l'égaliser. Courroucée de l'outrage, Minerve la frappa de sa navette et la changea en araignée : « *Folle Arachné, je te voyais pleurante, / À demi araignée, déjà, sur les lambeaux / De l'ouvrage tissé pour ta confusion* » (*"Purgatoire"*, XII).
- Procné et Philomèle étaient deux sœurs. La première était mariée à Térée ; enflammée de colère contre lui parce qu'il avait violenté Philomèle, « *cette femme impie* » (*"Purgatoire"*, XVII) tua son fils, Itys, le mit en lambeaux et fit manger ses membres à son père. Le forfait révéla, comme Térée voulait tuer sa femme et sa belle-sœur, la première fut changée en hirondelle (« *L'hirondelle / Ses tristes lais commence à dégoïser, / Sans doute en souvenir de ses premiers malheurs* » [*"Purgatoire"*, IX] : c'est-à-dire en souvenir de sa métamorphose de femme en hirondelle), la seconde en rossignol, et Térée lui-même en huppe.
- Méléagre, fils d'Œnée, roi de Calydon, à la naissance duquel les Parques décidèrent qu'il vivrait un temps aussi long que celui qu'un tison, qu'on venait de mettre au feu, en prendrait pour brûler et se consumer entièrement. Aussitôt Althée, sa mère, retira le tison du foyer et l'éteignit. Mais, quand il eut atteint l'âge d'homme, une dispute l'ayant mis aux prises avec ses oncles, frères de sa mère, Méléagre eut le malheur de les tuer. Folle de colère, Althée courut au tison qu'elle avait caché, et le jeta dans le feu : à mesure qu'il brûlait, Méléagre sentit se consumer ses forces ; et, à la dernière étincelle, il expira. D'où : « *S'il te souvient comment se consuma / Méléagre, à mesure où brûlait un tison* » (*"Purgatoire"*, XXV).
- Ganymède, fils du roi de Troie, était le plus beau des éphèbes. Alors qu'il était à la chasse, il fut enlevé par Jupiter lui-même, changé en aigle, et transporté dans l'Olympe, pour y servir d'échanson aux Immortels. Le « *mont où Ganymède / Abandonna les bras de ses parents, / Quand il fut pris pour le banquet des dieux* » (*"Purgatoire"*, IX) est le mont Ida, en Troade.

- Glaucus (*"Paradis"*, I) fut un pêcheur fabuleux d'Antédon en Béotie qui, voyant ressauter en mer, et pleins de vie, les poissons qu'il venait de prendre, aussitôt qu'ils avaient mangé d'une certaine herbe, s'avisa d'y goûter et devint sur-le-champ dieu marin, outrepassant ainsi la condition humaine.
- Orphée et Linus, poètes des temps mythologiques, sont simplement cités (*"Enfer"*, IV).
- Icare était le fils de Dédale qui lui fabriqua une paire d'ailes, qu'il se fixa au dos avec de la cire. Mais, comme il vola trop haut et trop près du soleil, la cire fondit, et « *la cire ayant fondu / Tout au long de ses reins sentit tomber ses plumes* » (*"Enfer"*, XVII) ; les ailes s'étant détachées, il tomba dans la mer.
- « *Le peuple d'Égine* » s'était trouvé « *impuissant* » « *Quand l'air était si rempli de miasmes / Que de tous les animaux jusqu'au plus petit ver, / Moururent tous, et que l'antique race [...] Se reforma du règne des fourmis* » (*"Enfer"*, XXIX). C'est que cette île, voisine de l'Attique, avait pris son nom de la nymphe Égine qui s'était donnée à Jupiter. Pour se venger d'elle, Junon fit périr animaux et habitants du pays. Il ne resta plus de vivant qu'Éaque, le roi, qui était le fils de Jupiter et d'Égine. En sa faveur, le dieu, pour repeupler Égine, changea toutes les fourmis en êtres humains auxquels, de ce fait, fut donné le nom de Myrmidons.
- Narcisse est évoqué à deux reprises. « *Pour te faire laper au miroir de Narcisse* » (*"Enfer"*, chant XXX) est une invitation à boire à la source limpide où Narcisse se mira et découvrit sa beauté. L'erreur « *qui d'amour unit l'homme à la source* » (*"Paradis"*, III) est celle de Narcisse, qui s'éprit de soi-même, en croyant une personne réelle son image reflétée dans l'eau.
- « *Le dénuement de l'avare Midas, / Qui découla de son souhait cupide, / Dont à bon droit on se rira toujours* » (*"Purgatoire"*, XX) est une allusion qui s'explique parce que ce roi de Phrygie, ayant obtenu des dieux le don de changer en or tout ce que sa main toucherait, se vit bientôt réduit à mourir de faim.
- « *L'atroce Myrrha, qui réussit à être, / Contre le droit amour, l'amante de son père* » (*"Enfer"*, XXX) fut la fille de Cinyras, roi de Chypre, de qui elle conçut Adonis.
- Jason fut le chef de « *l'entreprise / Qui à Neptune fit craindre l'ombre d'Argo* » (*"Paradis"*, XXXIII). En effet, l'Argo, son navire, fut le premier à faire ombre sur la surface de la mer et à exciter ainsi la stupeur de Neptune lui-même (voir Catulle, *'Épithalame de Thétis et de Pélée'*). À la tête des Argonautes, « *par ruse et courage / De la toison [il] priva ceux de Colchos* » (*"Enfer"*, XVIII), avec le concours de Médée, fille du roi du pays. Il ramena la princesse en Thessalie, puis l'abandonna pour Créuse, comme il avait d'abord abandonné Hypsiphyle.
- « *La jeunette Hypsiphyle* » « *avait trompé les autres femmes* » de Lemnos en épargnant son père, le roi Thoas. Irritée de l'impiété que lui témoignaient les femmes de Lemnos, Vénus les punit en les affligeant d'une odeur puante qui dégoûta d'elles leurs maris et amants. Pour se venger de leur dédain, les Lemniennes massacrèrent alors tous les mâles de l'île, pères, époux et fils. Seule Hypsiphyle épargna son père (*"Enfer"*, XVIII).
- Le Sphinx était un monstre à buste de femme, qui désolait au temps d'Œdipe, les environs de Thèbes, en dévorant les voyageurs qui ne savaient résoudre les énigmes qu'il leur proposait. D'où : « *Obscur / Comme Sphinx* » (*"Purgatoire"*, XXXIII). Dante ajouta : « *les Naïades résoudre cette énigme embrouillée* » (*"Purgatoire"*, XXXIII) ; il a dû lire le mot « naïades » en son exemplaire des *"Métamorphoses"* d'Ovide, car il existe en effet des manuscrits de ce poème qui portent cette faute de copie ; mais il aurait dû écrire « Laïades », Œdipe étant le fils de Laïus.
- Sont évoqués Étéocle et Polynice qui, après l'exil de leur père, Œdipe, qui les avait maudits, et le suicide de leur oncle, le roi Créon, se disputèrent le trône de Thèbes. Étéocle refusant de céder à son frère le tour de règne qu'il lui devait, Polynice, avec sept rois de Grèce, vint mettre le siège devant la ville.
- Capanée (à propos duquel est demandé : « *Quel est donc ce grand corps?* » [*"Enfer"*, XIV]) fut un des sept rois qui s'emparèrent de Troie. Ayant réussi à escalader les murs de la ville assiégée, il se mit à les démanteler et défia Jupiter de les défendre. Le dieu répondit à son défi en le frappant de la foudre (voir *"Thébaïde"*, X). Il est encore question de lui plus loin : « *celui qui chut des murs de Thèbes* » (*"Enfer"*, XXV).
- Tydée de Calydon fut un autre de ces rois : frappé à mort par Ménalippe, il réussit à le tuer ; on lui en apporta la tête que, bien que moribond, il se mit à ronger furieusement (*"Enfer"*, XXXII).

- Amphiaräus est lui aussi des sept rois de Grèce confédérés qui assiégèrent Thèbes, pour y rétablir Polynice. Il était devin, et son art lui ayant révélé qu'il périrait en cette guerre, il se cacha pour n'y point prendre part. Mais sa femme, Ériphile, séduite par le présent d'un collier, livra le secret de la retraite où il se cachait, le trahit et, tandis qu'il chargeait sur son char de guerre, la foudre ouvrit le sol, et il s'y engloutit, comme il l'avait prévu. C'est pourquoi, il est « *celui / Pour qui s'ouvrit la terre à la vue des Thébains* » ("Enfer", XX),

- Déiphilè, Antigone, Argie, Ismène ("Purgatoire", XXII) sont quatre héroïnes de "La Thébaidè" : la première, fille d'Adraste, fut la femme de Tydée et la mère de Diomède ; la seconde et la quatrième étaient filles d'Œdipe et de Jocaste, et furent toutes deux condamnées à mort par leur oncle, Créon, pour avoir rendu les derniers honneurs au corps de leur frère, Polynice ; la troisième était sœur de Déiphilè et femme de Polynice.

- « *Celle, encor, qui découvrit Langie* » ("Purgatoire", XXII) est Hypsiphyle, qui montra aux sept rois qui marchaient contre Thèbes la fontaine Langie, près de Némée. Lycurgue, roi de Némée, lui avait confié son fils, un enfant, à Hypsiphyle. Pour leur montrer la fontaine, elle le déposa sur l'herbe. Un serpent vint l'y mordre et il mourut. D'où : « *le malheur de Lycurgue* » ("Purgatoire", XVI). Dans sa douleur, elle livra Hypsiphyle au bourreau. Elle allait périr, quand Thoas et Eunée, ses deux fils, survinrent et la délivrèrent. (voir "Thébaidè", V).

Mais son fils, Alcméon, à sa demande, le vengea en tuant sa mère. D'où : « *Comme Alcméon fit payer à sa mère / Un prix bien cher, son funeste joyau.* » ("Purgatoire", XII) - « *Comme Alcméon qui, prié par son père / D'agir ainsi, tua sa propre mère / Et se rendit impie, pour demeurer pieux.* » ("Paradis", IV).

- Les deux fils d'Œdipe s'étant, au cours de « *cette guerre cruelle / Qui Jocaste frappa d'une double douleur* » ("Purgatoire", XXII), entretués en combat singulier sous les yeux de Jocaste, leur mère, Étéocle fut « *couché près de son frère* » ("Enfer", XXVI). Leurs deux corps, pieusement, furent mis au même bûcher. Mais aussitôt la flamme se divisa en deux jets contraires.

Les Troyens :

Célébrant Homère, « *poète souverain* », « *ce Grec / Que plus qu'un autre allaitèrent les Muses* » ("Purgatoire", XXII), Dante, qui était un partisan convaincu de la domination impériale, trouva chez lui ceux qui étaient, selon Virgile dans l'"Énéide", les ancêtres de Rome, les Troyens :

- Électre qui fut la mère de Dardanus, le fondateur de Troie ;

- La « *triste Hécube* » ("Enfer", XXX), femme de Priam, contre laquelle aussi s'exerça la colère de Junon, parce que Pâris, son fils, lui avait préféré Vénus au tournoi de beauté du mont Ida.

- Pâris, fils de Priam, roi de Troie, par le rapt de la Grecque Hélène, fut cause de la guerre de Troie ("Enfer", XXVIII).

- Hector, le défenseur de Troie.

- « *Le Troyen Riphée* » est au paradis ("Paradis" XX) parce que, au dire de Virgile ("Énéide", II), il fut « *le seul vraiment juste, le seul véritable ami de l'équité qui fût chez les Troyens* ». Du reste, c'est un personnage ignoré à qui Dante a, de son seul chef, attribué la grâce de la révélation.

- Énée, le sauveur de sa race et le premier fondateur de la grandeur romaine dont il eut la révélation de son père, Anchise ("Purgatoire", XVIII). Quand il fuit Troie, sa femme, Créuse, se tua de désespoir : elle est « *celle-là qui s'occit, amoureuse* » ("Enfer", V). Il fut reçu par la reine de Carthage, Didon, « *la fille de Bel / Qui causa tant de peine à Créuse et Sichée* » ("Paradis", IX), celui-ci étant son époux. Latinus, roi du Latium, donna sa fille, Lavinie, à Énée. Elle fut « *une pucelle en pleurs* » ("Purgatoire", XVII) car elle était fiancée à Turnus, roi des Rutules, qui s'opposait à l'installation des Troyens dans le Latium. Sa mère, Amata, croyant son futur gendre déjà tué par Énée, se poignarda dans un accès de colère désespérée, pour ne pas la voir épouser le fils d'Anchise. ("Énéide", XII). Énée fut « *De Sylvius le père* » ("Enfer", II), car il l'eut de Lavinie. Il descend aux enfers au chant VI de l'"Énéide". Au chant XIII de l'"Enfer", les deux voyageurs arrivent près d'arbres épineux et Virgile fait une allusion au passage de l'"Énéide" qui aurait pu faire pressentir à Dante leur nature. Il raconta, au chant III de son poème, qu'Énée, en Thrace, ayant arraché d'un tumulus quelques arbustes, il en

vit dégoutter du sang, tandis que des racines sortait la voix de Polydore, fils de Priam, qui avait été tué et enseveli à cet endroit. Il donna à Gaète (*"Enfer"*, XXVI), près du mont Circello, voisin de Naples (« Circello a Circe ») le nom de sa nourrice, Caieta (*"Énéide"*, VII.) Anchise, son père, vint s'éteindre en Sicile dans la ville de Trapani.

- Polymnestor fut un roi de Thrace et gendre de Priam, qui, par trahison, tua son beau-frère, Polydore, afin de le dépouiller (*"Purgatoire"*, XX).
- Penthésilée, reine des Amazones qui prit part à la guerre de Troie au côté des Troyens, est simplement citée parmi les justes qui se trouvent dans les limbes (*"Enfer"*, IV).
- Pygmalion, roi de Tyr et frère de Didon est celui « *Que fit larron et parricide et traître, / Son appétit insatiable d'or* » (*"Purgatoire"*, XX) : en effet, il assassina son oncle et beau-frère Sichée, pour s'approprier ses trésors.
- Nisus et Euryale, jeunes compagnons d'Énée, sont des héros des derniers chants de l'*"Énéide"*.
- Turnus, roi des Rutules, héros des derniers chants de l'*"Énéide"*.
- Camille, fille du roi des Volsques, fut une vierge guerrière (*"Énéide"*, VII).

Les Grecs :

Tout acquis qu'il était à la vénération des ancêtres des Romains, Dante n'a pas manqué d'évoquer :

- Agamemnon, « *ce grand chef de la Grèce // Qui fit sur sa beauté pleurer Iphigénie* » (*"Paradis"*, V), car il l'avait sacrifiée pour pouvoir participer à la guerre de Troie.

- Achille qui apparaît plusieurs fois :

Dans son enfance, sa mère, la Néréide Thétis, nymphe de la mer, femme de Pélée (*"Purgatoire"*, XXII), sachant que la mort l'attendait sous les murs de Troie, le reprit à Chiron, le centaure, qu'elle avait chargé de son éducation, et l'emporta dans l'île de Scyros, à la cour du roi Lycomède. D'où : « *Achille, en revenant à soi / Tournait tout à l'entour ses yeux écarquillés, / Sans rien savoir du lieu où il était / Lorsqu'à Chiron sa mère le reprit / Et, dans ses bras dormant, à Scyros l'emporta / Là d'où les Grecs l'emmenèrent plus tard* » (*"Purgatoire"*, IX). Il y demeura caché sous des habits de femme ; mais, comme il n'y cacha pas si bien son sexe, il se fit aimer de Déidamie, l'une des filles du roi (*"Purgatoire"*, XXII) qui devint sa femme. C'est alors qu'Ulysse et Diomède, ayant découvert la supercherie, vinrent le chercher et, l'ayant piqué d'honneur, l'arrachèrent à l'amour et l'entraînèrent avec eux à la guerre. D'où : « *Morte, Déidamie regrette encore Achille* » (*"Enfer"*, XXVI).

Il reçut de son père une lance magique, qui « *était cause, à son gré, / D'une triste, d'abord, puis d'une bonne grâce* » (*"Enfer"*, XXXI) : en effet, elle avait le pouvoir de guérir par son attouchement les blessures qu'elle avait faites.

Sur la fin de la guerre de Troie, il ne combattait plus que pour conquérir Polyxène, l'une des filles de Priam et d'Hécube, qui fut immolée par les Grecs sur son tombeau (*"Enfer"*, XXX).

- Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie, qui, lors du sac de Troie, massacra Priam et ses enfants, Polydore et Polyxène (*"Enfer"*, XII), ce que Dante, Gibelin, ne pouvait évidemment pas lui pardonner.

- Ulysse qui est mentionné d'abord pour « *l'engin / Du grand cheval, qui fit à Troie la brèche / Par où sortit le noble ancêtre des Romains* ». Puis si, en *"Enfer"* (XVI), Ulysse et Diomède (le roi d'Ithaque et le fils de Tydée) sont unis dans la même flamme, c'est pour une raison historique : ce fort et ce malin associèrent volontiers leurs talents pour les mêmes exploits, par exemple pour le meurtre de Rhésus et pour le rapt du palladium, la statue d'Athéna, que les Troyens gardaient jalousement comme la garantie du salut de leur ville. Mais leur flamme se sépare parce que deux hommes unis par le mal se divisent tôt ou tard l'un contre l'autre, ou que, s'ils ne le peuvent, leur union forcée leur devient un continuel tourment. Si Dante a choisi ces deux héros de la plus belle histoire épique pour leur infliger un si vilain sort, c'est tout simplement, une fois de plus, parce que ces vainqueurs de Troie avaient ruiné la métropole de Rome, la patrie politique des Gibelins.

Mais Ulysse est aussi « *le fol Ulysse* » (*"Paradis"*, XXVII) dont est rappelé « *le trajet* », son séjour chez la magicienne Circé qui le tint « *Plus d'une année caché, près de Gaète* », son « *amour juré / Qui devait réjouir le cœur de Pénélope* », qui changea en pourceaux ses compagnons (*"Purgatoire"*, XIV), sa difficulté à échapper à Charybde (*"Enfer"*, VII), fameux tourbillon du détroit de Messine. Pour

sa mort (*"Enfer"*, XXVI), de toutes les versions relatives, Dante choisit la plus glorieuse pour le héros, celle qui lui fit entreprendre, après le retour que raconte l'*"Odyssée"*, un nouveau voyage de découvertes au cours duquel il devait fonder Lisbonne. Mais il transforma la légende en unissant le second voyage au premier, car il supprima expressément le retour à Ithaque. Quant aux particularités de ce voyage et de la fin d'Ulysse, celles qu'il rapporte sont toutes de son invention. Il le fait arriver en vue d'*« un sommet isolé, qui me parut plus haut »* (*"Enfer"*, XXVI) : c'est la montagne du purgatoire elle-même, à laquelle il ne peut aborder parce qu'il est païen et coupable de trahison et que s'y oppose *« Quelqu'un »* qu'il a méconnu, et qui n'est autre que Dieu. Ulysse est puni pour avoir aspiré à tout connaître, s'être arraché à toutes ses affections, avoir négligé les intérêts de son âme, pour s'adonner à la joie de la connaissance, pour poursuivre une vérité purement intellectuelle qui l'entraîna à sa perte, tout étant alors devenu pour lui un spectacle qui l'attira, l'absorba et l'entraîna.

- *« Sinon, le Grec de Troie »* qui est *« un menteur »* (*"Enfer"*, XXX) parce que, quand les Grecs firent mine de lever le siège de Troie et se rembarquèrent, il se présenta dans la ville comme transfuge, et réussit à persuader les Troyens de faire entrer dans leurs murs le grand cheval de bois que les Grecs avaient laissé sur le rivage, et qui contenait en ses flancs l'élite de leurs héros.

- Tirésias, devin fameux antérieur à la guerre de Troie, qui *« changea d'apparence / Lorsque de mâle il devint une femme, / Et qu'un à un il transmua ses membres. // Ensuite, il lui fallut refrapper à nouveau / Les deux serpents enlacés, de sa verge, / Avant de recouvrer son plumage viril. »* (*"Enfer"*, XX), son changement de sexe (qui inspira à Apollinaire *"Les mamelles de Tirésias"*) étant sa punition pour avoir frappé de sa verge magique deux serpents unis par le rut.

- Manto, fille de Tirésias et devineresse, qui, après la mort de son père et pour fuir la tyrannie de Créon, s'enfuit de Thèbes, sa patrie. Après avoir longuement erré, elle s'établit là où plus tard fut fondée la ville de Mantoue où naquit Virgile. Dante l'a logée à la quatrième fosse du huitième cercle de l'enfer, en racontant tout au long son histoire (*"Enfer"*, XX) et, par inadvertance, la ramena au chant XXII du *"Purgatoire"*.

- Oreste qui crie : *« Je suis Oreste. »* (*"Purgatoire"*, XIII), mais ce n'est pas lui qui est ici censé lancer cette parole, mais son ami, Pylade, qui, pris pour lui en Tauride, voulut mourir à sa place ; Oreste survint et dit : *« Je suis Oreste ! »* - *« Non ! c'est moi qui suis Oreste ! »* riposta Pylade.

- Léandre (*"Purgatoire"*, XXVIII) qui était un jeune Grec d'Abydos, qui traversa le Bosphore à la nage, chaque soir, pour aller voir son amante, Héro, qui habitait Sestos, sur l'autre rive. Mais, une nuit, le courant l'emporta, et il fut noyé.

- *« Lacédémone et Athènes, qui firent / Les vieilles lois et furent si polies / Donnèrent du bon ordre un exemple »* (*"Purgatoire"*, VI).

- Simonide, poète lyrique du VI^e siècle av. J.-C. (*"Purgatoire"*, XXII).

- Parménide, philosophe éléate du VI^e siècle av. J.-C., qui professait que toute génération venait du Soleil, qui était à la fois chaud et froid, et son disciple, Mélisse, qui professait l'incertitude de toutes choses. Si Dante les cita au chant XII du *"Paradis"*, XIII, c'est parce qu'Aristote avait dit d'eux qu'ils admettaient des erreurs, pour n'avoir pas raisonné par syllogisme.

- Le géomètre Euclide (*"Enfer"*, IV).

- Hippocrate, le père de la médecine (*"Enfer"*, IV), dont sont cités les *"Aphorismes"* (*"Paradis"*, XI).

- Le sculpteur Polyclète (*"Purgatoire"*, X), né à Sicyone, auteur du *"Diadumène"* et du *"Doryphore"*.

- Épicure (*"Enfer"*, X), philosophe athénien de la fin du IV^e siècle avant Jésus-Christ, et fondateur d'une secte aussi rigoureuse et amie de la vertu que celle des stoïciens, mais résolument matérialiste. Il n'y a aucune raison pour qu'Épicure lui-même ni ses disciples antiques figurent au cercle des hérétiques. Si Dante l'y plaça cependant (et, chose notable, c'est la seule secte qu'il nomma expressément), c'est que tous les incroyants, libres penseurs, rationalistes, libertins et matérialistes des XII^e et XIII^e siècles, étaient confondus dans le propos commun sous le nom d'épicuriens.

- Bryson (*"Paradis"*, XIII), philosophe grec, que préoccupa la quadrature du cercle.

- Aristote considéré par Dante comme *« le maître des savants / Siégeant parmi la gent philosophique »* (*"Enfer"*, IV), il fut l'oracle du Moyen Âge, le grand maître de la philosophie scolastique, la *« science »* mentionnée à *"Enfer"*, VI, dont toute *"La divine comédie"* est profondément inspirée. Plus loin (*"Enfer"*, XI), *« ton Éthique [...] ta Physique »* dit Virgile à Dante : il s'agit d'abord de *"L'éthique à Nicomaque"*, que Dante s'était assimilée au point de la faire sienne, et

dont toute sa casuistique des péchés de violence et de fraude est inspirée ; il s'agit ensuite de *"La physique"* d'Aristote, que Dante avait tant étudiée. Virgile eût aussi bien pu lui citer *"La politique"* du même philosophe, où l'on peut lire une théorie des industries licites et illicites entièrement conforme à celle que Dante expose. Si Charles-Martel peut déclarer à Dante : « *Et la cité peut-elle être, si l'on n'y vit / De diverses façons, selon divers états? Non, si ton maître a bien su voir les choses* » (*"Paradis"*, VIII), c'est qu'Aristote, dans son *"Éthique"* et sa *"Politique"*, a démontré la nécessité de divers métiers et d'offices divers pour la société humaine. Plus loin encore, « *Celui qui m'a, de toutes les substances / Éternelles, montré dans l'amour la première* » (*"Paradis"*, XXVI) pourrait être Aristote qui, dans le *"De causis"*, pose Dieu comme cause suprême et bien souverain et professe que les âmes désirent naturellement se réunir à leur cause première.

- Démocrite d'Abdère, inventeur de la théorie atomistique du monde (*"Enfer"*, IV).
- Diogène le Cynique, contemporain d'Alexandre (*"Enfer"*, IV).
- Anaxagore de Clazomène, le maître de Périclès (*"Enfer"*, IV).
- Thalès de Milet, l'un des sept sages de la Grèce (*"Enfer"*, IV).
- Empédocle d'Agrigente, auteur d'un système du monde (*"Enfer"*, IV).
- Héraclite d'Éphèse, le pessimiste (*"Enfer"*, IV).
- Zénon, le stoïcien (*"Enfer"*, IV).
- Dioscoride, médecin et botaniste (*"Enfer"*, IV).
- Ptolémée, géographe et cosmographe, dont le système du monde fut adopté par Dante et dura jusqu'à celui de Galilée (*"Enfer"*, IV).
- Galien, médecin à Pergame, au II^e siècle avant Jésus-Christ (*"Enfer"*, IV).
- Socrate (*"Enfer"*, IV).
- Platon, mentionné en *"Enfer"* IV l'est encore en *"Paradis"*, IV : « *Ce retour apparent des âmes aux étoiles, / Comme le veut Platon et sa doctrine* » ; en effet, dans *"Le Timée"*, il prétendit qu'avant d'entrer dans les corps humains, les âmes préexistaient déjà dans les étoiles, et qu'elles y retournent après la mort du corps. Dante a sans doute emprunté cette idée, non au maître de l'Académie, dont il ignorait les œuvres, mais à saint Augustin, qui l'a mentionnée dans *"La cité de Dieu"* (XIII, 19). « *Celui qui m'a, de toutes les substances / Éternelles, montré dans l'amour la première* » (*"Paradis"*, XXVI) pourrait aussi être Platon qui, au début du *"Banquet"*, dit justement que l'amour, c'est-à-dire le bien suprême tendant à se propager, est la première de toutes les substances éternelles.
- Antiphon (*"Purgatoire"*, XXII), poète tragique, fut tué par Denys le Tyran.
- Agathon (*"Purgatoire"*, XXII), poète tragique d'Athènes, fut le contemporain de Sophocle et de Socrate.
- Euripide (*"Purgatoire"*, XXII), fameux poète tragique, raillé par Aristophane.
- Euryple (*"Enfer"*, XX) est un Grec qu'au dire de Virgile dans l'*"Énéide"* ses compatriotes avaient envoyé consulter l'oracle de Delphes.
- Alexandre le Grand, « *aux chaudes régions / De l'Inde, vit tomber sur son armée / Des flammes qui, par terre, étaient encore brûlantes* » (*"Enfer"*, XIV), ce qui est une allusion à une légende répandue au Moyen Âge par Albert le Grand (*"De Meteoris"*, I, 4 et 8).

Les rois et tyrans de l'Orient de l'Antiquité :

- Sémiramis fut une reine fabuleuse de Chaldée et d'Assyrie, qui vécut, croit-on, au XIV^e siècle avant Jésus-Christ. Elle ne tint pas « *la ville que régit le Soudan* » (*"Enfer"*, V), car la Babylone de celui-ci est Babylone d'Égypte (le Caire actuel) et non Babylone en Chaldée.
- Sardanapale fut un roi d'Assyrie (VII^e siècle av. J.-C.), resté célèbre par son goût du luxe et de la luxure, d'où « *Sardanapale n'était pas encore venu / Montrer ce que l'on peut faire dans une chambre* » (*"Paradis"*, XV).
- Thamyris fut une reine des Scythes Massagètes dont le fils avait été fait prisonnier par Cyrus, le roi de Perse, qui, non content de le garder captif, le fit mettre à mort. Dans une guerre suivante, ce fut au tour de Thamyris d'être victorieuse. Le corps de Cyrus étant tombé entre ses mains, elle ordonna de lui trancher la tête, et la jeta dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Saoule-toi désormais

de ce sang, dont tu eus si grand soif en ta vie. », ce qui est devenu chez Dante : « Tu avais soif de sang : je te gorge de sang. » (*"Purgatoire"*, XII).

- Xerxès fut celui qui franchit « *l'Hellespont* » « *entre Abydos et Sestos* » (*"Purgatoire"*, XXVIII) : c'est en 481 avant J.-C. qu'avec une armée de plusieurs millions d'hommes, il franchit le Bosphore sur un pont de bateaux, pour aller soumettre la Grèce. Mais, l'an d'après, sa flotte fut détruite à Salamine, et, en 479, son armée vaincue à Platée.

- La femme de Pisistrate, tyran d'Athènes à la fin du VI^e siècle avant Jésus-Christ, est parmi les colériques car elle lui demanda de se venger de l'impertinent jeune homme dont « *les bras impudents avaient pu embrasser sa fille* » (*"Purgatoire"*, XV). Pisistrate ne se contenta pas de lui pardonner : il lui donna sa fille en mariage.

- Alexandre, tyran de Phères en Thessalie (*"Enfer"*, XII), qui faisait revêtir à ses ennemis des peaux de bêtes et les jetait aux chiens, ou bien les enterrait vivants.

- Phalaris, tyran d'Agrigente dont est évoqué « *le taureau sicilien* » (*"Enfer"*, XXVII), taureau d'airain et creux dans lequel il faisait enfermer les condamnés avant de le faire porter au rouge. Le premier qui en fit l'expérience fut son constructeur lui-même, Perillos d'Athènes.

- Denys « *le cruel* » (*"Enfer"*, XII), tyran de Syracuse au IV^e siècle avant Jésus-Christ.

L'Ismène et l'Asope (*"Purgatoire"*, XVIII) : rivières du territoire de Thèbes, en Béotie.

Les Romains :

- Pallas, fils d'Évandre, roi du Latium, « *succomba pour assurer son règne* » (*"Paradis"*, VI) car il mourut au secours d'Énée, en combattant Turnus, roi légendaire des Rutules (souvenir de l'*"Énéide"*).

- L'aigle fit « *d'Albe sa résidence / Plus de trois cents années, jusqu'à ce dernier jour / Où, à trois contre trois, pour lui l'on combattit* » (*"Paradis"*, VI), allusion au combat des Curiaces contre les Horaces.

- « *Les Sabines ravies* » (*"Paradis"*, VI) rappelle leur enlèvement par Romulus dont il fait mention ailleurs (*"Paradis"*, VIII) sous son autre nom, Quirinus, de qui, pour couvrir sa faute, Rhéa Silvia, sa mère, attribua elle-même la paternité à Mars

- Le « *malheur de Lucrece* » (*"Paradis"*, VI), femme de Tarquin Collatin, qui fut violée par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, et se donna la mort.

- Lucius Junius Brutus, le fondateur de la république romaine, vengea la mort de sa sœur, Lucrece, en tuant Sextus.

- Mucius Scevola (*"Paradis"*, IV), héros légendaire romain (fin du –Ve siècle) qui, durant la guerre contre les Étrusques, s'introduisit dans le camp ennemi pour tenter de tuer Porsenna qui assiégeait Rome. Fait prisonnier, plutôt que de dénoncer ses complices, il se laissa brûler la main droite parce qu'elle avait manqué le coup qu'il destinait à Porsenna.

- Rome vainquit les Latins.

- Cincinnatus (*"Paradis"*, XV), vainqueur des Étrusques, dictateur de la Rome antique, sa charge terminée, s'en revint à sa charrue.

- Rome vainquit les Samnites et Pyrrhus.

- Le « *bon Fabricius* » (*"Purgatoire"*, XX) est Caius Fabricius Luscinus, consul romain, qui en 282 av. J.-C. refusa les présents des Samnites, et en 280 ceux de Pyrrhus, avec lesquels il avait traité de la paix. Il mourut si pauvre que l'État dut pourvoir à sa sépulture et assurer une dot à ses filles.

- Marquèrent le III^e siècle avant Jésus-Christ les poètes comiques Térence (« *Thaïs, la putain* » [*"Enfer"*, XVIII]) étant un personnage de sa pièce *"L'eunuque"*, son amant étant le militaire vaniteux Thrason), Cécilius et Plaute (*"Purgatoire"*, XXII).

- Rome fut défendue contre Brennus, « *Torquatus, Quinctius [...], les Fabius et les Décimus en prirent le renom* » (*"Paradis"*, VI).

- Rome lutta contre les Carthaginois (appelés « *Arabes / Qui, sur les pas d'Hannibal, traversèrent / Les rocs alpins d'où tu coules, ô Pô* » [*"Paradis"*, VI]), dans les guerres dites puniques dont « *la longue guerre* » (*"Enfer"*, XXVIII), est la deuxième qui fut conclue par la victoire de Zama remportée sur Hannibal par Publius Cornélius Scipion dit « *l'Africain* » (*"Purgatoire"*, XXIX – *"Paradis"*, XXVII).

- Cornélie, fille de Scipion l'Africain, mère des Gracques, ne voulut avoir d'autres bijoux que ses fils ("Paradis", XV).
- Marcus Licinius Crassus, vertueux héros de la liberté romaine, fut un partisan de Sylla ; mais il acquit ses richesses aux dépens des proscrits car il « *sait quelle saveur a l'or* » ("Purgatoire", XX), n'était qu'un avare et un usurier.
- Le grand Pompée connut des exploits, le poète pensant en particulier au siège et à la destruction de Fiesole, au pied de laquelle il était né (« *le mont au pied duquel / Tu vis le jour en sentit l'amertume* ») ("Paradis", VI).
- Aruns, aruspice étrusque, qui habitait la Lunigiane, vivait au temps de César et de Pompée, et prophétisa la guerre civile et la victoire de César. ("Enfer", XX).
- « *Vers le temps où le ciel voulut rendre / Le monde entier aussi pur que lui-même, / César qui le prit, par le vouloir de Rome* » ("Paradis", VI).
- Pourtant, « *César, en son triomphe, / Entendit contre lui jeter le nom de "reine"* » ("Purgatoire", XVI) : en raison de son intimité avec Nicomède, roi de Bithynie, Jules César, au milieu d'une grande assistance, fut salué par un certain Octave du nom de « reine ». Plus tard, au triomphe qui suivit la conquête des Gaules, ses soldats lui chantèrent une chanson qui disait : « César a soumis les Gaules, mais Nicomède a subjugué César. »
- « *Alors, tout ce qu'il fit, du Var jusqu'au Rhin, / L'Isère l'a pu voir, et la Seine et la Loire, / Et toutes les vallées qui font le plein du Rhône.* » ("Paradis", VI) : c'est la conquête des Gaules par César.
- Marseille « *vit son sang fumer sur le quai de son port* » ("Paradis", IX) : allusion au sac de Marseille par Brutus, lieutenant de César. (voir Lucain, "Pharsale", III.)
- « *Ce qu'il a fait, après qu'il eut quitté Ravenne / Et sauté Rubicon, fut d'un vol si hautain / Que la langue et la plume auraient peine à le suivre.* » ("Paradis", VI).
- Mais « *celui qui fit trembler le monde entier* » ne troubla pas Amyclas, pauvre pêcheur de l'Adriatique qui, tandis que les bandes de soldats couraient le pays, dormait, porte ouverte, dans sa misérable cabane, et demeura imperturbable quand, à l'improviste, César parut chez lui. ("Paradis", XI)
- Quand César, après le Rubicon, fut entré dans Rome et qu'il voulut s'emparer du trésor public de Rome, conservé sous la Roche Tarpéienne, « *le brave Metellus* » ("Purgatoire", IX), le tribun L. Cecilius Metellus à qui était confiée sa garde, tenta de s'y opposer. Mais César le chassa et dépouilla la roche, qui en gémit, au dire de Lucain ("Pharsale").
- « *Du côté de l'Espagne il retourna ses armes, / De là vers Durazzo* » ("Paradis", VI), en fait Dyrracchium (aujourd'hui Durrës, en Albanie) où Pompée (dont Julie, fille de César, était la femme) dut subir le siège de César.
- Le « *forbanni* » dont la langue est arrachée ("Enfer", XXVIII) est Curion un tribun du peuple, d'abord partisan de Pompée et qui se vendit ensuite à César. Il s'en vint une première fois à Ravenne, renseigner le vainqueur des Gaules sur l'état de Rome. Puis, quand le Sénat eut déclaré César ennemi de la République, il retourna près de lui, avec les autres tribuns du peuple et, au dire de Lucain dans la "Pharsale", l'exhorta à poursuivre son dessein.
- C. Claudius Marcellus, consul, partisan de Pompée et farouche ennemi de César, fut, à titre d'adversaire de l'autorité impériale, vilipendé par Dante : « *Se prend pour Marcellus / Chaque vilain qui se fait partisan* ». ("Purgatoire", VI).
- Dante évoqua Tullius (Tullius Cicéron, le grand orateur) et Sénèque (le moraliste, le maître de Néron) ("Enfer", IV).
- Érichto, fameuse magicienne de Thessalie, prédit Sextus, fils de Pompée, l'issue de la bataille de Pharsale (Lucain, "Pharsale", VI) ("Enfer", XII).
- César « *tant meurtrit Pharsale* » ("Paradis", VI) où il vainquit Pompée.
- « *Jusqu'au Nil brûlant le deuil en fut senti.* » ("Paradis", VI) car Pompée fut assassiné à Alexandrie par les hommes du roi d'Égypte, Ptolémée XIII, qui, pour faire sa cour à César, lui envoya sa tête.
- Sextus, après la mort de son père, se fit pirate et désola la Méditerranée. ("Enfer", XII).
- César « *vint revoir le Simois, Antandre / D'où il était parti, et le tombeau d'Hector ; / Et puis reprit son vol, au dam de Ptolémée ;* » ("Paradis", VI)
- « *De là fondit sur Juba, comme foudre* » ("Paradis", VI), remportant contre lui la victoire de Tapsa. Juba étant le roi de Mauritanie, le sable du désert de Lybie étant « *cette arène / Qui fut jadis foulée* »

par les pieds de Caton », Caton d'Utique qui y amena les restes de l'armée de Pompée (*"Enfer"*, XIV).

Marcie, sa femme, lui avait donné de beaux enfants, et l'orateur Hortensius pria Caton, son ami, de la lui céder ; Caton y consentit ; mais, aussitôt Hortensius décédé, elle sollicita Caton de la recevoir à nouveau pour épouse. Il y consentit encore. (*"Purgatoire"*, I).

Il se suicida, l'an 46 avant J.-C., pour ne pas se soumettre à la dictature de César. Comme païen, il aurait pu, tout au plus, demeurer dans les limbes, et comme suicidé, il aurait dû se trouver au second giron du septième cercle de l'enfer. Mais, avec toute l'Antiquité, beaucoup de pères de l'Église et tous les humanistes, Dante avait ce farouche martyr de la liberté romaine en si grande révérence qu'il en a fait le « *vieillard seul* » du chant I du *"Purgatoire"*, placé comme gardien symbolique de l'antipurgatoire, c'est-à-dire des âmes délivrées de la concupiscence du péché, et destiné à prendre place, après le jugement dernier, parmi les bienheureux.

- César « *retourna du côté d'occident, / Où de Pompée encore s'entendaient les trompettes.* » (*"Paradis"*, VI), en fait, celles des fils de Pompée contre lesquels il remporta la victoire de Munda.

- Il prit à Ptolémée le royaume d'Égypte et le donna à Cléopâtre.

- César réunit en ses mains tous les pouvoirs de la République. Or on croyait alors communément que les Romains avaient commencé à user du « vous » pour s'adresser à lui ; d'où « *le "vous" dont Rome admit la première l'usage* » (*"Paradis"*, XVI). Au temps de Dante, les Romains étaient arrivés à s'en servir beaucoup moins que les Florentins, et surtout que les Provençaux et les Français.

- Virgile était né en 70 avant Jésus-Christ, quand Jules César avait trente et un ans : « *Sub Julio natus* » (*"Enfer"*, I). Il exalta les idéaux de paix et de justice et en vit vu la réalisation dans la politique d'Auguste,

« *Celui-ci m'apparut.* » (*"Enfer"*, XV) et son assistance va tirer Dante de la forêt. Il est remarquable qu'en enfer, Dante ne nomme pas plus Virgile qu'il ne nomme, par révérence, ni Dieu, ni le Christ, ni la Vierge. Il déclare : « *Il est vrai qu'autrefois j'y suis déjà venu* » (*"Enfer"*, IX), mais cette première mission de Virgile en enfer est une pure invention de Dante, destinée à expliquer sa connaissance des lieux.

Dante l'a choisi « *pour guide, pour seigneur et pour maître* », l'appelant « *ma lumière* » (*"Purgatoire"*, VI), parce qu'il fut le grand poète épique, et surtout le grand poète national des Romains et de l'empire romain, de la survivance et de la splendeur duquel il faisait la condition de la prospérité et du bonheur humains sur terre, qu'il l'a élu.

Durant tout le Moyen Âge, sa réputation a été plus encore celle d'un prophète et d'un enchanteur que d'un poète. Ces vers de la IVe *"Églogue"* : « *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo. / Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ; / Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.* » ont été compris comme une prophétie, inconsciente, de la venue prochaine du Christ et du christianisme. Au chant IX de l'*"Enfer"*, Virgile lui-même fait d'ailleurs une claire allusion à ce rôle merveilleux, que la tradition lui donnait. Mais il mourut l'an 19 avant J.-C., par conséquent avant la prédication du christianisme ; d'où « *Avant que vers ce mont ne fussent adressées / Les âmes méritant de monter jusqu'à Dieu, / Octave fit ensevelir mes cendres.* » (*"Purgatoire"*, VII). Et Dante indique qu'il a nié « *en un texte précis* » « *que l'oraison la loi du ciel fléchisse* » (que la prière puisse influencer sur la volonté des dieux), allusion à un vers de l'*"Énéide"* : « *Desine fata deum sperare precando* » (*"Purgatoire"*, VI, vers 373), prononcé par la Sibylle, en réponse à Palinure.

Mais, plus encore, la personnalité de Virgile dans *"La divine comédie"* n'est pas seulement humaine, historique et littéraire, elle est aussi essentiellement et doublement symbolique. Elle représente d'abord la raison humaine, droite, délivrée des passions et des attrait du mal ; mais la raison humaine seulement, en tant que subordonnée à la vérité révélée ; puis, en un sens politique, l'autorité impériale qui selon les enseignements philosophiques doit diriger le genre humain à la félicité de la terre.

Puis il donne à Dante un congé solennel : « *Te voici dans un lieu / Où, par moi, plus avant je ne discerne pas* » (*"Purgatoire"*, XVII). Jusqu'à présent, la raison humaine avait été suffisante pour le garder des embûches du monde. Mais, dorénavant, il lui faut le secours de la foi et de la science des choses divines, c'est-à-dire de la révélation, personnifiée par Béatrice. Ce congé solennel est le

dernier avis que Virgile adresse à Dante : il ne paraîtra plus aux deux chants suivants que comme un personnage muet, et encore plus étonné que Dante.

Il était mort à Brindes, mais son corps fut, par l'ordre d'Auguste, transporté à Naples et ses cendres furent ensevelies par Octave (*"Purgatoire"*, VII), déposées dans une tombe sur la route de Pouzzoles ; d'où : « *Naples le garde, à Brindes il fut ravi* » (*"Purgatoire"*, II).

- Varius (*"Purgatoire"*, XXII) fut un poète tragique, contemporain de Virgile.

- « *Brutus et Cassius hurlent en enfer* » (*"Paradis"*, VI) car l'assassinat de César par Brutus et Cassius (*"Enfer"*, XXXIV), apparaissait à Dante comme guère moins grand que celui de Judas parce qu'ils ont tué le premier des empereurs romains, qui sont les vicaires temporels de Dieu et, comme tels, aussi nécessaires que les vicaires spirituels du Christ au vrai bien de la société humaine (voir *"De Monarchia"*, III, XVI).

- Le « *maître suivant* », Auguste, détruisit les forces de Brutus et Cassius puis remporta la victoire sur Antoine près de Modène, sur le frère d'Antoine à Pérouse ; d'où « *Et Modène et Pérouse en ont senti le deuil.* » (*"Paradis"*, VI).

- Antoine de nouveau devant Actium contraignit Cléopâtre (« *cette luxurieuse* » [*"Enfer"*, V]), la dernière reine d'Égypte, de la maison des Ptolémée, qui fut successivement la maîtresse de César et d'Antoine, à se donner la mort pour échapper à Octave ; d'où : « *Elle en pleure toujours, la triste Cléopâtre, / Qui, s'enfuyant devant lui, demanda / À son aspic la mort noire et soudaine.* » (*"Paradis"*, VI)

- « *Sous ce maître l'aigle s'en fut jusqu'à la mer Rouge, / Et mit enfin, sous lui, le monde en telle paix / Que l'on ferma le temple de Janus.* » (*"Paradis"*, VI) car, à ce moment, ce qui ne s'était pas vu depuis deux siècles, Rome n'avait enfin plus de guerre avec personne.

- Sous le règne de Tibère, « *le troisième César* » (*"Paradis"*, VI) et le proconsul Ponce Pilate, naquit le Christ.

- « *Les gens qui ont perdu Jérusalem* » (*"Purgatoire"*, XXIII) sont les Juifs, assiégés dans Jérusalem par Titus, l'an 70 après J.-C., qui souffrirent à tel point de la famine qu'une femme, nommée Marie, tua son propre fils pour en manger la chair.

- Titus prit Jérusalem et détruisit le temple, sous le règne de son père, Vespasien. D'où : « *Par l'appui du souverain Seigneur, / Le bon Titus put venger les blessures / D'où s'écoula le sang qu'avait vendu Judas* » (*"Purgatoire"*, XXI) - « *Bientôt, avec Titus, [Dieu] vint tirer vengeance / Du châtimeut tiré de l'antique péché.* » (*"Paradis"*, VI)

- Stace (*"Purgatoire"*, XXI) : Publius Papinius Statius, poète de la seconde moitié du I^{er} siècle, auteur de deux épopées, *"La Thébaïde"* et l'*"Achilléide"* (celle-ci inachevée) et d'un recueil de poèmes variés, intitulé *"Silvu"*. Il était originaire de Naples, et, si Dante le fait Toulousain, c'est qu'il le confond avec son homonyme, Lucius Statius Ursulus, rhéteur du temps de Néron.

« *Par toi fus chrétien* » déclare-t-il à Virgile (*"Purgatoire"*, XXII) : bien que certaines légendes médiévales lui en aient pu donner l'idée, la conversion de Stace au christianisme semble bien être une pure invention de Dante. S'il l'a choisi comme exemple d'un juste régénéré par la pénitence, c'est d'abord parce qu'il était poète (soit aux limbes, soit au purgatoire, Dante a toujours donné aux poètes un lieu honorable et un rôle éminent) ; ensuite, parce que la personnalité de Stace, qu'il admirait, lui permettait de renouveler, avec plus de magnificence, l'éloge de Virgile, son poète préféré, son seigneur, son guide et son maître ; d'autre part, parce qu'il est certains passages de *"La Thébaïde"*, entre autres au chant XII, la description du temple de la clémence, où Stace paraît avoir véritablement eu l'intuition d'un culte tout intérieur rendu à la divinité ; enfin parce qu'il était nécessaire qu'au purgatoire, que Virgile n'a pas encore parcouru comme l'enfer, Dante eût un guide mieux informé que celui-ci. Aux premiers étages de la sainte montagne, ce fut Sordello (encore un poète), qui en remplit les fonctions ; aux étages supérieurs, il faut que ce soit encore un poète, mais cette fois une âme entièrement purifiée. C'est alors que Stace intervient pour suppléer Virgile, et donner l'enseignement qu'il est nécessaire que Dante reçoive en cette partie du monde surnaturel. Il lui apprendra donc le mystère de la génération humaine, celui de l'infusion de l'âme au cerveau du fœtus, et la nature des « *corps factices* » dont sont revêtues les âmes de l'enfer et du purgatoire. Ainsi se révèle peu à peu le sens symbolique de la personnalité de Stace : s'il faut reconnaître en Virgile la personnification de la

raison humaine, dépourvue du secours de la révélation, il convient de voir en Stace celle de la raison, enrichie des vérités révélées accessibles soit sur Terre, soit au purgatoire.

- Juvénal ("*Purgatoire*", XXII) : Decimus Junius Juvenalis, poète satirique, contemporain et admirateur de Stace.

- Perse ("*Purgatoire*", XXII), poète satirique du I^{er} siècle après J.-C.

- Horace

- Lucain, poète épique, auteur de la "*Pharsale*". Il est évoqué dès le chant IV de l'"*Enfer*". Puis, au chant XXV, devant les métamorphoses que des serpents font subir à des voleurs au huitième cercle, il est invité à se taire parce que, au chant IX de "*La Pharsale*", il raconta la fin atroce et prodigieuse de deux soldats de l'armée de Caton, Sabellus et Nassidius, qui, dans le désert de Libye, furent mordus par des serpents.

- Tite-Live « *qui jamais ne se trompe* » ("*Enfer*", XXVIII)

- Ovide, auteur des "*Métamorphoses*".

Y est rapporté que Cadmus, le fondateur de Thèbes, fut changé en serpent et la nymphe Aréthuse en une fontaine qui jaillit encore à Syracuse, sous les eaux de la mer ; d'où l'injonction de Dante : « *D'Aréthuse et Cadmus qu'Ovide aussi se taise* » ("*Enfer*", XXV)

Y est racontée aussi l'histoire de deux jeunes amants de Babylone, Pyrame et Thisbé, qui s'étaient, un soir, donné rendez-vous sous un mûrier hors des murs de la ville. Arrivée la première, Thisbé fut mise en fuite par un lion, qui lui arracha son voile et le souilla de sang ; lorsque à son tour, il vint et découvrit et les traces de la bête et le voile sanglant de sa maîtresse, Pyrame, s'imaginant qu'elle avait été dévorée, se perça le cœur de son épée. Il respirait encore, quand Thisbé reparut, et se jeta sur son corps. À l'appel de son nom, Pyrame ouvrit les yeux, reconnut son amante et expira. Et Thisbé se tua sur son cadavre. Quant au mûrier sous lequel les deux amants avaient trouvé la mort, il garda ses racines et ses fruits teints à jamais de leur sang. (Ovide, "*Métamorphoses*", IV). Dante y fait allusion à deux reprises : "*Purgatoire*", XXXIII - "*Purgatoire*", XVII.

- « *Ce prince romain, dont les vertus valurent / À saint Grégoire une victoire insigne* » ("*Purgatoire*", X) est l'empereur Trajan dont le renom de justice était resté vivant au point que, suivant une légende fameuse au Moyen Âge, le pape Grégoire le Grand (VI^e siècle) pria ardemment le ciel pour son salut et entendit une voix qui lui répondait : « J'accorde la grâce de Trajan ». C'est ainsi qu'au chant XX du "*Paradis*", il est parmi les esprits qui forment l'œil de l'aigle (« *celui qui est le plus près de mon bec* »), certains païens à qui la justice divine a dicté la foi et l'espoir du salut éternel étant donc au Paradis. Saint Thomas d'Aquin, qui ajouta foi à cette tradition, supposa que Trajan dut être rappelé à la vie pour recevoir la grâce avant de pouvoir monter au ciel. Il a prouvé ses vertus par un trait de justice en faveur d'une veuve qui est raconté longuement au chant X du "*Purgatoire*" et qui paraît être le développement d'une anecdote racontée par Dion Cassius (XIX, 5).

- L'empereur Justinien I^{er} (482-505) est l'empereur d'Orient célèbre par les guerres heureuses que son fameux général Bélisaire ("*Paradis*", VI) mena en Afrique contre les Vandales et contre les Ostrogoths en Italie, et surtout par le recueil et l'ordonnancement de tous les éléments du droit romain (« *par / Le vouloir de l'amour suprême qui m'o inspire, / Ai retranché des lois l'inutile et l'excès* » [*"Paradis"*, VI]), œuvre accomplie sur son ordre par une commission de juristes présidée par Tribonien (c'est pourquoi il est celui qui « *répara le frein* » de l'Italie [*"Purgatoire"*, VI]). C'est assurément en raison de cette dernière œuvre que Dante, qui fait de l'aigle, aux chants XVIII-XX du "*Paradis*", le symbole même de la justice, l'a introduit dès le chant VI.

Dante prétend qu'il partageait l'hérésie monophysite (« *Je ne croyais, au Christ, qu'une seule nature* » [*"Paradis"*, VI]) et que le pape Agapet I^{er}, pape de 533 à 536, l'aurait converti à la « *véritable foi* ». Sans doute sa femme, Théodora, était-elle eutychéenne, mais l'empereur, quant à lui, ne, qui n'accorde au Christ qu'une seule nature, parce que, dit-elle, la nature divine a chez lui absorbé la nature humaine.

Le Nouveau Testament :

- Sont évoqués « *l'ange, qui vint sur terre avec l'annonce* » ("*Purgatoire*", X), « *l'ange de Marie* » ("*Paradis*", XIV), « *Nazareth / Où Gabriel ses ailes déploya* » ("*Paradis*", IX) parce que c'est à

Nazareth que l'ange Gabriel annonça à la Vierge qu'elle serait mère du Sauveur. Mais « *Nazareth* » fut mise pour la Terre Sainte, que les papes contemporains de Dante ne songeaient guère à délivrer du joug des musulmans : « *À Nazareth leurs pensées ne vont plus* ».

- La Vierge Marie « *est au ciel une très noble dame* ». Elle est « *celle qui nous ouvrit l'accès du pur amour* » (*"Purgatoire"*, X), la médiatrice des humains auprès de Dieu. Son intervention en faveur de Dante symbolise la miséricorde divine : « *Dame, tu es si grande et puissante que l'homme / Qui désire une grâce et ne recourt à toi, / Prétend que son désir vole sans avoir d'ailes.* » (*"Paradis"*, XXXIII).

- Saint Jean-Baptiste, le précurseur du Christ, dans la rose, a son trône en face de Marie (*"Paradis"*, XXXII).

- « *La femme naïve / De Samarie* » (*"Purgatoire"*, XXI) est la Samaritaine qui, au puits de Jacob, tira de l'eau pour le Christ et qui, en retour, lui demanda de cette « eau jaillissante » qui étanche la soif pour la vie éternelle. (*"Jean"*, IV, 6 et suivants).

- De Jésus est évoquée « *la foi qui le fit cheminer sur la mer* » (*"Paradis"*, XXIV), en fait, sur le lac de Génézareth, comme cela est conté par saint Matthieu (XIV, 25).

- Caïphe est aux enfers « *ce cloué-là* » [qui] « *Aux Pharisiens conseilla qu'il fallait, / Pour sauver la cité, mettre un homme au martyre* » ; il conseilla en effet la mise à mort du Christ (*"Jean"*, XI, 50). Plus loin est mentionné « *son beau-père* », Anne, qui prononça le jugement ; tandis que « *le concile / Qui fut pour tous les juifs la semence de mort* » est le sanhédrin. (*"Jean"*, XVIII.) Virgile s'étonne parce que, la première fois que, conjuré par Érichto, il avait dû descendre au fond de l'Enfer, il n'avait pas rencontré Anne ni Caïphe, et pour cause : ils n'étaient pas encore morts.

- Les « *trois Jésus* » auxquels Jésus « *montra sa prédilection* » (*"Paradis"*, XXV) sont saint Jacques, saint Pierre et saint Jean, les trois seuls apôtres qu'il entraîna sur le Thabor, quand il s'y transfigura, qui assistèrent à la résurrection de la fille de Jaïre, qui l'accompagnèrent jusqu'à son agonie au Jardin des Oliviers.

- Le Christ est ce « *damné mis en croix par terre* » (*"Enfer"*, XXIII) dont sont rappelés (*"Purgatoire"*, XXIII) son « *Eli !* » (au moment où, sur la croix, se sentant abandonné de son père, il s'écria : « *Eli ! Eli ! lamma sabachtani?* » [*"Matthieu"*, XXVII, 46]), le « *grand cri* » (*"Paradis"*, XI) qu'époux mystique de l'Église, il poussa sur la croix. (*"Matthieu"*, XXVII). À l'instant de sa mort, s'écroula la roche dont Virgile indique qu'elle « *n'était pas encore écroulée.* » (*"Enfer"*, XII), souvenir de « *La terre trembla et les rochers se fendirent* » (*"Matthieu"*, XXVII, 51). Aussitôt après, le Christ descendait aux limbes et en retirait « *la grande proie du cercle le plus haut* », c'est-à-dire les âmes des justes de l'Ancien Testament. C'est donc le tremblement de terre qui signala la mort du Christ qui serait la cause des « *ruines* » infernales.

- Saint Jacques le Majeur est « *le baron / Pour qui, sur terre, on se rend en Galice* » (*"Paradis"*, XXV) car la légende dit que son tombeau est à Compostelle, en Galice. Durant tout le Moyen Âge, ce tombeau fut, après celui des apôtres, à Rome, le pèlerinage le plus fréquenté par toute la chrétienté. Il dit avoir été dévoré pour la vertu « *jusqu'à la palme et au sortir du champ* » (*"Paradis"*, XXV), c'est-à-dire jusqu'au martyr et la fin du combat pour la foi.

- Saint Pierre, dont Céphas (*"Paradis"*, XXI) était le nom hébraïque, est aussi appelé « *le pêcheur* » (*"Purgatoire"*, XXII). Il est « *le père vénérable / De sainte Église, aux mains duquel le Christ / A confié les clefs de cette belle fleur* » (*"Paradis"*, XXXII). Il fut suivi de « *chevaliers* » (*"Paradis"*, IX) : les martyrs de Rome ; il est devenu « *celui qui tient les clefs de la gloire céleste* » (*"Paradis"*, XXIV). Il fait vitupère : « *Non ! L'épouse du Christ n'a pas été nourrie / De mon sang et du sang de Lin et d'Anaclet / Pour s'employer à entasser de l'or.* » (*"Paradis"*, XXVII).

- Saint Jean, « *l'évangéliste* » (*"Enfer"*, XIX) est « *celui qui vit, avant que de mourir, / Tous les temps de malheur de la belle épousée / Qui par la lance et les clous fut acquise* » (*"Paradis"*, XXXII), c'est-à-dire qui, dans son "Apocalypse", rapporta ses visions du destin de l'Église. Il y parlait aussi de « *celle qui siège sur les eaux, et qui, née avec sept têtes, de ses dix cornes prit son autorité* », c'est-à-dire l'Empire romain, maître de la Méditerranée, et la ville de Rome, avec ses sept collines et les dix rois qui lui obéissaient (tandis que Dante, résolument, voit en ce monstre la Rome chrétienne, l'Église elle-même, pervertie par la simonie ; transposant le sens des attributs symboliques, il fait des sept têtes les sept sacrements et des dix cornes le Décalogue, et voit dans le pape le mari, autrefois vertueux,

de cette épouse qu'il a lui-même dépravée) ; dans son "Apocalypse" encore (VII, 9, 13-17), il « nous rend encore plus précise / La révélation » et parle des « robes blanches » qui sont le signe des élus. Il est « celui qui coucha sur le sein / De notre pélican et par lui fut élu, / Quand il était en croix, pour un devoir insigne. » ("Paradis", XXV) : le disciple bien-aimé, le soir de la Cène, se pencha sur le sein de Jésus, pour l'interroger ("Saint Jean", XIII, 23 et XXI, 20) ; c'est lui que le Christ, sur la croix, choisit pour être le fils adoptif de sa mère ("Saint Jean", XIX, 26, 27).

- Saint Étienne, le premier martyr, fut lapidé par les Pharisiens ("Actes des Apôtres", VI) ; d'où : « occire un jouvenceau » ("Purgatoire", XV).

- Saint Paul fut « vase d'élection » ("Enfer", II) parce que, sur le chemin de Damas, il fut ravi au troisième ciel et même au paradis, ravissement dont il est question dans les "Actes des apôtres" et dans la seconde "Épître aux Corinthiens". Il fut le « frère chéri » de saint Pierre. « Sa plume véridique [...] mit Rome au bon chemin » ("Paradis", XXIV), ce qu'il déclara lui-même dans son "Épître aux Hébreux" (XI, I).

- Ananias, de Damas, un des premiers disciples du Christ, rendit la vue à saint Paul, en lui imposant les mains. ("Actes des apôtres", IX, 10 et suiv.). ("Paradis", XXVI).

- Simon le Mage ("Enfer", XIX) fut un mage de Samarie qui, voulut acheter de saint Pierre et de saint Jean le pouvoir de communiquer aux baptisés le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Il se vit naturellement repoussé. ("Actes des apôtres", VIII, 9). C'est de lui que le trafic des biens spirituels a pris le nom de « simonie ».

- « Saphire et son époux », Ananie ("Purgatoire", XX) furent deux des premiers chrétiens, que Dieu frappa de mort pour avoir dissimulé à saint Pierre et gardé pour eux une partie des biens dont ils lui avaient promis la totalité. ("Actes des apôtres", V, I-II).

L'essor du christianisme :

- Saint Denys l'Aréopagite ("Paradis", X) fut converti par saint Paul au christianisme. Il est considéré par la tradition, mais à tort, comme l'auteur du traité célèbre "De coelesti hierarchia" ("De la hiérarchie céleste"), où se manifesta la plus étonnante connaissance de la nature et de l'office des anges (traité auquel se réfèrent les chants XXVIII et XXIX du "Paradis" que Dante a entièrement consacrés aux anges). Cet autre Denys l'Aréopagite, « celui qui m'a, de toutes les substances / Éternelles, montré dans l'amour la première » ("Paradis", XXVI), fut en fait un théologien et philosophe platonicien du VI^e siècle.

- Lin et Anaclet furent les deux successeurs immédiats de saint Pierre ("Paradis", XXVII).

- Sixte et Pie furent des évêques de Rome de la première moitié du deuxième siècle. ("Paradis", XXVII).

- Calixte et Urbain furent des évêques de Rome du premier tiers du troisième. ("Paradis", XXVII).

- Domitien, empereur romain, de 81 à 96 après J.-C., persécuta cruellement les chrétiens ("Purgatoire", XII).

- Sainte Lucie de Syracuse, la patronne préférée de Dante, fut une vierge et martyre qu'en raison de son nom (« Lucia a Luce ») on invoquait dans les maladies des yeux, et pour laquelle Dante avait une particulière dévotion parce que, pensait-il, elle l'avait guéri. Elle apparaît au chant II de l'"Enfer", où son rôle dans le salut du poète est rapporté par Virgile : « ennemie de toute cruauté », sur l'ordre de la Vierge Marie, elle avait prévenu Béatrice du danger que courait son fidèle dans la forêt obscure, et où elle symbolise la grâce (la grâce illuminante, a-t-on dit quelquefois) sans laquelle l'être humain ne peut se sauver, et que seule déclenche la divine miséricorde. Plus tard, elle aide Dante à entrer au Purgatoire (IX).

- Saint Laurent ("Paradis", IV) était un diacre de l'église de Rome qui, sous Valérien (258), fut brûlé vif sur le gril.

- L'empereur Constantin « s'en fut prendre Silvestre » ("Enfer", XXVII) : en effet, souffrant d'une lèpre inguérissable, il fit chercher le pape Silvestre dans le mont Soracte où, pour fuir la persécution, il s'était réfugié ; le pape venu, il demanda le baptême, et l'eau lustrale lui enleva sa lèpre. Dante lui reproche « la belle dot / Que tu donnas au premier pape riche ! » ("Enfer", XIX), car, avec tout le Moyen Âge, il crut que, en 330, par une donation, il aurait laissé la propriété de Rome à ce pape et à

ses successeurs, transportant la capitale de l'empire à Byzance. C'est encore indiqué plus loin : « *Après que Constantin eut fait remonter l'aigle / Contre le cours du ciel* » ("Paradis", VI) : en transportant la capitale à Byzance, il avait en effet ramené l'aigle romaine au point de départ d'Énée, fondateur de l'État d'où Rome devait sortir. Au chant XX du "Paradis", Dante dit encore que l'empereur « *se fit grec, pour céder la place à l'apostole* ».

En fait, cette donation est parfaitement apocryphe, ayant été inventée par les papes du IXe siècle pour se dérober à la vassalité où les circonstances les avaient obligés de se mettre vis-à-vis de Pépin-le-Bref, de Charlemagne et de leurs successeurs.

- Saint Augustin, évêque d'Hippone en 395 a une place éminente dans la rose ("Paradis", XXXII).

- Élie Donat ("Paradis", XII), maître de saint Jérôme au IVe siècle, il fut l'auteur d'un "Art grammatical" qui resta plusieurs siècles en usage, dans les écoles.

- Saint Jean Chrysostome ("Paradis", XII), patriarche de Constantinople à la fin du IVe siècle, l'un des plus grands pères de l'Église d'Orient.

- Paul Orose, prêtre espagnol du Ve siècle est désigné comme « *l'avocat des premiers temps chrétiens* » ("Paradis", X). Son "Histoire contre les païens" fut écrite, comme il l'a dit lui-même, à la demande de saint Augustin.

- Par rapport au christianisme, le manichéisme, pour lequel existe en chaque être humain deux âmes, la végétative et l'intellective, fut « *l'erreur qui prétend / Qu'une âme en nous sur une autre s'allume* » ("Purgatoire", IV).

- Sabel ("Paradis", XIII) fut un hérésiarque du IIIe siècle qui niait le dogme de la trinité, dans le sens admis et préconisé par l'Église.

- Arius ("Paradis", XIII) fut le fameux auteur de l'hérésie arienne, qui enseignait, au IVe siècle, que le verbe divin n'est pas coéternel et consubstantiel au Père.

- Anicius Boèce, né vers 470, était un grand seigneur romain qui fut consul de Rome en 510. Il est « *l'âme sainte qui prouve à qui sait bien l'entendre / La fausseté de ce monde trompeur* » ("Paradis", X) car, en 525, soupçonné par Théodoric de vouloir libérer la ville de la domination wisigothe, il fut jeté en une prison où il écrivit, en un mélange de prose et de vers, son illustre livre, "La consolation philosophique", où tout le Moyen Âge a si abondamment puisé, Dante tout le premier. On l'y fit périr au bout de six mois, et il fut enterré à l'église Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or, de Pavie.

- Saint Jérôme ("Paradis", XXIX) fut l'un des pères de l'Église latine.

- Macaire ("Paradis", XII) est saint Macaire le Grand, ou bien saint Macaire l'Alexandrin, tous deux disciples de saint Antoine, père des moines d'Orient. Le premier vécut dans le désert de Libye, le second dans le désert de la mer Rouge, et tous deux dans la seconde moitié du Ve siècle.

- « *Nicolas* » ("Purgatoire", XX) est saint Nicolas, évêque de Myre, en Lycie, mort au début du IVe siècle, qui, dit-on, dota secrètement trois jeunes filles que leur père, en sa misère, allait autoriser à se prostituer.

- « *Anastase, le pape* » ("Enfer", XI) est Anastase II, pape de 496 à 498. Bien qu'il se fût opposé à l'hérésie d'Acacius, qui professait que le Christ n'avait en lui qu'une seule nature, la nature humaine, ce pape, par mollesse de caractère et amour mal compris de la paix, commit l'erreur d'admettre à la communion Photin, diacre de Thessalonique, sectateur de cette hérésie. D'où la colère du clergé romain et la croyance, répandue dans tout le Moyen Âge, que Photin avait converti Anastase à sa doctrine.

- Celui qui sur le « *mont au flanc duquel est situé Cassin* » ("Paradis", XXII) apporta le christianisme est saint Benoît, le père des moines d'Occident. Il naquit en 480, d'une bonne famille de Nurcie, en Ombrie, et n'avait pas quatorze ans quand il se retira pour vivre dans une grotte voisine de Subiaco, où il subsista ignoré de tous une quinzaine d'années. La renommée de sa sainteté s'étant enfin répandue, les moines de Vicovaro, entre Subiaco et Tivoli, vinrent le supplier de se mettre à leur tête. Mais il leur imposa une discipline qui leur parut si rigoureuse qu'ils tentèrent de l'empoisonner. Il retourna dans sa grotte, mais tant de disciples vinrent alors se réunir autour de lui qu'il dut les répartir en de nombreux monastères, dont il garda, tout en leur donnant un chef, la direction suprême. En 528, il se rendit au mont Cassin, y détruisit un temple d'Apollon qui subsistait, évangélisa les populations encore païennes et y fonda des églises entre lesquelles s'éleva un monastère destiné à devenir le plus grand d'Occident, et le centre de l'ordre bénédictin. C'est là qu'il mourut en 543. Il a

une place éminente dans la rose ("*Paradis*", XXXII). Après sa mort, son ordre s'étendit tant que Charlemagne, en ordonnant une enquête sur les monastères existant de son temps, pouvait se demander s'il existait dans tout son empire un autre ordre que l'ordre bénédictin. Au XIe siècle, la fondation du couvent de Cluny en Bourgogne fut le point de départ d'un nouvel essor de l'ordre et de l'esprit bénédictins : après s'être réformé lui-même, l'ordre de Cluny réforma toute l'Église régulière, puis l'Église séculière, puis la papauté, qui en avait encore plus besoin, et enfin la société civile elle-même, par son influence religieuse, intellectuelle, artistique et économique. Après les siècles de barbarie franque et féodale, les Français retrouvèrent la civilisation grâce à l'ordre de Cluny, c'est-à-dire à l'esprit bénédictin.

- Isidore de Séville ("*Paradis*", X) (560-636) fut un évêque de cette ville, auteur d'une encyclopédie intitulée "*Origines*", fréquemment utilisée durant tout le Moyen Âge.

- Bède le Vénérable ("*Paradis*", X) (674-735) fut un prêtre et philosophe anglais dont les principales œuvres sont une "*Histoire ecclésiastique de Bretagne*", un "*De natura rerum*" et un "*De ratione temporum*".

- De Charlemagne, il est dit : « *Lorsque la dent des Lombards voulut mordre / La sainte Église, à l'abri de ses ailes / Charlemagne, vainqueur, s'en vint à son secours.* » ("*Paradis*", VI). Il aurait mis l'Église à l'abri des ailes de l'aigle romaine. En fait, quand, en 773, il vint une première fois en Italie mettre à la raison le roi Didier qui menaçait l'Église, il n'était encore que roi des Francs et n'avait point l'aigle pour signe. Mais déjà, sous-entend Dante, il était empereur en puissance. Puis « *Charles l'Empereur perdit sa sainte geste* » ("*Enfer*", XXXI) car, d'après "*La chanson de Roland*", avec son neveu, Roland, les douze pairs et l'élite de son armée, fut vaincu à Roncevaux du fait de la trahison de Ganelon, le beau-père de Roland ("*Enfer*", XXXII).

- Roland est considéré par Dante comme l'un des principaux guerriers qui ont combattu pour la foi ("*Paradis*", XVIII).

- « *Guillaume et Rainouard* » sont, eux aussi, deux des principaux guerriers qui ont combattu pour la foi ("*Paradis*", XVIII).

Guillaume au Court-Nez, marquis de Septimanie, l'héroïque vaincu de Villedaigne près de Béziers, après avoir toute sa vie combattu les Sarrasins mourut moine et saint à Gellone, en l'an 812. La légende a fait de lui un comte d'Orange, fils d'Aimeri de Narbonne, et le héros éponyme de la "*Geste de Guillaume*", dont le nœud est l'admirable chanson des "*Aliscans*".

Rainouard est un personnage légendaire à demi burlesque de la "*Geste de Guillaume*". C'était un esclave sarrasin de stature gigantesque élevé à la cour de Guillaume au Court-Nez, mais qui était le neveu de sa femme, Guibourc. Après sa conversion, il se distingua par de formidables exploits dans la revanche de la défaite des Aliscans. Il lui a été consacré dans la geste une chanson : "*Le moniage Rainouard*", où on le retrouve moine et faisant, par son appétit, la terreur et le scandale du couvent.

- Robert Guiscard est un autre des principaux guerriers qui ont combattu pour la foi ("*Paradis*", XVIII). L'un des fils de Tancrède de Hauteville, petit seigneur de Normandie, il alla rejoindre ses frères qui étaient déjà établis dans le sud de l'Italie. Il s'y tailla, aux dépens des Sarrasins et des Grecs, le duché de Calabre et de Pouille, et fonda la dynastie normande qui devait régner à Naples et en Sicile jusqu'à l'empereur Frédéric II. Il mourut à Salerne en 1085, selon Dante aux « *batailles de Céperan* » (il fait une erreur : à Céperan, aucune bataille ne s'est passée ; il est donc probable qu'il a confondu cette localité avec Bénévent, où Charles Ier d'Anjou vainquit Manfred, roi de Naples, le fils de Frédéric II [1266]) et de Tagliacozzo (en 1268, le succès du prince français s'accomplissant définitivement par cette victoire, remportée sur Conradin, fils de Manfred. À cette victoire avaient aidé puissamment, non le bras, mais les avis du vieil Alard de Valery, conseiller de Charles Ier).

- Mathilde, qui n'est d'abord qu'« *une dame chantant* » ("*Purgatoire*", XXVIII), qui n'est nommée qu'au chant XXXIII, pourrait être la marquise Mathilde de Toscane (1046-1115) qui, lors de la querelle des Investitures, fut l'alliée du pape Grégoire VII ; dans son château de Canossa, elle réduisit l'empereur Henri IV à lui faire amende honorable ; elle réconcilia donc les deux autorités, spirituelle et temporelle, dont l'entente et la collaboration semblaient à Dante la condition même du bonheur de l'humanité. En 1077, elle légua au Saint-Siège tous ses États (Toscane, une partie de la Lombardie avec Crémone, Ferrare, Mantoue, Modène et Reggio), donation qui fut contestée après sa mort, en 1115, par les empereurs germaniques.

- Guillaume II le Bon ("*Paradis*", XX) fut un roi normand de Naples et de Sicile de 1166 à 1189 qui aima ses sujets et les garda si heureux que son royaume se considérait comme un paradis terrestre.
- « *Le duc Godefroy* » ("*Paradis*", XVIII) est Godefroy de Bouillon qui fut le premier roi de Jérusalem, et est considéré par Dante comme l'un des principaux guerriers qui ont combattu pour la foi.
- Saint Anselme ("*Paradis*", XII), moine bénédictin, maître de l'école du Bec en Normandie, dont l'enseignement théologique tint, au XIe siècle, la place de celui de saint Thomas au XIIIe, devint archevêque de Cantorbéry.
- Saint Dominique naquit en 1170, non loin du golfe de Gascogne, à Calahorra, petite ville de la vieille Castille. Tandis qu'elle le portait en ses flancs, sa mère rêva qu'elle enfantait un chien blanc et noir, portant dans sa gueule une torche qui mettait le monde en feu. Quant à sa marraine, elle aussi le vit en songe avec une étoile lumineuse au front, signe « *des fruits admirables qui devaient provenir de lui* ». C'est en l'honneur de Dieu qu'il fut appelé Dominique par son père, qui s'appelait Félix, c'est-à-dire « heureux », et par sa mère, qui se nommait Jeanne, c'est-à-dire, en hébreu, « grâce divine ». En 1205, il était à Rome. De 1205 à 1214, il employa son ardeur évangélique à convertir par la persuasion les hérétiques albigeois que, de son côté, Simon de Montfort persécutait aveuglément par le glaive et le feu. En 1215, il obtint d'Innocent III l'approbation de son ordre, qui ne lui fut confirmée solennellement qu'en 1216, par Honorius III. Il mourut en 1221. « *Sont nés de lui divers ruisseaux / Dont le jardin catholique s'arrose, / Pour que les arbrisseaux y viennent plus vivaces.* » ("*Paradis*", XII) : les Frères prêcheurs ou Dominicains (« *ce troupeau béni / Que Dominique sait mener par un chemin / Où l'on s'engraisse, à moins qu'on ne s'égare.* » [*Paradis*", X]), les Dominicaines et le Tiers Ordre de Saint Dominique. La rapide biographie qu'il fait est entièrement inspirée de la légende officielle du saint, donnée au XIIIe siècle par Théodoric d'Appoldia. Il est, pour lui, « *notre grand patriarche* », un des « *deux princes* » ("*Paradis*", XI), « *le saint athlète* » ("*Paradis*", XII), le « *chérubique* », c'est-à-dire le sage. Et, avec le tact qui convenait, il eut bien soin de mettre son éloge dans la bouche d'un Franciscain, saint Bonaventure, au chant XII du "*Paradis*".
- Albert le Grand ("*Paradis*", X) fut un Suédois qui s'était fait dominicain en 1222. Vers 1244, il enseignait à l'Université de Cologne où il eut pour disciple de prédilection Thomas d'Aquin, qui le suivit en 1245 à l'Université de Paris. Il fut l'un des plus doctes théologiens et des plus profonds philosophes de son temps. Il mourut à Cologne en 1280.
- Siger de Brabant ("*Paradis*", X) fut le représentant principal de l'averroïsme dans l'enseignement chrétien du XIIIe siècle. Il était né vers 1226, et ouvrit une école à Paris, rue du Fouarre, où il professa jusqu'à 1277. À cette date, inquiété par l'Inquisition et poursuivi par l'évêque de Paris, en raison de ses doctrines, il se rendit à Rome pour s'expliquer avec l'autorité religieuse, et fit admettre, paraît-il, qu'il acceptât, comme fidèle, des opinions que sa philosophie repoussait. Il s'y justifia. Cependant, il n'en fut pas moins retenu et placé sous la surveillance rigoureuse de la curie. Il se peut que ce soit cette situation, équivalente à la prison ecclésiastique, qui ait fini par lui inspirer le désir de l'autre vie. Il mourut, entre 1282 et 1284, de la main d'un clerc, son secrétaire, qui était devenu fou. Les plus célèbres des œuvres où il expose ses audacieuses théories sont ses "*Questions naturelles*" et ses "*Impossibilités*", où, sous couleur de formuler des paradoxes, de son propre aveu condamnables, il exprima peut-être sa véritable pensée sur certains points essentiels de la philosophie chrétienne, tels que la création ex nihilo, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre. À quoi précisément fait allusion Dante, en parlant des « *sylogismes vrais qui firent haïr* » Siger? Sans doute, parmi les 219 propositions condamnées en 1277 par l'évêque de Paris, à celles, tout aristotéliennes, qui avaient été soutenues également en chaire par saint Thomas d'Aquin. Car c'est saint Thomas, qui fut élève puis maître à l'Université de Paris, durant le temps que Siger y enseignait, qui discuta souvent avec lui, et qui, dans "*La divine comédie*", lui qui est la personnification de l'orthodoxie catholique, fait son apologie et celle de sa doctrine.
- Thomas d'Aquin ("*Paradis*", X), qui appartenait à la maison des comtes d'Aquin, naquit en cette bourgade du royaume de Naples en 1226. En 1243, il entra dans l'ordre dominicain, et c'est pour une raison de délicatesse que Dante fait reprendre les dominicains par l'un d'eux. Il fut successivement professeur de théologie à Cologne, Paris et Naples, et écrivit un grand nombre d'œuvres, parmi lesquelles les "*Commentaires*" sur Aristote, la "*Somme théologique*" et la "*Somme contre les Gentils*", qui constituent le monument essentiel de la scolastique, sous forme d'une encyclopédie

théologique et philosophique. C'est à travers lui que Dante a connu Aristote, et c'est sur son œuvre qu'il a fondé toute l'illustration doctrinale et poétique des dogmes et des croyances catholiques proposés par "*La divine comédie*". Les élus qui l'accompagnent dans le ciel du soleil sont tous des savants et des docteurs. Il mourut En 1274, comme il se rendait de Naples au concile de Lyon, il mourut en Campanie. Mais, au chant XX du "*Purgatoire*", en écrivant que « Charles » (Charles Ier d'Anjou) « *au ciel envoya Thomas pour pénitence* » Dante acceptait le bruit qui courut qu'il l'avait fait empoisonner, bruit dans lequel il n'y a naturellement rien de vrai.

- François Gratien ("*Paradis*", X) fut un célèbre canoniste italien, qui vécut au XIIe siècle, enseigna à Bologne et y compila le fameux recueil de droit canon, intitulé "*Concordantia discordantium canonum*", parce qu'il s'y ingénia à montrer l'accord des lois civiles et des lois ecclésiastiques.

- Pierre Lombard ("*Paradis*", X), Novarais qui fut, de 1140 à 1164, date de sa mort, maître de théologie à Paris, et qui mourut évêque de cette ville. Son œuvre des "*Sentences*" (qui lui valut le titre de « le maître des "*Sentences*" ») accomplit pour la dogmatique ce que Gratien avait fait pour le droit canon.

- « Romuald » ("*Paradis*", XII) est saint Romuald, fondateur des Camaldules, au Xe siècle.

- Le célèbre et saint docteur Pierre Damien est un bienheureux ("*Paradis*", XXI). Né à Ravenne en 1007, il fit ses études aux meilleures universités d'Italie et enseigna lui-même. Puis, ayant pris le nom de Damien par reconnaissance pour le frère ainsi nommé, dont les soins l'avaient élevé, il se retira en 1037 au couvent de Santa Croce di Ponte Avellana, au-dessous de Catria en Ombrie (alors que Dante le fait, par erreur, demeurer « *en la maison / De Notre-Dame, au bord adriatique* », c'est-à-dire au monastère de Santa Maria in Porto sul lido Adriano). Par humilité, il signa du nom de Pierre le Pécheur, la plupart de ses lettres et de ses opuscules ; d'où : « *Je fus Pierre Damien / Et Pierre le Pécheur je fus* ». Sa sainteté et sa science le firent élire abbé du couvent, et décorer par le pape, avec le titre d'évêque d'Ostie, du chapeau de cardinal, « *ce chapeau qui se transmet toujours de mal en pis* ». Deux ans d'expérience de la vie séculière suffirent à le dégoûter du monde ; il rentra dans son monastère, où il mourut, en 1272, avec la réputation d'un ascète et d'un docteur sévère aux vices ecclésiastiques et, ce qui devait éminemment plaire à Dante, disposé à laisser à César ce qui est à César.

- Richard de Saint-Victor ("*Paradis*", X), théologien mystique du XIIe siècle, prieur du couvent de Saint-Victor à Paris, fut l'auteur d'œuvres nombreuses. La tradition l'a surnommé « Magnus Contemplator ».

- Saint Bonaventure ("*Paradis*", XII) : moine franciscain du XIIIe siècle. Il s'appelait Giovanni Fidanza, et était né, en 1221, à Bagnoregio, près de Bolsène. En 1243, il entra dans l'ordre des Frères Mineurs, dont il devint ministre général. Il était cardinal et évêque d'Albano quand il mourut, en 1274. Il fut l'auteur de nombreux ouvrages de théologie qui lui valurent, avec le titre de « docteur séraphique », le surnom de « Platon de la scolastique ». Pour une raison de délicatesse, c'est saint Bonaventure, franciscain, qui blâme les Franciscains de leur décadence.

- Saint Bernard, premier abbé de Clairvaux, fondateur de l'ordre cistercien (1091-1153). Promoteur de la seconde croisade, adversaire d'Abélard, polémiste violent, redoutable, conseiller souvent autoritaire des évêques, des princes et des papes, il fut aussi un mystique fervent, qui est resté célèbre et populaire par son ardente dévotion à la Vierge, dont il contribua plus qu'aucun autre à propager le culte. La belle prière qu'il lui adresse au début du XXXIIIe chant, n'est en somme que la paraphrase du "*Memorare*", que la tradition lui attribue.

- Saint François d'Assise, fondateur des Frères Mineurs, est un des « *deux princes* » ("*Paradis*", XI). Pour Dante, il fut le « *séraphique* », c'est-à-dire l'ardent. Avec le tact qui convenait, il eut bien soin de mettre son éloge dans la bouche d'un dominicain, saint Thomas ("*Paradis*", XI). Sa vie est exposée ici d'après la "*Legenda maggiore*" de saint Bonaventure et l'"*Arbor vitæ*" d'Ubertino de Casal, mais sertie, selon ce qui de bonne heure était devenu la légende mystique du saint, dans le cadre traditionnel de ses noces avec dame Pauvreté.

Il était né, en 1182 (« *Vint au monde un soleil* » [*"Paradis"*, XI]), d'un riche négociant en draps, Pierre Bernardone, qui l'éleva dans le luxe et presque en chevalier. À vingt-quatre ans, sur le coup d'une émotion vive, il quitta tout souci du monde et commença une nouvelle vie. Au grand mécontentement de son père, il dissipa son bien propre en aumônes et en fondations, si bien qu'en 1207, en présence

de l'évêque d'Assise et du peuple entier, formellement il renonça à la succession paternelle et alla jusqu'à se dépouiller des habits qu'il tenait de sa famille. Il partit et commença à grouper des disciples, au nom de la pauvreté volontaire. En 1209, il reçut du pape Innocent III l'approbation verbale de sa règle ascétique, puis il en obtint la ratification. En 1223, le pape Honorius III confirma solennellement l'intention et les statuts de son ordre. François rentra alors de sa mission d'Orient, où il s'était rendu dans l'espoir de convertir le sultan du Caire, Malek el Kamel. L'année suivante, comme il priait parmi les rochers de l'Alverne, sur la ligne de séparation des eaux du Tibre et de l'Arno, il reçut aux pieds et aux mains les stigmates des plaies de Jésus-Christ. Ils ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort, qui eut lieu deux ans plus tard, à Assise (octobre 1226). Se sentant alors près de sa fin, il se fit transporter du palais épiscopal, où il se trouvait, dans l'église Sainte-Marie-des-Anges, où il se fit poser nu sur la terre nue, en signe d'humilité et de pauvreté parfaite. C'est ainsi qu'il expira. Il a une place éminente dans la rose ("*Paradis*", XXXII).

- Sainte Claire d'Assise mérite cet éloge : « *Une parfaite vie, un grand mérite excellent / Une dame plus haut, dont en notre bas monde, / On prend, selon sa règle, et le voile et l'habit.* » ("*Paradis*", III). Née en 1194, de la riche famille Sciffi, très pieuse, elle se soumit, toute jeune encore, à la règle de saint François, sous la direction de qui elle fonda en 1212 un monastère de vierges dont la règle se répandit bientôt par toute l'Italie. Elle mourut en 1253. L'ordre créé par elle a pris dans l'usage courant le nom de Clarisses.

Les musulmans et autres infidèles :

- Mahomet est « *du menton éventré jusqu'au trou qui pète : / Entre les deux genoux lui pendaient les boyaux, / On voyait sa courée et le sac répugnant / Qui fait la merde avec ce qu'on avale.* » Son gendre Ali (Ali ebn Abi Talib, quatrième calife) a « *le visage fendu du menton à la houpe* » ("*Enfer*", XXVIII). Au chant XXX du "*Purgatoire*", le dragon qui s'attaque au char de l'Église représente l'action de Mahomet qui priva la chrétienté de toutes ses provinces orientales.

- Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie (1137-1193), reprit Jérusalem sur les Français d'Orient, mais fut si populaire parmi eux pour ses vertus courtoises et ses exploits que les gens du Moyen Âge l'estimaient digne d'être chrétien. ("*Enfer*", IV).

- Avicenne ("*Enfer*", IV) fut un médecin et philosophe arabe du XI^e siècle.

- Averroès ("*Enfer*", IV) fut au XII^e siècle un fameux médecin arabe et un commentateur d'Aristote par l'intermédiaire de qui le Moyen Âge occidental, qui ne savait pas le grec, put accéder à la philosophie du maître. Dante, qui l'a placé dans les limbes, fait allusion à lui quand il signale « *le point / Qui fit errer, jadis, un plus savant que toi* » ("*Purgatoire*", XXV) : son erreur a trait à un des plus subtils et confus problèmes de la scolastique. Pour s'en rendre compte, il faut avoir présente à l'esprit la distinction antique de l'intellect possible et de l'intellect actif. Le premier est « *la faculté de comprendre* », la faculté rationnelle supérieure : lui seul peut et peut seulement concevoir les idées générales des choses ; partant, le second est nécessaire pour faire passer ces idées de la puissance à l'acte, pour les rendre sensibles. Mais, alors que l'intellect actif a, de toute évidence, pour organes le cerveau et les sens qui en dépendent, il n'apparaît pas que l'intellect possible en ait. Cela constaté, Averroès fut entraîné à croire que cet intellect, entièrement distinct de l'âme individuelle, toute végétative et sensitive, était une intelligence unique, universelle, qui, lors de la mort, abandonnait l'âme pour rejoindre l'unité originelle. D'où la vanité de toute croyance à l'immortalité individuelle de l'âme. Cette doctrine a été vivement réfutée par saint Thomas dans sa "*Somme théologique*" (I, 76 et 79) et dans sa "*Somme contre les Gentils*" (II, 73).

- Les Perses et les Éthiopiens ("*Paradis*", XIX) sont pris pour types des infidèles.

- Attila est mentionné ("*Enfer*", IV).

Les victimes de l'amour

Certains sont des héros des romans courtois :

- Tristan ("*Enfer*", V) fut l'amant de la reine Iseult, dans "*Tristan et Iseult*", l'immortel roman français, écrit au XII^e siècle par Bérout et Thomas.

- Lancelot ("*Enfer*", V) fut l'amant de Guenièvre, la femme du roi Arthur de Bretagne, dans le « *livre de Lancelot* », le modèle des romans français de la Table ronde, écrit au XIII^e siècle. Francesca de Rimini confie : « *Certain jour, par plaisir, nous lisions dans le livre / De Lancelot comment amour le prit [...] À plusieurs fois cette lecture fit / Que, relevant les yeux, ensemble nous pâlimes. / Mais un passage seul a triomphé de nous : // Lorsque nous eûmes lu, du désiré sourire, / Qu'il fut baisé par un si bel amant, / Lui, qui jamais de moi ne sera retranché, // Il me baisa, tout en tremblant, la bouche. / Le livre et son auteur fut notre Galehaut.* » Il faut comprendre que, pour brave qu'il fût, Lancelot n'osait avouer son amour à la reine ; mais, un jour que celle-ci souriait de son embarras, Galehaut, son ami et confident, la pria d'octroyer à Lancelot un baiser, ce qu'elle fit. Ce que Galehaut avait été entre Guenièvre et son chevalier, « *le livre et son auteur* » le furent entre Francesca de Rimini et son beau-frère.

- « *Celle qui toussa lors du premier faux pas que de Guenièvre on conte* » ("*Paradis*", XVI) est la dame de Malehaut : alors que Guenièvre, impatientée par la discrétion de Lancelot, lui fit entendre qu'elle savait son amour, la dame de Malehaut qui, à l'écart, assistait à l'entretien, toussa pour avertir les amants de sa présence.

- « *Celui dont le cœur, et son ombre avec lui / Fut troué d'un seul coup par la lance d'Arthur* » ("*Enfer*", XXXII) est Mordred, fils incestueux du roi Arthur, dans le roman "*Lancelot du lac*". Quand Arthur revint de la vaine expédition qu'il avait menée en Gaule contre Lancelot, Mordred, croyant le moment venu de saisir la couronne, prit les armes contre son père et lui livra bataille près de Salisbury. Mais le roi lui-même le perça de sa lance de part en part, si bien qu'un rayon de soleil, traversant la blessure, troua l'ombre du corps.

D'autres sont des personnes réelles :

- Francesca da Rimini ("*Enfer*", V) et son amant, Paul Malatesta. Elle naquit à Ravenne, dont son père, Gui de Polenta, était seigneur à une date ignorée. Peu après 1275, elle épousa Giancotto Malatesta, sire de Rimini, baron valeureux, mais boiteux, louche et difforme, de qui elle eut une fille. Elle s'éprit de son beau-frère, Paul, qui, depuis 1269, était lui-même marié et père de famille, mais aussi beau et avenant que son frère était repoussant. Le mari outragé les surprit ensemble et les transperça d'un même coup d'épée, sans qu'ils eussent le temps de se reconnaître. Ce meurtre eut lieu entre 1283 et 1286. Elle était la propre tante de Guido Novello de Polenta, chez qui Dante, à Ravenne passa les dernières années de sa vie.

- Cunizza ("*Paradis*", IX), fille d'Ezzelino da Romano, qui naquit vers 1198. Ce fut une femme célèbre par sa lasciveté : elle eut, dit-on, trois maris et de nombreux amants, parmi lesquels on compte le troubadour Sordello, que Dante a rencontré au "*Purgatoire*" (VI). Si Dante l'a placée au paradis, c'est qu'elle s'était convertie en son vieil âge, et s'était livrée dès lors à de bonnes œuvres. Elle mourut vers 1279. Si elle se rappelle avec joie avoir « *succombé au feu de cette étoile* » qu'est Vénus, c'est qu'après tout, si elle n'avait péché, elle n'eût pas fait pénitence, et, partant, n'eût pas été admise au paradis. Bien plus, si elle n'avait pas été de complexion amoureuse, elle n'eût pas, une fois convertie, tourné son ardeur vers Dieu avec la fougue qui lui a mérité la gloire éternelle. Cunizza fait remarquer « *la joie précieuse et brillante / Qui est, en notre ciel, la plus proche* », la forme lumineuse et rayonnante d'un autre élu, dont, quoi qu'elle en dise, la renommée n'a pas franchi les siècles : il s'agit de Folquet de Marseille, que Dante fait parler à son tour.

Les conflits que connut l'Italie au Moyen Âge :

Sans vouloir réduire "*La divine comédie*" à une chronique tribulaire des événements survenus au temps de sa composition, il est clair, à de nombreux indices, que des circonstances biographiques et historiques toutes fraîches en ont alimenté l'inspiration. Elle est, en particulier, imprégnée du conflit qui, au Moyen Âge, en Italie en particulier, opposa le pouvoir temporel des papes et celui des empereurs du saint Empire romain qui appartenaient à la dynastie des Hohenstaufen et qui rêvèrent d'une monarchie universelle placée sous le double gouvernement du pape et de l'empereur. Ce conflit se répercuta en Italie dans l'affrontement entre deux partis : les guelfes, partisans au départ des Welfen, famille princière allemande, et des libertés italiennes sous la garantie morale du pape, et les

gibelins, partisans des Hohenstaufen, seigneurs de Waiblingen, partisans de la domination impériale sur l'Italie et dont Dante fut l'un des plus zélés.

Ces oppositions se dessinent à travers une multitude d'évocations de personnages et de situations qu'on peut essayer d'organiser, sans tenter cependant de les identifier tous car Dante est le maître de l'allusion parfois obscure qui aiguise l'intérêt des commentateurs (on pourrait composer un dictionnaire de '*La divine comédie*'), mais laisse le lecteur d'aujourd'hui quelque peu indifférent parce que trop dépassé.

Dante reprit l'accusation courante et banale que toutes les générations répétèrent durant le Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance (la foi n'empêchant pas l'anticléricalisme, comme on le voit dans les représentations du jugement dernier aux portails des cathédrales), en dénonçant la dépravation de l'Église romaine, « *putain prompte à jouer de l'oeil* » ("*Purgatoire*", XXXII). Sa cupidité pousse la cour romaine (« *la cour où le Christ chaque jour est vendu* » ["*Paradis*", XVII]) à pratiquer la simonie, à promulguer des « *décrétales* » ("*Paradis*", IX), des articles du droit canon, dont une bonne partie étaient des faux intéressés qui permettaient à l'Église de drainer à son profit l'argent des peuples chrétiens. Quand il lance : « *Ainsi s'est engraisé le porc de saint Antoine, / Et tant d'autres qui sont plus sales que des porcs / Et paient les gens d'illusoires monnaie.* » ("*Paradis*", XXIX), il fait une double allusion, d'abord au porc, symbole du diable aux temps anciens, que la tradition donnait comme compagnon à saint Antoine, ermite d'Égypte, aux IIIe et IVe siècles ; ensuite aux porcs que nourrissait le monastère de Saint-Antoine à Florence, et à qui personne n'osait toucher, malgré leurs déprédations, Dante visant aussi les autres moines qui leur ressemblent, tout ce passage étant une diatribe contre le clergé simoniaque et le trafic des indulgences. En présentant, au chant XXIII de "*L'enfer*", les hypocrites sous l'apparence de moines en procession, il fait implicitement référence aux religieux placés à la tête de Florence par les gibelins en 1266, qui seront aussi corruptibles que les laïcs. Pour lui, les papes sont « *gens en qui l'avarice est montée à son comble* » ("*Enfer*", VI). Il leur reproche leur recours aux armes de l'excommunication et de l'interdit, qui étaient fulminés à tort et à travers, ôtant ainsi « *à chacun / Le pain que le Dieu bon ne refuse à personne* » ("*Paradis*", XVIII). Il voyait dans ces conduites indignes l'origine de la décadence des mœurs à son époque. Il s'ensuit que « *celui qui la mettra dehors* », « *le vautre* », dont Virgile prédit le triomphe sur la louve romaine, sera un empereur, qui, en reprenant en main le pouvoir temporel, réduirait le pape au seul exercice, qui soit légitime pour lui, du pouvoir spirituel.

Voyant « *le Christ prisonnier en son vicaire* » ("*Purgatoire*", XX), il poursuit de sa vindicte différents papes indignes à ses yeux :

- Adrien V dont le nom de famille était Ottobuono Fieschi, qui fut un prélat ambitieux et cupide, qui monta sur le trône pontifical en juillet 1276 et mourut à Viterbe, trente-huit jours après. Il reconnaît que, parvenu au sommet des honneurs, « *son cœur n'avait point trouvé apaisement* » ("*Purgatoire*", XIX).

- Célestin V qui serait bien le premier des damnés qu'il désigne par « *celui, par lâcheté, qui fit le grand refus* » ("*Enfer*", III). On s'est demandé s'il pouvait être Ésaü, Ponce Pilate, Julien l'Apostat. Mais la plupart des commentateurs s'accordent aujourd'hui sur le nom du pauvre, humble et saint ermite Pierre de Morrone qu'en désespoir de cause le conclave avait élevé à la dignité pontificale le 5 juillet 1294 et qui prit le nom de Célestin V. Mais, intimidé par les manèges et les menaces du cardinal Gaëtani (qui devait être son successeur sous le nom de Boniface VIII et qui se moque de lui : « *Les clefs / Dont mon prédécesseur a fait si peu de cas* » ["*Enfer*", XXVII]), dès le 13 décembre de la même année, il abdiqua la tiare et retourna dans sa solitude. Il mourut avant 1300, date du voyage de Dante en enfer. Cette identification est tout à fait vraisemblable. Mais le piquant de l'affaire, c'est que, le 5 mai 1313, le pape damné par Dante fut solennellement béatifié en cour d'Avignon par son troisième successeur, Clément V. Il est vrai que la nouvelle n'en parvint peut-être jamais à ses oreilles.

- Nicolas III (1277-1280) qui est celui « *qui tient le haut en bas* » ("*Enfer*", XIX), c'est-à-dire qui abaisse la papauté. Ambitieux et avide, du jour qu'il monta au trône papal, il fut le premier pape, non pas à pratiquer la simonie, mais à en faire profiter les membres de sa famille, les « *oursons* », car il

appartenait à la famille Orsini qui avait pour armes une « ourse ». Avec « *Es-tu donc là, déjà, ô Boniface* », Nicolas III s'imagine avoir derrière lui son successeur, Boniface VIII, dont il avait lu, au livre de l'avenir, qu'il devait venir le remplacer en enfer, le 11 octobre 1303.

- Martin IV qui fut pape de 1281 à 1285. Il était si friand d'anguilles du lac de Bolsène qu'il les faisait noyer et mariner dans du vin de « *vernache* » (nom aujourd'hui encore, en Touraine, du vin nouveau) avant de les rôtir. Puis, quand il était bien repu, il gémissait : « Ô Dieu ! combien nous souffrons de maux pour la Sainte Église ! ».

- Célestin V

- Boniface VIII qui, par des mesures d'intimidation qui allèrent jusqu'aux menaces, réussit à convaincre son prédécesseur de se démettre du manteau papal, fraude par laquelle « *il prit par trahison / La belle dame* », l'Église ("Enfer", XIX). D'autre part, nulle politique plus que la sienne ne mérite le nom de simonie : ambitieuse et passionnée, elle fut le modèle de la confusion du temporel et du spirituel. Pour Dante, il est « *un tel qui louvoie à cette heure* » ("Enfer", VI), « *celui qui forligne* » ("Paradis", XII), le « *jardinier corrompu sous lequel dépérit la vigne de Dieu* » ("Paradis", XII), c'est-à-dire l'Église. Avec ironie, il appelle cet être orgueilleux et arrogant « *le serf des serviteurs de Dieu* » ("Enfer", XV), le titre officiel latin du pape étant « *servus servorum Dei* ». Il est « *le chef insensé qui détraque tout le monde* » ("Purgatoire", chant VIII). Saint Pierre vitupère « *celui qui sur la terre a usurpé ma place [...] a fait de mon tombeau un cloaque de sang, / De puanteur, où la méchante bête / Qui chut d'ici prend son plaisir, là-bas.* » ("Paradis", XXVII). Il fut aussi l'adversaire de Philippe le Bel qui, depuis plusieurs années, était en discussion violente avec lui au sujet de l'indépendance de la couronne de France et de la suprématie temporelle de Rome. « *Si hardi contre Charles* » ("Enfer", XIX), il combattit l'influence de Charles Ier d'Anjou, roi de Naples, frère de saint Louis. Et Dante, qui lui portait une haine particulière à celui qui était son ennemi personnel, semble avoir ajouté foi à la légende qui veut que ce pape ait reçu de l'argent de Jean de Procida, pour consentir à la conjuration qui aboutit aux Vêpres siciliennes. En 1300, il était encore un protecteur inavoué des guelfes noirs, tramant la ruine du parti blanc. Pour apaiser cette haine, Dante, avec d'autres ambassadeurs, avait bien été mandé à Rome, mais ils n'obtinrent rien du pontife qui les fit arrêter. Dante eut la chance de s'échapper. Mais ce fut le commencement de son exil. Aussi appelle-t-il contre Boniface VIII « *une juste vengeance* » ("Paradis", XVII), allusion aux malheurs qui suivirent, à Florence, l'exil des blancs. La querelle avec Philippe le Bel trouva son aboutissement quand celui-ci chargea l'un de ses chevaliers, Guillaume de Nogaret, d'aller citer Boniface VIII à comparaître devant le concile de Lyon. Il s'allia aux Colonna qui étaient devenus les ennemis personnels du pape.

Portait ombrage à son ambition temporelle leur forteresse, Palestrine. Pour s'en emparer, sur le conseil de Guido de Montefeltro, il leur promit qu'en échange de la reddition de Palestrine, il les remettrait en leur état et dignité. Mais, en 1298, une fois la ville entre ses mains, il la fit aussitôt raser. Ivres de vengeance, les Colonna s'allièrent à tout ce qui s'opposait aux usurpations de Boniface. C'est ainsi que, le 7 septembre 1303, Guillaume de Nogaret, accompagné de Sciarra Colonna qui avait recruté une troupe de sbires, se rendit au village d'Anagni où le pontife s'était réfugié. Il força les portes de la résidence pontificale. Après lui avoir violemment reproché sa simonie et son usurpation et l'avoir menacé de déchéance, il le mit sous bonne garde. Boniface VIII s'échappa, mais pour mourir quelques jours plus tard des suites de cet outrage et... se retrouver en enfer et y subir sa punition ("Enfer", XVIII - "Paradis", XXVII et XXX).

- Clément V qui était le Français Bertrand de Got, auparavant archevêque de Bordeaux, d'où le qualificatif de « *Gascon* » que lui donne Dante ("Paradis", XVII, XXVII). Pour lui, ce fut « *un pasteur sans principes et d'œuvre encore plus basse* » ("Enfer", XIX). C'est lui qui transféra le siège de la papauté en Avignon. Créature de Philippe-le-Bel, il consentit à ce roi l'abandon des dîmes ecclésiastiques pour cinq ans et les poursuites contre les Templiers. Il est aussi le « *Gascon [qui] trompe le grand Henri* » ("Paradis", XVII) car, tout en faisant mine de seconder Henri VII, en qui Dante voyait le restaurateur de la puissance impériale, le réformateur de l'Église et le sauveur de la société chrétienne, après l'avoir de lui-même engagé à descendre en Italie, une fois le voyage entrepris, il le desservit en secret, l'abandonna, s'appliqua à dresser contre lui tous les États d'Italie. Il n'était par ailleurs recommandable ni par ses mœurs, ni par son mépris des biens de ce monde. Il mourut en 1314, huit mois seulement après l'empereur. Pour Dante, « *Là où Simon le Mage / A mérité*

de choir, il se verra plongé » (“Paradis”, XXX) : dans la troisième fosse du huitième cercle de l'enfer (chant XIX), où il viendra prendre la place de Boniface VIII.

- Jean XXII, originaire de Cahors (d'où le qualificatif de « *Cahorsin* » [“Paradis”, XXVIII]), qui montra une dévotion pour saint Jean-Baptiste et est accusé de trop aimer son image qui était frappée sur les florins d'or de Florence (“Paradis”, XVIII) : de ces florins, à sa mort, on en trouva pour plus de vingt-cinq millions dans les coffres de l'Église.

Dante célèbre certains empereurs mais reproche à d'autres d'avoir négligé l'Italie, reproche à celle-ci de ne pas leur permettre « *de s'asseoir sur la selle* » (“Purgatoire”, VI), c'est-à-dire d'exercer leur autorité politique. En l'an 1300, on pouvait estimer que, depuis cinquante ans, c'est-à-dire depuis les démêlés de Frédéric II avec la papauté, aucun empereur n'avait paru, encore moins régné, en Italie, la laissant ainsi abandonnée à elle-même et soumise aux usurpations de l'autorité spirituelle. L'idée est reprise dans le discours de Marc le Lombard, au chant XVI du “Purgatoire”, sur Rome qui « *possédait deux soleils* », « *ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.* »

- Rodolphe de Habsbourg (“Purgatoire”, VII), empereur de 1273 à 1291, ne se résolut jamais à exercer sa suzeraineté sur l'Italie.

- Son fils, Albert d'Autriche, empereur de 1298 à 1303. Au chant VI du “Purgatoire”, Dante traite d'homme sans cœur cet « *Albert de Germanie* », lui reprochant de se désintéresser des choses d'Italie, comme son père, ayant trop à faire, par ailleurs, en ses États d'Allemagne. Au chant XIX du “Paradis”, il lui reproche aussi la dévastation de la Bohême où régnait Venceslas, son cousin.

- « *Constance, impératrice et reine* » (“Purgatoire”, III), née en 1154, était la fille posthume de Roger Ier, dernier roi normand de Naples, de Pouille et de Sicile. Dernière héritière, très aimée de ses sujets, de la dynastie franco-normande, après la mort de son neveu, Guillaume II, elle transmet sa couronne à la maison de Souabe en épousant l'empereur Henri VI (le « *second ouragan de Souabe* » [“Paradis”, III]), fils de Frédéric Barberousse (le premier ouragan de Souabe). Par son fils, Frédéric II (« *la dernière rafale* »), elle fut la grand-mère de Manfred. Elle mourut en 1198. Dante la rencontre au paradis, la désignant alors comme « *la grande Constance* » (“Paradis”, III), adoptant alors la légende, qu'on croyait alors un fait historique, selon laquelle elle se serait faite nonne et aurait été retirée du couvent par l'archevêque de Palerme, qui lui fit épouser Henri VI.

- Frédéric II, empereur et roi de Sicile (1212-1250), fut un prince d'un génie si extraordinaire et si libre que toute la chrétienté à la suite du pape, envers qui il affichait une complète indépendance, le tint pour le type achevé de l'« *épicurien* ». Au sujet de la chape de plomb des trompeurs (“Enfer”, XXIII), il est dit que « *Frédéric, au prix, n'en faisait que de paille* » car, selon ses ennemis, il punissait les coupables de lèse-majesté en leur faisant revêtir une chape de plomb d'une once d'épaisseur et en les mettant au feu dans une chaudière. Ses démêlés avec la papauté commencèrent en Lombardie : en 1248, ses armées essuyèrent un échec retentissant devant Parme, où le légat du pape s'était enfermé ; d'où : « *Avant que Frédéric ne connût des entraves* » (“Purgatoire”, XVI). Il eut pour astrologue Michel Scott que Dante a placé en “Enfer” (XX), philosophe écossais très savant, commentateur d'Aristote et traducteur d'Avicenne, qui est resté fameux en Écosse comme magicien.

- Manfred, petit-fils de Constance, fils naturel de Frédéric II, qui l'avait préposé, de son vivant, au gouvernement de Naples, de la Pouille et de la Sicile, il lui succéda en qualité de roi de ces pays dont il était fort aimé, quand, en 1254, mourut son frère, Conrad IV, le légitime héritier du trône. Son règne ne fut qu'une lutte continuelle contre la papauté, qui l'excommunia (d'où « *l'anathème* »). Aussi le pape Clément IV finit-il par appeler de France Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et lui conféra la couronne de Naples et de Sicile, dont le siège de Rome était suzerain, à charge de la conquérir sur Manfred. Charles d'Anjou envahit la Pouille, et en 1266, à Bénévent, Manfred fut déconfit et périt dans la bataille. Il était mort excommunié, d'où l'« *anathème* » des prêtres (“Purgatoire”, III). Aussi l'évêque de Cosenza, non content de lui refuser la sépulture religieuse, retira son cadavre du tombeau de fortune qui lui avait été élevé à la tête du pont de Bénévent, et le fit jeter au bord du Garigliano, ou fleuve Vert. C'est par une supposition toute gratuite, inspirée par son zèle de gibelin, que Dante suppose la réconciliation in extremis de ce prince, très intelligent et très séduisant, en qui non seulement l'autorité religieuse, mais tous les contemporains, ont vu, comme en son père Frédéric II, le modèle de l'épicurien, incroyant et débauché.

- Conrad IV fut élu roi des Romains en 1237, assura la régence de l'Allemagne sous la tutelle de l'archevêque de Mayence puis fut empereur de 1250 à 1254. Il tenta de reprendre à Charles d'Anjou le royaume de Sicile où il prit Naples, Capoue et Aquino.
- En 1268, son fils, Conradin, un adolescent de seize ans, dernier prince de la maison de Souabe, descendit en Italie dans le même but. Mais, trahi à la bataille de Tagliacozzo, il fut livré au roi de Naples et, sur son ordre, décapité.
- Au chant III du "*Purgatoire*", il est question de la fille de Manfred, dernière héritière de la maison de Souabe, qui s'appelait, elle aussi, Constance. Elle « *est la noble mère / De l'honneur d'Aragon* » parce qu'elle avait épousé Pierre III roi d'Aragon, et, à ce titre, lui avait apporté, aux yeux des Siciliens, fort attachés aux souvenirs des rois normands et restés fidèles de cœur à leurs successeurs de la maison de Souabe, les droits de celle-ci sur le trône de Naples, droits que réalisa, en partie, l'insurrection des Vêpres Siciliennes. Des deux fils de Constance et de Pierre III, l'un, Frédéric, était en 1300, roi de Sicile, et l'autre, Jacques, roi d'Aragon.
- Mettant tous ses espoirs d'homme, de patriote et de chrétien en lui, Dante prévient que « *siégera l'âme, auguste sur la terre, / Du noble Henri, qui viendra redresser / L'Italie, mais avant qu'elle-même y soit prête* » ("*Paradis*", XXX). C'est l'empereur Henri VII (1308-1313), prince qui paraît avoir été doué de qualités, de vertus et de justes intentions. À l'annonce de sa descente en Italie, il le voyait déjà restaurant l'autorité civile par la dignité impériale, la libérant de la tutelle de l'Église, réduisant l'autorité de celle-ci à son domaine propre ; et, par la collaboration harmonieuse de l'empereur et du Pape, ramenant sur terre l'ordre voulu par les desseins de Dieu. Mais l'opposition qu'il rencontra à peu près partout en Italie, et sa prompte disparition ruinèrent les illusions et les prophéties du poète.

Dans le jeu entre les papes et les empereurs vinrent s'entremettre les rois de France à l'égard desquels Dante montre une haine virulente qui avait pour cause principale l'intervention de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, dans les affaires intérieures de Florence, et les obstacles que ce Charles et son cousin Robert, roi de Naples, opposèrent victorieusement à la domination de l'empereur Henri VII sur l'Italie. Il regretta qu'« *au signe universel l'un oppose les lys* », le « *signe universel* » étant celui de l'empire, « *les lys* » étant celui de la maison de France dont était issue la dynastie angevine de Naples où « *l'un* », le parti guelfe, au temps de Dante, trouvait son principal appui. « *L'autre le fait servir à son parti* » : c'est le parti gibelin qui abuse du crédit de l'empire pour ses intérêts particuliers, et prétend s'autoriser, pour accomplir ses injustices, du signe qui est le symbole même de la justice divine (voir "*Paradis*", XVIII-XX). « *Qu'on ne croie pas / Que Dieu puisse changer de blason pour ses lys !* », c'est-à-dire puisse changer le signe de l'aigle impériale pour celui des lys de France, puisse accorder jamais la monarchie universelle à la maison capétienne.

- Il fait dire à Hugues Capet : « *Je fus le tronc de cet arbre mauvais* » ("*Purgatoire*", XX) - « *J'étais le fils d'un boucher de Paris* » ("*Purgatoire*", XX) adoptant donc une légende, qui courut même en France, qui faisait, en effet, de lui, sinon le fils, du moins le petit-fils par sa mère, d'un riche boucher de Paris. Cette légende, en France du moins, s'oublia vite ; si bien que François Ier s'étant fait lire, sur le conseil de sa sœur, Marguerite, "*La divine comédie*", quand il entendit ce passage, arrêta net le lecteur : « Le méchant poète, dit-il, qui honnit ma maison ! » Après avoir conté les origines de sa famille et les sombres exploits de ses descendants, depuis Charles d'Anjou jusqu'à Charles de Valois et Philippe le Bel, Hugues Capet éprouve alors au fond de son âme, comme un ordre nécessaire et impératif, les droits de la justice, et en demande à Dieu la claire vision ("*Purgatoire*", XX).

- Hugues Capet souhaita « *que fut promue à la couronne veuve / La tête de mon fils* » ("*Purgatoire*", XX) : en réalité, il fut proclamé et sacré roi lui-même en juillet 987 ; mais il est vrai que, pour assurer le trône à son fils, Robert, il le fit couronner à son tour dès la Noël suivante.

- Le « *nouveau Charles* » est Charles II d'Anjou, second roi de Naples de la race capétienne, et fils de Charles Ier, le vainqueur de Manfred (1285-1309). Il est au chant XIX du "*Paradis*", « *ce boiteux, roi de Jérusalem* », un I (un en chiffres romains) marquant sa libéralité, reconnue par Dante au chant VIII du "*Paradis*", tandis qu'un M (mille) marque ses vices.

- Au chant XIII du "*Paradis*", la satire de Dante est dirigée contre le roi français Robert de Naples, qui avait, à ses yeux, le tort de s'intéresser à autre chose qu'à l'administration politique.

- Le « *Petit Nez* » qui « *mourut en s'enfuyant et déflora les lys* » ("*Purgatoire*", VII) est Philippe III-le-Hardi, roi de France, fils de saint Louis et père de Philippe le Bel qui mourut en 1285, devant Perpignan, au retour d'une expédition malheureuse contre l'Aragon.

- Dante éprouva une aversion appuyée pour Philippe le Bel, le « *mal de France* » ("*Purgatoire*", VII), ne pouvant lui pardonner ni « l'attentat » d'Anagni, ni le procès des Templiers. Elle fut exprimée d'abord au chant XX du "*Purgatoire*" où Hugues Capet voit « *dans Agnani entrer la fleur de lys* ». Aussi l'imagine-t-il « *mettre à mort par deux larrons en vie* » ("*Purgatoire*", XX) qui sont, comme bien on pense, Guillaume de Nogaret et Sciarra Colonna. L'allusion à « *Douai, Gand, Lille et Bruges* » ("*Purgatoire*", XX) en est une à la révolte des Flandres contre l'autorité royale, au début du XIV^e siècle, aux dures guerres que Philippe-le-Bel dut mener pour les maintenir dans sa vassalité, et principalement à la défaite qu'il subit à Courtrai, en 1302. Comme presque tous les Capétiens directs, Philippe le Bel était un géant et c'est comme tel qu'il reparaît au paradis terrestre ("*Purgatoire*" XXXII), pour avoir une complicité amoureuse avec « *la putain prompte à jouer de l'oeil* », reproche qui est étonnant car la France n'eut guère à se louer de la papauté sous le pontificat de Boniface VIII (la flagellation de « *la putain* » visant avec évidence la querelle entre le roi de France et le pape et l'attentat d'Anagni), pour dérober le char de l'Église, ce que signifie « *détacha le monstre et le traîna si loin* », allusion au transfert du siège papal de Rome en Avignon, en 1305, après l'élection de Clément V. Il est encore « *le Pilate nouveau* » qui « *sans nul droit, jusqu'au Temple / Pousse les vaisseaux de sa cupidité* » ("*Purgatoire*", XX), allusion au procès qu'avec le concours de Clément V, il mena de 1305 à 1312 contre les templiers qu'il accusait d'hérésie mais qu'il n'aurait poursuivis que pour confisquer leurs biens (ils possédaient de nombreux châteaux et étaient en somme les banquiers de la chrétienté). Il est « *le roi qui périra d'un coup de jambonneau* » ("*Paradis*", XIX) : il mourut en effet, au mois de novembre 1314, des suites d'une chute de cheval causée par l'attaque d'un sanglier, le sarcasme étant donc mordant.

- « *On tirera de France un autre Charles* » ("*Purgatoire*", XX) et ce fut Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, qui, appelé en Italie par Boniface VIII, sous le prétexte de pacifier Florence, déchirée par les dissensions entre les blancs et les noirs, entra dans la ville le 1^{er} novembre 1301, suivi des noirs exilés qui, durant cinq jours, eurent toute licence d'assouvir leurs vengeances politiques et personnelles. Des centaines de blancs furent massacrés et des centaines d'autres, exilés, parmi lesquels était Dante.

- « *Un troisième [Charles] est sorti captif de son vaisseau* » ("*Purgatoire*", XX) : ce fut Charles II d'Anjou, roi de Naples, l'allusion étant au fait que, vaincu en bataille navale par Roger de Lauria, amiral de Pierre, roi d'Aragon et de Sicile, il fut fait prisonnier en 1284, et resta près de trois ans en captivité.

- Louis X le Hutin (1314-1316) devait hériter de la couronne de Navarre de sa mère, Jeanne, fille de Henri I^{er} de Navarre. C'est cette perspective que le poète essaie de conjurer en exprimant le vœu que l'« *heureuse Navarre* » ("*Paradis*", XIX) se défende contre la France.

Comme il n'est pas possible (et peut-être peu utile) d'identifier tous les contemporains (pour la plupart des Italiens) que Dante cite ou fait agir et parler dans "*La divine comédie*", on peut ne passer en revue que ceux qui sont des damnés, des âmes du purgatoire ou des élus.

Les damnés devant lesquels Dante se sentit pris de pitié et de honte, honte de rencontrer ses concitoyens, exhalant une tristesse infinie et muette ou recourant à un mépris furieux :

- Ciacco ("*Enfer*", VI), ce nom signifiant littéralement « cochon », n'est sans doute ici que le surnom d'un Florentin, que le poète ne désigne pas plus expressément, et sur qui nous ne savons que bien peu de choses : selon Boccace, il n'aurait été qu'un parasite glouton et médisant, mais, au demeurant, courtois, bien élevé, affable et, pour ce, bien reçu des gentilshommes. Il entretient Dante avec fureur et dédain des luttes qui déchirent Florence, fait des prédictions sur l'avenir immédiat de la ville et lui prédit un prochain exil.

- Filippo Argenti ("*Enfer*", VIII) dont Dante peut dire : « *Je te reconnais, si sale que tu sois* » car ce riche Florentin de la famille des Adimari et du clan des noirs était un ennemi particulier qu'il aurait,

paraît-il, un jour, souffleté en public. Et, lorsqu'il essaie de sortir du borbier, réagissant avec colère, il le replonge dans la boue sans hésitation, car il souhaite, admet et approuve la peine infligée au pêcheur dans la mesure où il en déteste la faute, le mal qu'il incarne.

- Farinata degli Uberti, dont Dante se soucie d'abord au chant VI de l'"*Enfer*", puis qu'il retrouve au chant X, parmi les «*épicuriens*», tandis que les Uberti qui, en un temps méritèrent d'être appelés «*pères de la patrie*», sont au chant XVI du "*Paradis*" «*ceux qui se sont perdus / Par leur orgueil*». Farinata fut le grand chef des gibelins florentins au milieu du XIII^e siècle et, partant, l'ennemi politique des ancêtres guelfes de Dante. Il appartenait à une famille d'origine allemande installée en Toscane au Xe siècle. En 1248, il chassa une première fois les guelfes de Florence. Mais ceux-ci étant rentrés en 1251, il fut expulsé à son tour en 1258 et se retira à Sienne. Il y forma contre sa ville une conjuration des gibelins de toute la Toscane, qu'appuyait le roi Manfred de Sicile, et remporta sur les guelfes, en 1260, la fameuse bataille de Montaperti, où «*le carnage exemplaire [...] fit l'Arbie [une rivière] se colorer de rouge*» (X). Rentré en triomphe dans Florence, il en chassa pour la seconde fois les guelfes. C'est alors que, dans un conseil tenu à Empoli, tous les chefs gibelins opinèrent pour la destruction complète de la ville. Seul, Farinata s'y opposa et sauva sa ville natale. Il y mourut en 1264. Mais, deux ans plus tard, après la mort de Manfred à Bénévent, les guelfes reprirent possession de Florence et en chassèrent, et définitivement cette fois, les gibelins. Il prédit à Dante qu'il sera exilé ; il lui précise même que cinquante mois après le mois d'avril 1300, c'est-à-dire en juin 1304, exilé de Florence depuis janvier 1302, il devra reconnaître que sont vains tous les efforts faits par les blancs pour rentrer dans leur patrie.

- Cavalcante Cavalcanti ("*Enfer*", X) fut un guelfe qui, matérialiste comme Farinata, ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, et mettait toute sa jouissance aux plaisirs mondains, d'où sa présence en enfer. Son fils, Guido, fut le meilleur ami de la jeunesse de Dante et, avec lui, fut le créateur du «*dolce stil nuovo*». Il n'en fut pas moins exilé de Florence, en 1300, durant la seigneurie de Dante, car il était guelfe lui aussi. Il mourut la même année sans avoir revu sa patrie ni son ami. Qu'il ait pu avoir Virgile «*en dédain*» ne peut avoir qu'un sens moral : ce n'est assurément pas le poète lui-même qu'il a pu mépriser, mais peut-être seulement le poète religieux et le poète national des Romains (ce qui en faisait à ses yeux un gibelin). Plus probablement encore, ce qu'il a dû dédaigner, selon Dante, c'est la raison humaine soumise à la foi, dont Virgile est l'allégorie dans "*La divine comédie*".

- Le cardinal Octavien degli Ubaldini, évêque de Bologne, mort en 1273, fut un «*épicurien*» ("*Enfer*", X) et un partisan convaincu de la domination impériale qui se rendit un jour à lui-même ce témoignage : «*Je puis bien dire que, si l'âme existe, j'ai perdu la mienne au service des gibelins.*»

- Pierre des Vignes, qui est «*celui qui tenait les deux clefs / Du cœur de Frédéric*» ("*Enfer*", XIII) fut ministre et confident de l'empereur Frédéric II. C'était un Italien, né de pauvre famille et qui, par ses talents, sa science et ses efforts s'était dignement élevé au poste de confiance qu'il occupait. Il fut assoiffé de justice mais la désira pour parer de gloire son propre nom. Prévenu à tort contre lui par les envieux, l'empereur le jeta en prison et lui fit crever les yeux. Las de la vie et désespéré de sa disgrâce, il se tua dans sa prison, à Pise selon les uns, à San-Miniato disent les autres. C'est pourquoi il figure parmi les suicidés. Il passait en son temps pour un grand écrivain et un précieux styliste. Mais son style, selon la mode du temps, était maniéré, nourri de pointes et d'allitérations, dont il tira gloire et vanité encore après sa mort, comme le montrent les propos que Dante lui prête.

- Brunetto Latini ("*Enfer*", XV) qui, né vers 1220, mort en 1294, avait été, en même temps, homme politique (à ce titre, chargé de nombreuses et importantes missions par le gouvernement de Florence) et maître de rhétorique et de philosophie, qui conseilla, dirigea et encouragea Dante dans ses études. Durant un long séjour qu'il dut faire à Paris, de 1260 à 1266, au temps où les guelfes (il en était un) étaient chassés de Florence par les gibelins, il écrivit en français son "*Trésor*", son ouvrage le plus célèbre, sorte d'encyclopédie contenant la somme des connaissances de son temps. Dante, malgré la piété qu'il témoigne à son maître, le place en enfer avec les sodomites. On a cru longtemps qu'il était damné pour sodomie, alors qu'il est aujourd'hui reconnu qu'il l'est pour avoir, pour rédiger son "*Trésor*", indûment préféré une langue étrangère à sa langue maternelle, le toscan. Il a ainsi contrevenu à la loi du langage établie par Dieu lui-même, à l'origine de l'humanité ; il s'est inscrit en faux contre le plan divin de l'univers et l'amour qui en est la loi. Sa faute est le péché de violence contre l'esprit, parallèle au péché de violence contre la nature. Et, comme c'est contre l'esprit qu'il a

péché, il convient que ce soient des langues de feu qui l'incendient et le torturent. D'ailleurs, il se dissocie des sodomites : « *Avec les gens qui viennent je ne me dois trouver* », dit-il lui-même. Mais, en enfer, comme au purgatoire, un même châtement rapproche des excès opposés l'un à l'autre, mais nés d'erreurs analogues. Or, à entendre des pères de l'Église comme saint Paul et saint Augustin, certaines erreurs de l'esprit peuvent revêtir le caractère d'une sodomie spirituelle.

- Ont commis des fautes de même ordre que celle de Brunetto Latini, Priscien ("*Enfer*", XV), célèbre grammairien du VI^e siècle qui avait été prêtre, qui a sacrifié à la superstition du génie et du langage grecs, et commis de ridicules hommages au César de Byzance ; François d'Accurse ("*Enfer*", XV), fils du célèbre jurisconsulte florentin, Accurse, qui fut, lui aussi, professeur à l'université de Bologne, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, a sacrifié à la superstition du droit, quand il affirma qu'il est la philosophie véritable et qu'il contient toute la théologie ; Andrea de Mozzi ("*Enfer*", XV), évêque de Florence en 1287, qui fut, pour incapacité prétentieuse, en 1295, « *par le serf des serviteurs de Dieu transféré d'Arno sur Bacchiglione* », c'est-à-dire à l'évêché de Vicence (le Bacchiglione étant la rivière qui passe en cette ville), où il mourut l'année suivante, qui a péché par la vulgarité intentionnelle et risible de sa prédication, véritable blasphème contre la parole de vérité (c'est à lui que Dante fera allusion [*"Paradis"*, XXIX], quand il évoquera « *le capuchon [qui] se gonfle* », la cagoule du prédicateur, qui s'enfle de vanité, « *l'oiseau* » qui s'y est niché étant le démon). Leurs erreurs peuvent paraître légères. Mais Dante ne se préoccupe pas tant ici de mœurs que de théologie. Ce n'est donc que pour une raison de convenance littéraire qu'il les a logés en enfer.

- Guido Guerra ("*Enfer*", XVI), des comtes Guidi, fut au milieu du XIII^e siècle un preux et valeureux soldat, chef des guelfes de Florence. Banni après la défaite de Montaperti (1260), il prit une grande part à la victoire de Bénévent où périt Manfred (1266), et à la suite de laquelle, l'année suivante, il rentra à Florence.

- Theghghiajo Aldobrandi ("*Enfer*", XVI), de la famille des Adimari, chevalier vaillant, courtois et sage, dont la mémoire eût dû rester chère à ses concitoyens parce qu'il leur avait déconseillé cette fatale entreprise contre les gibelins conjurés à Sienne, qui se termina par la défaite de Montaperti, en 1260.

- Jacques Rusticucci ("*Enfer*", XVI) dont Dante se soucia déjà au chant VI, riche chevalier, qui vivait encore en 1266. On ne sait de lui, ni des mésaventures conjugales qui le dégoûtèrent des femmes (« *Plus que tout m'a perdu ma femme acariâtre* »), rien de plus que ce que le poète nous en dit.

- Guillelmo Borsiere ("*Enfer*", XVI), chevalier plein de courtoisie et aux grandes manières, l'arbitre des élégances, des alliances et des usages florentins, à la fin du XIII^e siècle.

- Vitaliano del Dente ("*Enfer*", XVII) qui fut élu podestat de Padoue en 1307 ("*Enfer*", XVII)

- Venedico Caccianemico ("*Enfer*", XVIII) de la famille des Caccianemici riche famille de Bologne, qui étaient les chefs des guelfes de cette ville. Podestat d'Imola, de Milan, de Pistoïa, de 1264 à 1286, il fut, à Bologne, l'agent de la politique du marquis d'Este.

- Alessio Intermini ("*Enfer*", XVIII) qui était un guelfe blanc de Lucques, contemporain de Dante dont on ne sait de lui que ce qu'il en dit.

- Guido Bonatti de Forli ("*Enfer*", XX) qui fut l'astrologue favori de Guido de Montefeltro et passait pour avoir précédemment procuré le gain de la bataille de Montaperti, en 1260, à Guido Novello de Polenta.

- Asdent ("*Enfer*", XX), cordonnier de Parme qui laissa son métier pour se faire devin.

- Le damné qui ne dit pas son nom mais seulement « *Je suis un natif du règne de Navarre* » ("*Enfer*", XXII) serait un certain Ciampolo qui exerça ses talents chez le roi de Navarre Thibaut II, comte de Champagne, le gendre de saint Louis, qu'il accompagna à la croisade de Tunis, où il mourut, lui aussi, de la peste .

- Frère Gomita, « *l'homme de Gallura* » ("*Enfer*", XXII), fut un religieux de Gallura en Sardaigne, qui, à la fin du XIII^e siècle, était en cette ville le vicaire de Ugolino Visconti, de Pise, que Dante allait rencontrer au purgatoire (VIII). Bien qu'en son office il ait usé de concussion, jamais personne ne put ouvrir les yeux de son seigneur sur ses agissements, jusqu'au jour où, pris la main dans le sac, il fut pendu par la gorge.

- Don Michel Zanche ("*Enfer*", XXII) fut un officier du roi Enzo, fils de Frédéric II, au « *judicat* » de Logodoro, en Sardaigne. Après la mort d'Enzo, vers 1250, il épousa la veuve du roi. Il fut trahi et tué par son gendre, Branca d'Oria.

- Les Frères Joyeux de Bologne (*"Enfer"*, XXIII) étaient des religieux de l'ordre chevaleresque de la Vierge Marie, institué à Bologne en 1261, et consacré à l'apaisement des discordes familiales et civiles et à la protection des faibles. Le peuple leur donna le surnom, qu'ils prirent en bonne part, de « Frères Joyeux » parce qu'ils prétendaient servir le Seigneur dans la joie, songeaient à s'amuser plus qu'à autre chose. Des deux que Dante rencontre, Catalano était de la famille guelfe des Malavolti de Bologne. Né en 1220, il avait exercé en plusieurs villes les fonctions de podestat avant d'en être chargé à Florence. Loderingo, au contraire, était gibelin, des Andalo de Bologne, et du même âge que Catalano. Il remplit les mêmes fonctions que son confrère et fut son collègue à Florence. Ce fut justement en raison de leur vocation et de leurs divergences politiques qu'en 1266, après la bataille de Bénévent qui ruina leur parti, les gibelins, dans l'espoir d'être au moins supportés à Florence, les nommèrent ensemble podestats de la ville, avec mission d'y établir un gouvernement de conciliation. Mais bientôt, accusés de partialité, les deux frères pacificateurs durent s'enfuir sous l'exécration publique, laissant Florence en pleine discorde. C'étaient en effet des hypocrites, qui, sous couvert d'impartialité, soutenaient les guelfes et favorisaient les intrigues de Clément IV. Sitôt leur départ, les gibelins durent s'exiler ; les maisons des Uberti, leurs chefs, situées dans le quartier du Gardingue furent rasées et interdiction fut portée de jamais plus bâtir sur leur emplacement. C'est depuis lors que la place de la Seigneurie a pris la forme irrégulière qu'on lui voit aujourd'hui.

- Vanni Fucci (*"Enfer"*, XXIV) qui s'appelle lui-même « *la Bête* » et indique « *Pistoïa me fut digne tanière* », était le fils bâtard (ce pourquoi lui-même se traite de « *mulet* ») d'un noble de Pistoïa, Fuccio de Lazzesi. Il est parmi les trompeurs parce que, vers 1293, il s'entendit avec deux complices pour dérober le trésor de la chapelle de Saint-Jacques du Dôme, à Pistoïa. Plusieurs innocents furent arrêtés, entre autres un certain Rampino di Ranuccio, que l'on condamna et qui eût été pendu, si l'un des vrais coupables, enfin saisi, n'eût avoué et désigné ses complices. Mais Vanni Fucci était en fuite. Il appartenait, par ailleurs, au parti noir, et c'est à ce titre que, prenant une expression de honte et de tristesse, il prophétise méchamment à Dante la ruine des blancs et, par suite, la sienne propre : « *Pistoïa, tout d'abord, s'amaigrir de ses noirs ; / Puis son peuple et ses lois Florence renouvelle. // Du Val de la Magra, Mars suscite une flamme / Que viennent assaillir des nuées orageuses ; / Lors, en tempête impétueuse, horrible, // Aux Champs Picéniens un combat aura lieu, / Où la flamme, soudain, déchirera les nues, / Tant que tout blanc sera frappé de mort. // Et je le dis pour que douleur t'en vienne !* » Toute cette prophétie vise les événements politiques qui révolutionnèrent Florence et aboutirent à l'exil de Dante. En mai 1301, d'abord, les blancs qui gouvernaient Pistoïa avec l'aide des blancs de Florence, en chassèrent les noirs, et ruinèrent leurs maisons. Mais, à la Toussaint de la même année, Charles de Valois, l'agent de Boniface VIII, entra à Florence, ramenant Corso Donati, le chef des noirs, qui prit le pouvoir et bannit les blancs. L'orage qui est mentionné ensuite, et dont le symbolisme a été très discuté, semble avoir trait à la prise et au sac de Pistoïa, en 1305. Moroello Malaspina (la « *flamme*»), marquis de Giovazallo en Lunigiane (le Val de la Magra), remporta pour lors, dans la région de Pistoïa (les « *Champs Picéniens* ») et avec l'aide des noirs de Toscane, une furieuse bataille sur les blancs (les « *nuées orageuses* »), qui décida de la ruine définitive de ce parti dans toute l'Italie. C'est sur ce dernier point de sa prédiction qu'insiste Vanni Fucci, pour désoler le poète.

- Au chant XXV de l'*"Enfer"*, il est question de cinq voleurs. Les « *trois esprits* » qui surviennent sont Puccio Sciancato, Agnello Brunelleschi et Buoso degli Abbatì.

Puccio Sciancato, des Galigai, était un gibelin de Florence ; ce fut un voleur courtois et plaisant, mais mal doué pour le vol : il était boiteux. Il ne subit aucune métamorphose.

Agnello Brunelleschi était, lui aussi, de bonne famille florentine. Il pratiqua le vol comme un sport. Il paraît, cependant, qu'il s'éleva aux plus grands honneurs, mais pour y faire sa rente et en tirer profit. Il est tout aussitôt assailli et assimilé par un serpent de six pieds, qui n'est autre que le camarade qu'ils viennent de perdre de vue, Cianfà Donati.

Buoso degli Abbatì, Florentin également, n'est pas autrement connu de nous. Il change de figure avec un autre serpent, qui, lui, est Francesco Cavalcanti.

- Le damné qui se raconte dans le chant XXVII de l'*"Enfer"* est Guido de Montefeltro, le plus sage et le plus subtil politique qui eût été en Italie au XIIIe siècle. Comte de Montefeltro, il fut vicaire, à Rome, de Conradin, neveu de Manfred, et par ses talents militaires et politiques, se rendit chef de tous les

gibelins des Romagnes, qu'il mena toujours à la victoire. Après avoir une première fois fait sa paix avec le pape Boniface VIII, qui le releva de son excommunication, il reprit les armes en 1289. En 1296, il se réconcilia définitivement avec l'Église et entra dans l'ordre de saint François (d'où le « *cordon / Dont l'habitude était d'amaigrir ceux qu'il ceint* » ; d'où « *frère François* »). Il mourut en 1298. Dante n'a pas inventé la légende de sa collaboration coupable avec Boniface VIII, « *le commandeur des nouveaux Phariséens* », le président du conseil des cardinaux ; il l'a trouvée toute faite chez le chroniqueur Riccobaldo de Ferrare. Les détails seuls de son entretien avec le pape et de la vaine intervention de saint François d'Assise à son lit de mort sont de son imagination.

- Le « *Fra Dolcino* » du chant XXVIII de l'« *Enfer* » est Fra Dolcino Tornielli, de Novare, qui fut le successeur de Gerardo Segarelli à la direction de la secte des Frères apostoliques. Il se présentait comme apôtre et prophète et prêchait la charité et la communauté de toutes choses, même des femmes. En 1305, avec cinq mille des siens, il se rendit maître du mont Zebello, en Piémont, et s'y fortifia si bien que la croisade des Novarais, lancée contre lui par Clément V, aurait échoué si le manque de vivres causé par « *l'étreinte des neiges* » ne les eût contraint à se rendre. Quelques mois après, condamné comme hérétique, Fra Dolcino fut brûlé vif avec la jeune et belle femme qu'il avait faite sienne (1307).

- Pierre de Medicina (« *Enfer* », XXVIII) passa sa vie à exciter les uns contre les autres les princes et les républiques de l'Italie centrale.

- Mosca de Lamberti que Dante désirait déjà voir, au chant VI de l'« *Enfer* », réapparaît au chant XXVIII, parmi les semeurs de discorde, dont les deux mains sont amputées. Selon la tradition populaire, il fut l'initiateur des guerres intestines de Florence. C'était en 1215 ; on ne connaissait encore ni guelfes, ni gibelins ; mais il y avait déjà des rivalités familiales dans la ville. Le jeune Buondelmonte Buondelmonti, s'étant épris de Gualdrade Donati, se laissa persuader par elle de rompre les fiançailles qu'il avait contractées avec une fille de Lambertuccio Amidei. Indignation des Amidei qui comptaient parmi leurs parents les Uberti, chefs de la noblesse féodale. Ils réunirent en conseil leurs alliés et amis. On inclinait à se contenter d'une sérieuse correction infligée en public au jeune Buondelmonte, lorsque Mosca de Lamberti protesta : « *Quand on se résout à frapper quelqu'un, il ne faut pas le blesser, mais le tuer ; sinon, c'est se condamner soi-même.* » Buondelmonte fut donc, le matin de Pâques 1215, assassiné au pied de la « *la pierre tronquée* » (la statue mutilée de Mars, ancien patron de Florence qui, du temps de Dante, s'érigait à la tête du Vieux-Pont. (voir « *Enfer* », XIII). Et les chroniqueurs florentins assurent que cet assassinat divisa définitivement les Florentins en deux factions : les partisans des Buondelmonte et des Donati, qu'on nomma guelfes, et ceux des Amidei et des Uberti, qui devinrent les gibelins. Buondelmonte pensa se noyer, la première fois qu'il vint à Florence, dans l'Ema, torrent affluent de la Grève, au pays d'origine des Buondelmonti (d'où : « *Si Dieu avait permis à l'Ema de te prendre* », « *Paradis* », XVI).

- « *Un corps sans tête* » qui « *tenait aux cheveux sa tête décollée* » (« *Enfer* », XXVIII) est Bertran de Born, sire de Hautefort (« *celui qui jadis de Hautefort fut maître* » [« *Enfer* », XXIX]), vicomte de Périgord et troubadour. Preux chevalier, courtois et libéral, il fut l'auteur de quelques-uns des plus ardents « *sirventès* » de la poésie provençale, dans lesquels il exhortait les rois et les princes d'Occident, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion en particulier, à prendre les armes pour reconquérir Jérusalem. À l'occasion et par honneur féodal, il les pressait aussi de les prendre les uns contre les autres. C'est ainsi qu'il agit envers son suzerain direct, Henri, fils du roi Henri II d'Angleterre, et duc de Guyenne. On appelait ce prince « *jeune roi* » parce que, malgré son jeune âge, son père l'avait associé à la couronne. Estimant que « *son jeune roi* » ne montrait pas, en son fief de Guyenne, assez d'indépendance à l'égard de son père, Bertran de Born, en ses vers, l'excitait à lui tenir tête et à défendre contre lui sa mère abandonnée, la fameuse Aliénor. Plus tard, retiré de la politique et du monde, il entra en religion et mourut au couvent cistercien de Dalon. Bien qu'il l'ait condamné pour avoir donné de « *mauvais conseils* » à son suzerain, Dante n'en avait pas moins la plus grande admiration pour son talent, comme il l'attesta dans le « *De vulgari eloquentia* » (II, III).

- Geri del Bello (« *Enfer* », XXIX), fils de ce Bello qui était frère du Bellincione, aïeul de Dante, était donc pour le poète un oncle à la mode de Bretagne. Il vivait en 1269. Il fut réellement semeur de scandale et de schisme, ses intrigues étant causes qu'un Sacchetti l'assassina : il connut donc bien une « *mort par violence* ». Ce meurtre fut vengé, mais tardivement, trente ans après sa mort, et sans doute

postérieurement à la mort de Dante. De cela aussi l'on est sûr, parce qu'en 1342, il fallut que le duc d'Athènes, podestat de Florence, s'entremît pour faire la paix entre les Sacchetti, d'une part, et les fils et le frère de Dante, de l'autre .

- L'Arétin du chant XXIX de l'«*Enfer*» était Griffolino, surnommé Bal, un alchimiste et un faux monnayeur que l'inquisiteur Albergo de Sienne «*fit jeter au feu*». Cela se passait avant 1272.

- «*L'autre lépreux*» du chant XXIX de l'«*Enfer*» se nomme plus loin Capocchio. Il fut un camarade d'études de Dante. Son grand talent était de contrefaire à s'y méprendre toutes sortes de personnes. Mais il «*faussa les métaux par moyen d'alchimie*», ce pour quoi il fut brûlé vif à Sienne, en 1293.

- Gianni Schicchi («*Enfer*», XXX), «*un follet*» parmi les simulateurs, était un Cavalcanti de Florence. On raconte que, sur la prière de Simon Donati, il prit l'habit et la figure de Buoso Donati, oncle paternel de Simon, qui venait de mourir. Le cadavre de celui-ci fut caché, et Gianni se mit dans le lit du défunt. Et il y dicta à un notaire un testament régulier en faveur de Simon et de lui-même, où il s'attribuait, entre autres choses, la plus belle cavale (la «*reine du troupeau*») de Buoso. Ce Simon Donati dut être le père de Corso Donati, le chef des noirs au temps de Dante.

- «*Maître Adam*» («*Enfer*», XXX) n'était pas un Italien. Mais il résidait habituellement à Bologne. Ce fut à Romena, château des comtes Guidi de Modigliana qu'à leur instigation, à partir de 1252, il «*falsifia / L'aloï marqué du sceau de Jean-Baptiste*», fabriqua de faux florins d'or de Florence. Un jour de 1281 qu'il y était allé s'en défaire, on les reconnut pour faux : on se saisit de lui et on l'envoya au bûcher où «*il laissa son corps brûlé*». D'où sa rancune et sa haine pour les trois seigneurs de Romena, Guido, Alexandre et Aginulf.

- Les comtes de Mangona («*Enfer*», XXXII) étaient Alexandre et Napoléon de Alberti, comtes de Mangona au Val de Sieve, seigneurs de Vernio et Cerbaia au Val du Bisenzio. Napoléon était gibelin et Alexandre était guelfe. C'en eût été assez déjà pour les dresser l'un contre l'autre ; mais des rivalités d'intérêt achevèrent de les opposer. Aussi violents que perfides, après s'être fait maintes trahisons, ils finirent par se tuer l'un l'autre («*Enfer*», XXXII).

- Vanni de Cancellieri, de Pistoïa, surnommé Focaccia («*Enfer*», XXXII) était un Blanc, hardi et preux, mais qui tua par trahison un de ses parents, un cousin, disent les uns, un oncle, disent les autres.

- Sassol Mascheroni («*Enfer*», XXXII), qui appartenait à la famille des Toschi de Florence et qui, étant tuteur d'un neveu, le tua par trahison et, pour ce fait, fut décapité.

- Alberto Camicione de Pazzi, du Val d'Arno («*Enfer*», XXXII), meurtrit son frère, Ubertino.

- Carlino de Pazzi, du Val d'Arno («*Enfer*», XXXII), en 1302, vendit aux noirs de Florence le château de Piantravigne.

- Bocca degli Abbati («*Enfer*», XXXII) trahit son parti, le parti guelfe : à Montaperti (2 septembre 1260), il attaqua le porte-enseigne de la cavalerie florentine à laquelle lui-même appartenait, et lui coupa la main. L'enseigne tomba et l'armée florentine, voyant l'enseigne abattue et se sentant trahie, se débânda et fut bientôt déconfite.

- Buoso de Duera («*Enfer*», XXXII), coseigneur de Crémone, fut, en 1265, chargé par les gibelins de Lombardie d'empêcher le passage de Charles Ier d'Anjou, futur roi de Naples. Mais il accepta de l'argent du prince français et lui laissa le chemin libre.

- Tesauro de Beccheria («*Enfer*», XXXII), abbé de Vallombrosa et légat du pape en Toscane, après l'exil des gibelins de Florence, en 1258, il fut accusé par le peuple de ménager leur retour et, sur son aveu, fut décapité sur la place Saint-Apollinaire.

- Gianni de Soldanier («*Enfer*», XXXII) appartenait à une vieille et noble famille gibeline de Florence. Mais, durant le podestat des deux Frères Joyeux, il trahit son parti pour prendre la tête du mouvement populaire. L'ordre rétabli, il fut exilé et ne rentra jamais dans sa patrie.

- Tebaldello de Zambrasi, de Faënza («*Enfer*», XXXII), à l'aube du 13 novembre 1280, pour venger une injure personnelle, livra une des portes de sa ville aux guelfes de Bologne.

- Le comte Ugolino della Gherardesca («*Enfer*», XXXIII) qui, né dans la première moitié du XIIIe siècle, appartenait à une noble et ancienne maison de Pise. Il fut seigneur de plusieurs terres, dans la Maremme et aussi en Sardaigne, où il représentait d'autre part le roi Enzo. Sa famille était gibeline. Mais, quand il vit triompher les guelfes en Toscane, il passa de leur côté, se rapprocha de leur chef, Jean Visconti et, de concert avec son petit-fils, Nino, dit Brigata, il tenta de rendre guelfe le gouvernement de Pise. Il n'y réussit pas et, pour ce motif, fut emprisonné puis exilé en 1275. Rentré

dans sa patrie avec l'aide des Florentins et des Lucquois, il en devint capitaine et podestat, et s'associa Brigata dans ses fonctions (1285) pour y établir un régime de terreur. C'est alors que, pour rompre la coalition formée contre Pise par Gênes, Lucques et Florence, il vendit à ces deux dernières villes certains châteaux qui appartenaient à Pise ; ce qui, dès lors, lui fut, mais à tort, imputé à trahison. La paix une fois conclue avec Gênes, en 1288, comme le parti gibelin, favorisé par l'archevêque Ruggiero degli Ubaldini, ardent gibelin comme toute sa famille, reprenait courage, le comte qui aspirait en son cœur à devenir seigneur de sa ville, se retourna du côté des gibelins. L'archevêque sut alors profiter contre lui de la mésintelligence qui venait de s'élever entre lui et son petit-fils : il chassa l'un et l'autre de Pise, comme guelfes. Mais, alors qu'il poursuivait à fond Brigata, il feignit de favoriser secrètement Ugolin, et le rappela dans la ville, soi-disant pour négocier un accord amical. Mais, sitôt le comte revenu, l'archevêque l'accusa devant le peuple d'avoir trahi la cité en livrant ses châteaux à Florence ; et il fut, en juillet 1288, par ses ennemis, les Gualandi, Lanfranc et Sismondi, mis en prison dans la tour des Gualandi (aujourd'hui détruite, elle s'élevait sur le site actuel de la place des Cavalieri), avec Gaddo et Uguccio, ses deux fils, et Brigata et Anselmuccio, ses deux petits-fils. Et on les laissa mourir de faim et, selon la légende, il serait mort de faim, le dernier, après avoir tenté de manger ses enfants. Ugolin se trouve donc dans l'Anténoire, comme traître au parti gibelin, puis au parti guelfe, et Ruggiero comme traître à son compatriote.

- « *Frère Albéric* », Alberigo dei Manfredi ("*Enfer*", XXXIII), fut un autre Frère Joyeux et un des chefs du parti guelfe à Faënza. Ayant reçu une offense publique de son neveu, Alberghetto, longtemps, il couva sa vengeance, se refusant à tout accommodement. Mais, enfin, il fit mine de se réconcilier, et invita Alberghetto et son père à dîner au château de la Castellina. Sur la fin du repas, « Qu'on apporte les fruits ! » commanda-t-il. À ces mots, des sicaires apostés massacrèrent son neveu et son frère.

- Branca d'Oria ("*Enfer*", XXXIII), chevalier génois, de la grande famille des Doria, ayant eu envie de la seigneurie de son beau-père, don Michel Zanche, en 1275 l'invita à dîner dans un de ses châteaux et l'y fit massacrer.

Des âmes du purgatoire :

- Casella ("*Purgatoire*", II) fut un musicien et chanteur de talent, ami de Dante de qui il avait mis en musique plusieurs chansons.

- Belacqua ("*Purgatoire*", IV) fut sans doute le surnom d'un artisan, sculpteur de manches de luths et de guitares, qui était un fameux buveur (et non un buveur d'eau, ce que signifie « belacqua ») et un fameux paresseux, de qui Dante, grand amateur de musique, était devenu familier.

- Jacopo del Cassero est celui qui, au chant V du "*Purgatoire*", « *parle avant les autres* ». Descendant d'une vieille et très noble famille de Fano, sur l'Adriatique, il s'était attiré, en 1297, comme podestat de Bologne, l'inimitié d'Azzo VIII d'Este, marquis de Ferrare. Or, l'année suivante, comme il se rendait à Milan, pour y être podestat, il fut assailli et massacré par les sicaires d'Azzo à Oriago, non loin de Mira, sur les rives de la Brenta ; c'est-à-dire au territoire de Padoue, ville fondée, selon la tradition, par le prince troyen Anténoir, traître fameux de qui prend son nom, dans l'enfer, la seconde région du Coccyte, les sicaires étant des « *filis d'Anténoir* ».

- Buonconte de Montefeltro ("*Purgatoire*", V) qui, fils de Guido de Montefeltro, en 1287, prit part à la victoire remportée par les Florentins sur les guelfes d'Arezzo. L'année suivante, il contribua à la victoire du Toppo sur les Siennois. En 1289, enfin, capitaine des gibelins d'Arezzo contre les Florentins, il fut tué à la bataille de Campaldino, dans le haut Val d'Arno, auprès du « *cours d'eau qui a nom l'Archiane : / Il naît dans l'Apennin, au-dessus d'Eremo* », petit affluent torrentueux de l'Arno, « le fleuve royal ».

- Pia de Tolomei ("*Purgatoire*", V) fut une âme mélancolique, timide et pudique. Originnaire de Sienne, première femme de Paganello de Pannochieschi, seigneur du château de la Pietra, en Maremme, elle vécut au moins jusqu'en 1322. Peut-être par jalousie, mais bien plutôt, semble-t-il, poussé par le désir d'épouser certaine riche veuve, Paganello l'emmena au château de la Pietra, et l'y fit secrètement mourir. On raconte que, comme elle se tenait à une fenêtre du château, son mari appela un domestique, qui la saisit par les pieds et la précipita de la fenêtre dans un abîme rocheux.

- Benincasa de Laterino (*"Purgatoire"*, VI) est « *l'Arétin qui reçut / La mort du bras cruel de Ghino di Tacco* ». C'était un juge, très savant en droit, qui condamna à mort un parent du brigand siennois Ghino di Tacco qui sortit de son repaire de la Maremme, le surprit à Rome, lui trancha la tête et l'emporta dans ses marais.
- Guccio de Tarlati (*"Purgatoire"*, VI), étant en butte aux Bostoli, fut « *celui qui, fuyant l'ennemi, se noya* ».
- Farinata Scomiciani, de Pise, (*"Purgatoire"*, VI), fils de Marzucco Scomiciani, fut « *le Pisan qui fit / À ce bon Marzucco montrer tout son courage* ». Après avoir été un valeureux chevalier, Marzucco était entré en religion. Il était au couvent de Saint-François quand Farinata fut tué par Boccio de Caprona. Il réunit alors, pour ses obsèques, le chapitre de ses frères, leur prêcha le pardon des injures, et, pour leur donner l'exemple, il alla baiser la main de celui qui lui avait tué son fils.
- Le comte Orso (*"Purgatoire"*, VI), fils de Napoléon, comte de Manzona, fut tué par son cousin, Alberto.
- Pierre de Brosse (*"Purgatoire"*, VI), en fait Pierre de la Brosse, fut le chirurgien et le grand chambellan de Philippe-le-Hardi, roi de France. À la mort de Louis, fils aîné de ce roi, il eut l'imprudence de soupçonner la seconde reine Marie, fille d'Henri VI duc de Brabant (d'où « *la dame de Brabant* ») de l'avoir empoisonné. Deux ans plus tard, elle se vengea en l'accusant de trahison, et produisit la correspondance qu'il avait avec Alfonse de Castille. Convaincu et condamné, il fut pendu en 1288.
- Sordello, de Mantoue (*"Purgatoire"*, VI), troubadour italien de langue provençale, était un vrai chevalier, preux, beau et plein de talent. Après avoir vécu à la cour de Vérone, il passa chez d'autres seigneurs d'Italie, et enfin à la cour de Provence, chez Raymond-Bérenger IV, puis chez Charles d'Anjou, qu'il accompagna dans la conquête du royaume de Naples. Il cultivait de préférence la poésie politique et civile, où il exprimait avec franchise ses sentiments personnels sur les gens et les faits. Il avait été l'amant de Cunizza da Romano (voir *"Paradis"*, IX).
- Les Monaldi, Filippeschi, Montaigus, Capulets (*"Purgatoire"*, VI) étaient quatre anciennes et nobles familles italiennes, les premières d'Orviété, les dernières de Vérone.
- Le marquis Guillaume (*"Purgatoire"*, VII) était Guillaume VII, marquis de Montferrat de 1254 à 1292, qui, en sa qualité de vicaire impérial, voulut soumettre les guelfes de Lombardie, fut fait prisonnier dans la révolte d'Alexandrie et enfermé dans une cage de fer où il mourut.
- « *Noble juge, Nino* » (*"Purgatoire"*, VIII) était Ugolino Visconti de Pise, ami de Dante, gendre du grand comte Ugolin qui fut d'abord juge à Gallura, en Sardaigne où son aveuglement faillit le rendre complice des exactions de son lieutenant, frère Gomita. Il y retourna finir ses jours. « *Jeanne* » est sa fille unique, qui n'avait guère que neuf ans, en 1300. Sa mère, qui, dit-il, « *a cessé de m'aimer* » est Béatrice d'Este, fille d'Obizzo II. Veuve, elle se remaria, en 1300, à Galéas Visconti, seigneur de Milan. Mais, en 1302, Galéas fut chassé de Milan ; et, en 1308, on vit sa veuve et la fille d'Ugolino Visconti réduites à vivre des charités de Florence.
- Ottokar (*"Purgatoire"*, VII) fut roi de Bohême de 1253 à 1278, le grand ennemi de l'empereur Rodolphe avec lequel cependant la grâce le réconcilie au purgatoire.
- Son fils, Venceslas (*"Purgatoire"*, VII), gendre de Rodolphe, fut le roi de Bohême et de Pologne Venceslas IV (1270-1305), que Dante traite de « *roi barbu qu'engraisse et paresse et luxure* ». Il est encore cité au chant XIX du *"Paradis"*.
- Henri Ier le Gros (*"Purgatoire"*, VII) fut un roi de Navarre, beau-père de Philipp le Bel, désigné comme « *celui qui paraît si bénin* ».
- Pierre III (*"Purgatoire"*, VII) fut roi d'Aragon (1276-1285) et mari de Constance, fille de Manfred. C'est lui qui enleva la Sicile à Charles Ier d'Anjou, roi de Naples, après les Vêpres Siciliennes. « *L'adolescent assis derrière lui* » est son fils aîné, Alphonse III le Magnifique qui ne fit que passer sur le trône. « *Jacques et Frédéric* » sont ses deux fils puînés, le premier roi de Sicile de 1286 à 1296 puis d'Aragon, de 1291 à 1327 ; le second, Frédéric II, roi de Sicile, de 1296 à 1337, est « *celui qui détient la grande île du feu* » et dont sont dénoncées « *la honte et l'avarice* » (*"Paradis"*, XIX). « *Son oncle et son frère* » (*"Paradis"*, XIX) sont Jacques, roi de Majorque, et Jacques II, roi d'Aragon, qui furent coupables d'« *actes dégoûtants qui ont déshonoré / Une maison illustre et deux couronnes* » : l'illustre maison de Raona.

- Conrad Malaspina (*"Purgatoire"*, VIII) était le fils de Frédéric Ier, marquis de Villafranca, et le petit-fils de Conrad Ier l'Ancien, de la tige des Malatesta de Lunigiane. Dante, exilé et proscrit, se trouvait en Lunigiane, en 1306, où les marquis Franceschino, Moroello et Conradin Malaspina le chargèrent de conclure en leur nom certain traité de paix. De la fin de ce chant il appert qu'il n'eut qu'à se louer de l'hospitalité qu'il trouva chez eux.
- Umberto Aldobrandeschi (*"Purgatoire"*, XI) appartenait à une famille gibeline très puissante dans la Maremme siennoise. Mais on sait très peu de choses de lui : il se serait fait bravement tuer lors de la bataille de Campagnatico en 1259.
- Oderisi de Gubbio (*"Purgatoire"*, XI) fut « *la gloire de Gubbio et l'honneur de cet art / Qu'enlumine on appelle à Paris* » ; il fut, en effet, un miniaturiste réputé de la seconde moitié du XIIIe siècle, qui travailla en particulier pour la librairie du palais pontifical. Devant cet homme qui sait combien la renommée terrestre s'évanouit, Dante accepte par avance l'oubli éventuel de sa gloire de poète dans les siècles à venir.
- Provenzan Salvani, de Sienne (*"Purgatoire"*, XI) qui, après la victoire remportée par lui à Montaperti en 1260 sur les guelfes de Florence, était devenu seigneur de sa ville et chef de tous les gibelins de Toscane. C'est en faveur de son ami, Mino dei Mini (qui, à la bataille de Bénévent, était tombé entre les mains de Charles d'Anjou), que, sur le Campo de Sienne, la place de la Seigneurie, il vint, en larmes, implorer ses concitoyens de l'aider à parfaire la somme de dix mille florins demandée par le roi de Naples, pour sa rançon. En lui s'incarne la force de la bonté généreuse qui triomphe de l'orgueil, bonté qui devient opaque pour elle-même dès que son activité tend seulement à la satisfaction des intérêts individuels ou matériels.
- Sapia (*"Purgatoire"*, XIII), femme de Saracini, riche seigneur siennois, lors de la bataille de Colle, où les Siennois perdirent près de trois mille hommes, elle ne parla de rien moins que de se tuer si ses compatriotes rentraient vainqueurs. Elle bénéficia du secours spirituel de Pierre Pettinaïo, tertiaire franciscain, qui vécut humblement du métier de fabricant de peignes (d'où son surnom) et qui mourut en odeur de sainteté. Elle-même mourut après 1274, non sans avoir contribué à de pieuses fondations. Si elle déclare : « *Je ne fus sage, encore que je fusse / Nommée Sapia* », c'est que « *sapia* », du latin « *sapere* », sonne à peu près comme « *savia* », qui veut dire « *sage* ». Mais elle reconnaît avoir été autrefois pleine d'envie envers ses concitoyens.
- Guido del Duca (*"Purgatoire"*, XIV), qui questionne Dante et lui fait la prophétie qui remplit presque tout le chant, appartenait à la noble famille ravenaise des Mainardi, qui possédait la seigneurie de « *Brettinor* », aujourd'hui Bertinoro, petite ville entre Forlì et Cesena, dont la populace en rendit le séjour impossible à la noblesse, qui dut l'abandonner tout entière. Mais on ne sait de lui que fort peu de choses : il exerça dès 1195 et jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu qu'après 1249, diverses charges de judicature en Romagne.
- Rinieri de Calboli (*"Purgatoire"*, XIV), qui appartenait à une noble famille guelfe de Forlì, fut, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, podestat de Parme et d'autres villes. Mais il eut maille à partir avec ses concitoyens, qui le massacrèrent en 1296.
- Marc le Lombard (*"Purgatoire"*, XVI) aurait été un familier des seigneurs de Lombardie, entre lesquels il traitait souvent des accords, des paix, des alliances et des confédérations.
- Gherardo (*"Purgatoire"*, XVIII), fut abbé de Saint-Zénon au temps de Frédéric Barberousse et mourut en 1187. Mais on ne sait rien d'autre de lui. À la tête du même couvent, Albert della Scala, seigneur de Vérone, plaça, en 1262, un fils naturel qui s'appelait Joseph et était boiteux, cruel et débauché.
- Forese Donati (*"Purgatoire"*, XXIII), fils de Simon et frère du fameux Corso Donati, le chef des noirs florentins, était poète et échangea avec Dante, dont, malgré leurs dissentiments politiques, il était l'ami et le compagnon de débauche (« *Ce qu'avec moi tu fus, ce qu'avec toi je fus* »), une célèbre tenson de sonnets triviaux et grossiers, à demi burlesques, à demi satiriques, parmi lesquels Dante, pour sa part, lui reprochait déjà sa gourmandise. Heureux de se retrouver, ils évoquent leur commun passé, tandis que les souvenirs familiaux surgissent, doux, tendres, et que, sur leurs lèvres résonnent les noms de ces êtres purs qu'ils ont adorés et admirés avec la meilleure partie de leur âme. Forese lance une invective contre les impudiques femmes de Florence, et Dante met dans sa bouche un éloge de sa femme, Nella, par lequel il entendait certainement racheter l'accusation que, dans le

premier des sonnets de la tenson, il avait lancée contre lui d'être un époux si négligent et si peu affectionné qu'il la rendait malheureuse, et que la mère de celle-ci se reprochait de lui avoir donné sa fille. Forese prophétise la fin malheureuse de Corso Donati. Il mourut le 28 juin 1296.

- Corso Donati, le propre frère de Forese, est « *celui qui plus en est coupable* » (*"Purgatoire"*, XXIII) car, étant le chef des noirs de Florence, il fut l'ennemi mortel de Dante qu'il fit condamner à l'exil perpétuel en 1301. Mais, à son tour, en 1308, s'étant brouillé avec son propre parti, il dut prendre la fuite. Rattrapé par les sicaires de ses ennemis, il se vit ligoté et jeté sur un cheval. Dans l'espoir de fuir, il s'en laissa tomber. Alors l'un des sicaires lui planta sa lance dans la gorge ; et on le laissa pour mort sur la place. Il expira le lendemain au couvent de Saint-Salvi, où il fut enterré sans cérémonie. Tel est le récit du chroniqueur Villani. Plus romanesque et dramatique, la version des faits que rapporte Dante a dû lui être fournie dans son exil par une tradition orale.

- Bonagiunta da Lucca (*"Purgatoire"*, XXIV), « *le Lucquois* », était un poète de la fin du XIII^e siècle, rompu à la langue et au style. Mais les nombreuses poésies qui restent de lui le montrent servile imitateur des troubadours provençaux de la décadence et de leur « *trobar clus* », c'est-à-dire de cet art subtil, conventionnel et intentionnellement obscur, auquel Dante opposera plus loin son « *dolce stil nuovo* », qui consiste dans l'intime correspondance des paroles au sentiment et à la pensée. En réponse à une de ses questions, il formule la règle suprême de l'art, ou amour juste (« *ordo amoris* »), qui inspira la jeune poésie lyrique de son « *dolce stil nuovo* ». Mais, dans la chanson d'amour, la perfection artistique est déterminée par la beauté du style, cette beauté qu'il avait admirée dans les images et dans les vers de son maître Guinizelli et dans ceux du troubadour Arnaud Daniel.

- Guido Guinizelli (*"Purgatoire"*, XXVI) fut un poète bolonais du XIII^e siècle, précurseur et initiateur de l'école du « *doux style nouveau* ». Dans ses rimes, la nouveauté vraiment importante était cette vive intuition du haut et pur sentiment qui l'avait conduit à l'idée de l'amour conséquence de la noblesse de cœur, et qu'il exprima avec une simplicité, une élégance et une vigueur jusqu'alors inconnues, du moins en Italie. Cette recherche de la subtilité lui fait dire : « *Notre péché, lui, fut hermaphrodite.* » Il est mort en 1273.

- Arnaut Daniel (*"Purgatoire"*, XVI) fut un troubadour périgourdin de la deuxième moitié du XII^e siècle. Il se plaisait au compliqué et au difficile, tant de la pensée que de la forme rythmique. C'est à lui qu'on doit l'artificieuse forme lyrique de la sextine, que Dante lui emprunta.

D'autres élus :

- Piccarda Donati (*"Paradis"*, III), fille de Simon, sœur de Forèse et de Corso, elle était très belle et courtisée. Mais sa piété l'inclina à faire profession de virginité et elle entra au couvent de Sainte-Claire, comme franciscaine. Cependant, ses frères avaient promis sa main à un gentilhomme de Florence nommé Rossellino della Tosa. Quand, au retour d'un séjour à Bologne, Corso apprit l'entrée de sa sœur en religion, toute affaire cessante, il s'en fut au couvent et, de force, malgré l'opposition de Piccarda, des moniales et de l'abbesse elle-même, il l'en retira. Puis, malgré ses protestations, il la maria à Rossellino. Mais la tradition veut que, par miracle, la jeune mariée devint infirme et, bientôt, passa de vie à trépas.

- Romieu de Villeneuve (*"Paradis"*, VI), qui appartenait à l'une des meilleures maisons de Provence, fut premier ministre, connétable et grand-sénéchal de Raymond Bérenger IV, comte de Provence, et le resta tant que vécut celui-ci. Après la mort du comte, en 1245, il garda l'administration de la Provence, et maria la dernière des filles de son maître, Béatrice, à Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis et futur roi de Naples. Il avait déjà marié ses trois sœurs aînées, Marguerite au roi de France lui-même, Éléonore à Henri III d'Angleterre, et Sanche à Richard de Cornouailles, élu roi de Germanie en 1257. Après avoir fait monter la Provence au plus haut degré de prospérité, il s'éteignit en 1250, entouré d'honneurs. Dante, en peu de mots et avec une admiration émue, conte plutôt sa légende que son histoire, la fin misérable et courageuse que la tradition lui prêtait donnant à penser qu'en songeant à lui, il faisait un retour sur lui-même et les misères de son exil.

- Charles-Martel (*"Paradis"*, VIII), né en 1271, était le fils aîné de Charles II d'Anjou, roi de Naples. Il épousa Clémence, fille de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et fut couronné roi de Hongrie en 1290. Mais, comme il mourut jeune, en 1295, il ne put y joindre ni la couronne de Provence, ni celle

de Naples, qui revinrent à son cadet, Robert, le prince avare dont il parle. Si Dante écrit : « *Tu m'as beaucoup aimé ; tu en avais raison* », c'est qu'entre eux s'étaient établis des liens d'amitié, dont l'occasion fut, sans doute, le séjour qu'aux premiers mois de 1294, il fit à Florence, où lui furent rendus de grands honneurs, et où il témoigna d'une grande sympathie pour les Florentins. De 1288 à 1295, Louis et Robert, ses frères puînés, avaient dû demeurer en Catalogne comme otages de leur père. Ils s'y étaient fait de nombreuses relations et, une fois parvenu à la couronne, en 1309, Robert aima s'entourer de Catalans, qu'attirait à Naples leur besoin d'argent, dont il faisait ses officiers, et qui ne songeaient qu'à exploiter le peuple. Aussi Dante peut-il dire que « *le doux peut engendrer l'amer* » : le bon père (Charles II, de Naples, qui laissa une réputation de largesse bien établie) peut naître un fils médiocre, en l'occurrence un avare (Robert). Le dernier tercet du chant VIII, qui se termine par « *Et faites roi celui qui naquit sermonneur* », contient une double allusion : la première à Louis qui, bien que né pour être chevalier, se fit franciscain, et mourut, saint d'ailleurs, évêque de Toulouse, en 1296 ; la seconde à Robert, qui se plut à composer de nombreux sermons farcis d'érudition variée (on a conservé les titres d'au moins 290 d'entre eux).

- Folquet de Marseille ("*Paradis*", IX) fut un troubadour provençal qui fleurit dans la seconde moitié du XIIe siècle. Après de longues années de vie mondaine, durant lesquelles il suivit, jusqu'à faire scandale, sa naturelle inclination à l'amour, il se fit moine et, en 1205, fut élu évêque de Toulouse. Il crut bon alors de racheter ses débordements passés, non seulement par des austérités personnelles, mais en sévissant avec ardeur contre les désordres du siècle. À Toulouse il était, pour cela, bien placé. La persécution qu'il mena contre les hérétiques et, principalement contre les Albigeois (il présida, à la tête de son clergé, à l'assaut final du château de Lavaur [1211] et au massacre des Albigeois qui suivit l'entrée des croisés), fut empreinte d'une passion si sauvage et si aveugle que le pape lui-même jugea bon d'intervenir. Le double caractère de la figure de Folquet a bien été marqué par Dante, d'abord par l'afféterie de ses propos, quand il parle de son passé amoureux, puis par la dureté de son zèle religieux qui, seul, pouvait l'autoriser à se montrer, ainsi qu'il le fait, sévère aux faiblesses de la Cour romaine.

- Augustin ("*Paradis*", XII) fut ministre de l'ordre franciscain en Terre de Labour et mourut en même temps que saint François.

- Illuminé ("*Paradis*", XII) avait été son compagnon en Orient, et vécut jusqu'après 1280.

- Hugues de Saint-Victor ("*Paradis*", XII) fut un célèbre théologien mystique du XIIe siècle, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor à Paris.

- Pierre le Mangeur ("*Paradis*", XII) fut un théologien champenois du XIIe siècle, qui fut chancelier de l'Université de Paris.

- Pierre l'Espagnol ("*Paradis*", XII) fut un fameux théologien d'origine portugaise, qui, après avoir enseigné la logique et avoir été archevêque et cardinal, mourut pape, en 1277, sous le nom de Jean XXI.

- Raban ("*Paradis*", XII), Raban Maure, fut un moine puis un archevêque de Mayence dans la première moitié du IXe siècle, un théologien, un sermonnaire et un poète.

- Joachim de Calabre ("*Paradis*", XII), Joachim de Celico, fut moine calabrais du XIIe siècle. Après avoir été abbé d'un monastère cistercien, il fonda, en 1189, au cœur de la forêt de Sila, la congrégation et le couvent de la Fleur, pour lequel il obtint l'approbation pontificale. De son étude approfondie de la Bible il avait tiré une interprétation mystique et une doctrine de renouveau social et religieux qui, sur bien des points, s'inspirait de la doctrine des Cathares. Aussi, après sa mort, ses livres furent-ils condamnés à plusieurs reprises. Mais, déjà, ses idées s'étaient largement répandues, surtout parmi les « Spirituels » franciscains, dont elles excitèrent le zèle et l'esprit de résistance à la déliquescence générale de l'Église. À ce prestige se joignait, chez lui, celui de prophéties, dont une part avait paru se réaliser, et qui engendrèrent rapidement, après sa mort, toute une littérature à la fois fantastique, vengeresse et utopique. Il a considérablement marqué la pensée et l'imagination de Dante, et a contribué à donner à son poème le ton et l'intention apocalyptiques qui sont l'un de ses attraits.

- Cacciaguidda ("*Paradis*", XV), qui révèle à Dante : « *Je fus bien ta racine* », fut son trisaïeul. Mais on ne sait de lui que ce que le poète en rapporte. L'indication : « *L'astre où je suis cinq cent quatre-vingt fois / Est revenu coudoyer son lion, / Pour rallumer ses flammes sous ses pieds* » (XVI) qui signifie

que, depuis sa naissance, la planète Mars, où il se trouve, est revenue 580 fois rallumer ses feux à la chaleur du Lion, constellation dont la chaleur est en accord avec la sécheresse de Mars, placerait sa naissance en 1091. Son fils, qu'il ne nomme pas, prit de sa femme, venue de Lombardie, le surnom d'Alighiero, qui devint celui de ses descendants ; il vivait encore en 1201. Cet Alighiero eut à son tour deux fils, Bello et Bellincione ; et celui-ci en eut cinq, parmi lesquels se comptait le propre père de Dante. Il brosse un tableau de la vie patriarcale que menait la « *sobre et pudique* » Florence du début du XIII^e siècle : il ne vit « *le lis / Jamais traîné, la hampe renversée, // Ni teinté de vermeil par les dissensions.* » (XVI). En effet, le lis d'argent sur champ de gueules étaient les armes de Florence, qui, à partir de 1251, où les guelfes succédèrent aux gibelins, devint lis de gueules sur champ d'argent, sans que, pourtant, l'étendard de guerre en fût modifié. L'expédition contre les Sarrasins, où il dit avoir péri (certainement en 1189) dans la milice d'un empereur, devrait être la croisade que Conrad III mena de 1147 à 1149 en Terre Sainte, de concert avec Louis VII. Mais, dans ce cas, comment aurait-il pu se faire connaître de l'empereur qui jamais ne descendit en Italie? Faut-il alors penser que Dante a confondu Conrad III avec l'empereur Conrad II, qui régna de 1024 à 1039, et qui entreprit, avec l'aide de Florentins qu'il arma chevaliers, une campagne contre les Sarrasins de Calabre? Tel était le sentiment de Piero di Dante, le fils du poète et son premier commentateur. Mais, de la part de Dante, une telle confusion, qui fait participer à des exploits du XI^e siècle, un homme qui, assurément, ne vécut que cent ans plus tard, est assurément étrange.

- Cangrande della Scala ("Paradis", XVII) était Cane, frère puîné de Barthélemy della Scala, qui fut associé à la seigneurie de Vérone en 1311, et régna seul sur la principauté de 1312 à 1329, date de sa mort. Lui aussi, comme son frère, avait épousé une petite-nièce de Frédéric II. La noblesse et la netteté de son caractère, l'audace de ses entreprises lui firent, de son vivant même, donner le surnom de Grand : Cangrande, ainsi l'appelait-on couramment. Et ce ne fut pas Dante seul, mais toute l'Italie, qui considéra Cangrande comme le restaurateur du parti gibelin et de l'autorité impériale dans l'Italie du nord. Au point même que d'anciens commentateurs ont, dès le XIV^e siècle, reconnu dans Cangrande « *le vautre* » désiré et annoncé par le poète, au chant I de "*L'Enfer*".

Dante, qui fut animé de l'amour et de la nostalgie d'une terre heureuse où l'on aime et où l'on travaille, qui lui inspira ses accents les plus beaux, trace aussi un tableau de l'Italie qui fait une large place à sa géographie (montagnes, rivières, rivages, terroirs, villes, villages) comme à ses mœurs :

- « *Sur la face humaine on lit OMO* » ("*Purgatoire*", XXIII) est une allusion, à une croyance populaire au Moyen Âge que, sur la face humaine, on pouvait lire OMO, l'M étant constitué par le nez, les deux arcades sourcilières et les côtés de l'orbite, et les deux O par le globe des yeux.

- « *De ceux / Qui du drap vert font la course, à Vérone* » ("*Enfer*", XV) est une allusion à une course à pied qui se faisait sous les murs de Vérone chaque année le premier dimanche du carême, et dont le prix était une pièce de six aunes de fin drap vert. Le vaincu, en revanche, devait rapporter jusque dans la ville, et sur son bras, le coq qui lui avait été décerné comme fiche, de consolation.

- « *Faire la figue* » ("*Enfer*", XXV) est un geste obscène par lequel on imite la pénétration sexuelle en repliant les doigts de la main de manière à faire saillir le pouce entre l'index et le médium, après quoi on tend le poing ainsi fermé vers celui qu'on veut insulter.

- « *Le jeu de la zara* » ("*Purgatoire*", VI) était un jeu de hasard (« azar » = « zara ») qu'on jouait avec des dés jetés sur une table après avoir annoncé un nombre. Il paraît, à lire Dante, qu'il se jouait d'ordinaire en public.

- « *La vengeance de Dieu ne craint aucune soupe.* » ("*Purgatoire*", XXXIII) correspond à une croyance populaire à Florence qui voulait, paraît-il, qu'un meurtrier fût à couvert de toute vengeance, du moment qu'il aurait réussi, neuf jours de suite, à manger une soupe chaude sur la tombe de sa victime. Les paroles de Béatrice reviennent donc à dire : la vengeance de Dieu ne craint aucune prescription.

Surtout, Dante a à la fois célébré et vilipendé sa ville, Florence :

Elle aurait été fondée par « *des vieux Troyens, de Fiéssole et de Rome* » ("*Paradis*", XV), par une colonie « *qui descendit de Fiéssole autrefois* » ("*Enfer*", XV) et à laquelle était venue s'agréger une

colonie de Romains. Brunetto Latini et Dante, qui se flattaient d'être issus de cette dernière, en profitaient pour témoigner de leur mépris envers la première.

Elle est :

- le « *bercaïl de Saint Jean* » ("Paradis", XVI) car elle avait pour patron saint Jean-Baptiste, et en porta souvent la figure sur sa monnaie, les florins d'or, qui étaient marqués aussi du lis, « *cette maudite fleur* » ("Paradis", IX) parce que leur convoitise a fait des pasteurs de l'Église des loups avides ;

- « *la cité qui, pour saint Jean-Baptiste / Changea son vieux patron* » ("Enfer", XIII). Dans l'Antiquité, elle avait le dieu Mars pour patron. Mais, une fois convertie au christianisme, elle se dédia à saint Jean-Baptiste, dont le sanctuaire, le « *Baptistère antique* » ("Paradis", XV), bâtiment octogone qui prit la place du temple de Mars, dont l'ensemble date du XII^e siècle et qui, bien que les anciens fonts en aient été transformés au XV^e siècle, on voit encore sur la place du Dôme, orné des portes de bronze d'André de Pise et de Ghiberti, tel que Dante le connut. La statue équestre du dieu fut alors érigée sur un pilier au bord de l'Arno. Lors de la destruction de la ville par Attila (450), cette statue fut jetée au fleuve. Quand elle se releva de ses cendres, au temps de Charlemagne, on jugea nécessaire de rétablir la statue ; mais on n'en retrouva qu'un fragment, si mutilé qu'on n'y pouvait rien reconnaître. Le morceau n'en fut pas moins remis en place, à la tête du Pont Vieux. Il y était encore au temps de Dante ; mais l'inondation du fleuve l'emporta définitivement en 1333.

Du temps de Cacciaguida, la ville était limitée par « *l'enceinte qui va de Mars jusqu'au Baptiste* » ("Paradis", XVI) : entre la statue de Mars en tête du Pont-Vieux et le baptistère de Saint-Jean. Puis elle fut divisée en six arrondissements, ou « *sextiers* », dont le dernier ("Paradis", XVI) était au cœur de la ville, près de la Porte San Piero. Cette localisation était, pour les Alighieri, le signe d'une antique et authentique florentinité.

Les jeux annuels auxquels il est ensuite fait allusion sont la course du « *palio* », qui se donnait à la fête de Saint-Jean.

Autre particularité : à Florence, les auteurs d'homicides étaient condamnés à être plantés dans une fosse, la tête en bas, les jambes en l'air, jusqu'à ce qu'ils fussent étouffés : « *un perfide assassin est planté dans le sol* » ("Enfer", XIX) - « *Comme celui qu'on plante dans la fosse* » ("Purgatoire", XVII). S'il est dit que « *Florence n'a pas tant de Lapi, de Bindi* » ("Paradis", XXIX), c'est que Lapo, diminutif de Girolamo, et Bindo, diminutif d'Alessandrino, y étaient les noms les plus communs.

Le trisaïeul de Dante rappelle les noms de « *ces grands Florentins / Dont le renom se perd dans la brume du temps. // J'ai vu les Filippi et les Catellini, / Alberici, Greci, Ughi et Ormanni, / Déjà sur leur déclin, ces illustres bourgeois ; // Et j'ai vu grands, aussi grands qu'anciens, / Les dell'Arca et les della Sanelle, / Les Ardinghi, Soldanier, Bostichi.* » ("Paradis", XVI). D'autres encore sont cités : les Uberti, les Lamberti les Vidosmini et les Tosinghi, patrons et défenseurs de l'évêché (qui « *s'engraissent à loisir sur les bancs du chapitre* »), les Adimari (au « *lignage insolent* », qui furent mis en possession des biens de Dante quand il fut exilé et intriguèrent toujours contre son retour à Florence). Ils étaient « *cette maison d'où sont nés vos malheurs* », "Paradis", XVI) parce qu'en 1215, ils massacrèrent Buondelmonte Buondelmonti du clan des Cerchi (dit aussi le parti sauvage, parce que ses chefs venaient de la campagne), pour venger l'injure qu'il leur avait faite en n'épousant pas leur fille mais plutôt celle qu'Ubertino Donati lui avait donnée en mariage. Ce meurtre divisa entre guelfes et gibelins celle qui devint « *la ville aux partis* » ("Enfer", VI), « *la ville entre-déchirée* », car nulle ville italienne ne fut au Moyen Âge aussi divisée en factions. Non contente de s'être partagée entre guelfes et gibelins, elle s'était, une fois ses gibelins exilés, divisée entre blancs ou parti conservateur (auquel Dante appartenait) et noirs ou parti populaire. La guerre éclata entre eux à un bal donné le jour des calendes de mai 1300, sur la place de la Trinité. Un an après, les noirs étaient chassés de Florence par « *le parti sauvage* ». Mais, en 1302, à leur tour, les blancs se virent exilés ; et parmi eux était Dante, qui ne rentra jamais à Florence et, par élection, se rendit définitivement gibelin. Il chante ce « *beau bercaïl où je dormais, agneau / Mais ennemi des loups qui le ravagent* » ("Paradis", XXV). Mais, ailleurs, les expressions « *la ville au bon gouvernement* » et « *ce temps où étaient sûrs la mesure et le compte* », sont tout ironiques, comme l'est cet éloge : « *Florence, ma cité, tu dois être contente : [...]* Grâce à tes

citoyens, qui si bien s'évertuent, // Beaucoup des tiens ont au cœur la justice, / Mais ils n'en savent pas décocher l'arc à temps ; / Pour ton peuple, s'il l'a, c'est sur le bout des lèvres. // Beaucoup des tiens ont refusé les offices publics, / Mais ton peuple empressé, sans qu'on lui fasse appel, / Répond et crie : "À moi de m'en charger !" // Sois donc heureuse : eh ! tu as bien de quoi ; / N'as-tu pas la raison, la paix et l'abondance ? / Si je dis vrai, l'effet assez le montre : [...] Combien de fois, du temps qu'il me souvient, / Lois et monnaie, offices et coutumes / As-tu changé ; et rechangé tes membres ! // Si tu as quelque sens et un peu de mémoire, / Tu te reconnaîtras semblable à cette infirme / Qui ne saurait trouver de repos sur la plume, // Et cherche, en se tournant, à soulager son mal. » ("Purgatoire", chant VI) : « *Rechangé tes membres* » est une allusion aux exils et aux rappels des divers partis, guelfes ou gibelins, blancs ou noirs, dont la répétition, depuis un demi-siècle, avait dépeuplé et ruiné Florence.

Les citations

Le texte de "La divine comédie" est parsemé de citations, pour la plupart en latin, qui font faire un autre voyage, à travers la culture, celui-là :

- « *Papè, Satan, papè, Satan, aleppè* » ("Enfer", VII) : Bien qu'il ait été dans l'intention de Dante de donner à ces mots étranges un sens intelligible à Virgile, on ne sait trop comment les interpréter. Peut-être faut-il entendre : « Ô dieu Satan, ô dieu Satan, alerte ! »
- « *Raphel maï amèch zabi almi !* » : ce serait de l'hébreu
- « *Vexilla regis prodeunt inferni* » ("Enfer", XXXIV) : Pour annoncer l'apparition de Lucifer, Virgile s'approprie le premier vers d'une hymne fameuse de Fortunat, que l'Église avait affectée à la liturgie du vendredi saint ; il y ajoute le mot « *inferni* » pour lui donner le caractère convenable au temps et au lieu.
- « *In exitu Israel de Aegypto* » ("Purgatoire", II) : début d'un psaume qu'autrefois on chantait en transportant les morts à l'église, ou de l'église au cimetière, et qui a été choisi par Dante parce que, pour lui, comme il l'explique en son "Convivio" (II, 1, 7), la délivrance des Israélites sortant d'Égypte représente spirituellement la sortie de l'âme hors du péché, sortie par laquelle elle devient sainte et libre.
- « *Amour qui parle au profond de mon cœur* » ("Purgatoire", II) : début d'une chanson de Dante, qu'il a commentée lui-même au livre III de son "Convivio" et que Casella avait mise en musique.
- « *Miserere* » ("Purgatoire", V) : un des sept psaumes de la pénitence qui commence par ce verset : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde ».
- « *Salve Regina* » ("Purgatoire", VII) : prière qu'on récite après vêpres, pour implorer de la Vierge la grâce d'être retiré de cette vallée de larmes et d'être rendu digne de voir Jésus-Christ.
- « *Te lucis ante* » ("Purgatoire", VIII) : début de l'hymne ambrosienne qu'on récite à complies, selon l'office bénédictin.
- « *Te Deum laudamus* » ("Purgatoire", IX) : hymne de louange et de reconnaissance à Dieu, composée par saint Ambroise, sur un vieil air grec, où la tradition veut voir celui même sur lequel Sophocle improvisa un péan, le soir de la victoire de Salamine. Il est évoqué plus loin, traduit en « *Louons Dieu* » ("Paradis", XXIV), les bienheureux le chantant alors pour remercier le Seigneur de la parfaite profession de foi du poète.
- plusieurs des béatitudes annoncées dans le Sermon sur la Montagne ("Matthieu" V) : « *Beati pauperes spiritu* » ("Purgatoire", XII) : elle vise le mépris des richesses et des honneurs, comme il convient à la sortie du cercle où l'orgueil est purgé ; celui qui la profère est l'ange de l'humilité, qui ouvre l'accès du gradin supérieur - « *Beati misericordes* » ("Purgatoire", XV) que Dante introduisit parce que la miséricorde s'oppose directement à l'envie, punie à la deuxième terrasse - « *Réjouis-toi, vainqueur* » ("Purgatoire", XV) : allusion à la conclusion des huit béatitudes : « Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in caelis. » - « *Beati pacifici* » ("Purgatoire", XVII) : « Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu. » - « *Bienheureux ceux qui pleurent* » ("Purgatoire", XIX), béatitude qui convient aux paresseux. - « *Sans pousser / Le chant de ce verset plus loin que "sitiunt"* » ("Purgatoire", XXII) : l'ange prononce la quatrième des Béatitudes ("Matthieu"

V, 6); mais, au lieu de la préférer entièrement, il ne dit que : « *Beati qui sitiunt justitiam* » / « Heureux ceux qui ont soif de justice », la proposition définie par le verbe « *esuriunt* » étant réservée à l'ange de la corniche suivante. - « *Et qui n'ont d'autre faim que la faim qui est juste.* » ("Purgatoire", XXIV) : paraphrase libre et tendancieuse du « *Beati qui esuriunt justitiam* » de l'Évangile de saint Matthieu (V, 6). Afin de l'accommoder à la pénitence des gourmands, Dante interpréta et traduisit cette béatitude comme si elle disait : « *Beati qui esuriunt secundum justitiam.* » En français, on eût aussi bien pu traduire le texte de Dante par « *Et qui n'ont faim qu'autant qu'il est permis.* » - « *Beati mundo corde* » ("Purgatoire", XVII). - La sixième des béatitudes évangéliques : « *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.* » ("Matthieu", V, 8).

- « *Vinum hi non habent.* » ("Purgatoire", XII) : « Ils n'ont plus de vin » sont les paroles de charité dites en manière de prière par la Vierge à son Fils, au festin des noces de Cana. ("Jean", II, 1-10).

- « *Aimez qui vous a fait du mal* » : allusion à une parole du Christ : « *Et moi, je vous dis : faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et calomnient.* » ("Matthieu", V, 43).

« *Agnus Dei.* » ("Purgatoire", XV) : invocation qu'on chante par trois fois à la messe, après la consécration ; les deux premières fois pour demander la miséricorde, et, la troisième fois, pour demander la paix, ce qui convient particulièrement aux colériques.

« *Adhœsit pavimento anima mea* » ("Purgatoire", XIX) : paroles du psaume CXVIII : « *Mon âme s'est attachée à la terre* », c'est-à-dire aux biens terrestres, aux biens les plus vils.

« *Scias quod ego fui successor Petri.* » ("Purgatoire", XIX) : « *Sache que je fus un successeur de Pierre* » déclare le pape Adrien V.

« *Neque nubent* » ("Purgatoire", XIX) : « *Après la résurrection, les hommes ne se marieront pas et ne seront pas mariés, mais ils seront comme des anges dans le ciel.* » Paroles du Christ aux Sadducéens ("Matthieu", XXII, 30) que Dante applique ici aux papes qui, dans l'autre monde, n'ont plus le grade ni le titre d'« *époux de l'Église* », non plus que de droits ni d'honneurs spéciaux, et seront des âmes comme les autres.

« *Gloria in excelsis Deo !* ». ("Purgatoire", XXI) : Pour une raison que Dante se réserve de dire au chant suivant, toutes les âmes du Purgatoire chantent : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* », tout ainsi que les anges le chantèrent pour annoncer la naissance du Christ aux bergers. ("Luc", II, 14).

« *Pourquoi ne règles-tu, ô juste faim de l'or? / L'insatiable appétit des mortels?* » ("Purgatoire", XXII) : en citant ces deux hémistiches de l'« *Énéide* » (III, 57-58), « *Quid non mortalia pectora cogis, / Auri sacra fames?* » Dante en détourna délibérément le sens originel et véritable, qui est : « *À quoi ne pousses-tu pas, exécration soif de l'or, les cœurs des mortels?* » afin de leur faire dire quelque chose de mieux approprié à la fois au caractère qu'il prête à Stace, et au rôle de maître de morale qu'il tient à donner à Virgile.

« *Domine, labia mea* » ("Purgatoire", XXIII) : c'est le début du verset 17 du « *Miserere* » : « *Domine, labia mea aperies et os meum annuntiabit laudem tuam* ». Dante l'applique aux gourmands dans son sens propre d'abord, qui est purement spirituel, et ensuite, quant aux quatre premiers mots, dans un sens matériel, qui vise l'appétit inassouissable constituant la peine de ces pécheurs.

« *Ô dames qui avez d'amour l'intelligence* » ("Purgatoire", XXIV) : le premier vers de la première chanson que Dante ait citée dans sa « *Vita nuova* ».

« *Summœ Deus clementiœ* » ("Purgatoire", XV) : début d'une hymne que l'Église récite le samedi matin. Dante le place ici parce qu'il renferme les vers suivants, bien appropriés aux pécheurs de la chair : « *Lumbos, jecurque morbidum - Flammis adure congruis, - Accincti ut artus excubent, - Luxu remoto pessimo.* »

« *Virum non cognosco* » ("Purgatoire", XV) : « *Je ne connais pas d'homme* », réponse que fit la Vierge à saint Gabriel, quand il lui annonça qu'elle serait la mère du Sauveur.

« *Tant m'abellis vostre cortès deman / Qu'ieu no me puesc ni voil a vos cobrirre : // Ieu sui Arnaut, que plor e vau cantan ; / Consiros vei la passada folor, / E vei jausen la joi qu'esper, denan. // Ara vos prec, per aquela valor / Que vos guida al som de l'escalina : / Sovenha vos a temps de ma dolor !* » ("Purgatoire", XVI) : ces vers provençaux que Dante prête à Arnaut Daniel peuvent se traduire ainsi : « *Votre aimable demande a tant d'attrait pour moi / Que je ne me veux pas ni puis celer à vous : / Je*

suis Amaut, qui pleure et vais chantant. / Si je vois, désolé, mon ancienne folie / Je vois, heureux, la joie future que j'espère. / Or je vous prie, au nom de la puissance / Qui vous conduit en haut de l'escalier, / De ma douleur qu'à temps il vous souviennne ! »

« *Venite, benedicti Patris mei.* » ("Purgatoire", XVII) : paroles que, selon saint Matthieu (XXV, 34), le Christ adressera aux élus, lors du jugement dernier : « Venez, les élus de mon Père : il est à vous, le royaume qui vous fut destiné depuis la création. »

« *Delectasti me* » ("Purgatoire", XXVIII) : Mathilde, pour exprimer la joie que lui inspire la vue des merveilles dont l'Éden est rempli, cite aux poètes le début du Psaume XCI, qui dit : « Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo. Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! »

« *Beati quorum tecta sunt peccata.* » ("Purgatoire", XXIX) : début du Psaume XXXI : « Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et les péchés pardonnés ». Cette citation est de circonstance, au moment où Dante va franchir le Léthé, qui enlève le souvenir des fautes.

« *Entre toutes les filles / D'Adam bénie es-tu* » ("Purgatoire", XXIX) : allusion aux paroles de salut adressées à Marie par Gabriel et Élisabeth. Elles visent ici Béatrice elle-même, qui va paraître sur le char de l'Église, et qui symbolise la Vérité révélée.

« *Veni, Sponsa, / De Libano.* » ("Purgatoire", XXX) : appel tiré du "Cantique des cantiques" : « Viens du Liban, ô mon épouse, viens du Liban, viens ! » L'épouse invoquée est ici Béatrice, demeurée jusqu'alors dans le ciel, mais dont la figure, enfin, va paraître aussitôt que les anges auront répandu le nuage de fleurs nécessaire à sa gloire.

« *Manibus date, oh! lilia plenis!* » ("Purgatoire", XXX) : Sauf le « oh ! », qui est une cheville ajoutée par Dante, ces mots : « Semez les lys à pleines mains », sont une citation de l'"Énéide" (VI, 883). Virgile les plaça dans la bouche d'Anchise, quand il annonce à Énée le destin de Marcellus.

« *Benedictus, qui venis.* » ("Purgatoire", XXX) : Acclamation dont les Juifs saluèrent Jésus, à son entrée à Jérusalem, le dimanche des Rameaux ("Matthieu", XXI). Elle s'adresse ici, malgré le masculin, non pas à Dante ni au Griffon, mais à Béatrice même.

« *Je reconnais les traits de mon ancienne flamme* » ("Purgatoire", XXX) : traduction du fameux vers que Virgile met dans la bouche de Didon au chant IV de l'"Énéide" : « Adgnosco veteris vestigia fammae. »

« *In te speravi, Domine* » ("Purgatoire", XXX). - Les anges entonnent les neuf premiers versets du Psaume XXX, qui expriment avec grande ardeur l'espoir de l'être humain en Dieu ; et ils s'arrêtent aux mots « *pedes meos* », parce que le reste du psaume ne conviendrait plus à la situation.

« *Asperges me* » ("Purgatoire", XXXI) : début des paroles qu'on récitait quand le prêtre jetait l'eau bénite sur le pécheur confessé : « Asperges me hyssopo et mundabor ; labavis me, et super nivem dealbabor ».

« *Deus, venerunt gentes.* » ("Purgatoire", XXXIII) : C'est le début de paroles du Psaume LXXVIII (« Ô Dieu, les nations ont envahi ton héritage ; elles ont souillé ton saint temple ; elles ont fait de Jérusalem une pomme de discorde. ») que Dante applique aux vicissitudes de l'Église, figurées allégoriquement par les aventures du Char, au chant précédent.

« *Modicum, et non videbitis me. Et iterum [...] Modicum, et vos videbitis me* » ("Purgatoire", XXXIII) : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez. » Ce sont les paroles par lesquelles le Christ annonça sa mort et sa résurrection à ses disciples. Dante les transpose du Christ à l'Église, dont Béatrice représente ici l'autorité spirituelle, afin de prophétiser le transfert du siège papal de Rome en Avignon.

« *Hosanna, sanctus Deus sabaoth / Superillustrans claritate tua / Felices ignes horum malacoth !* » ("Paradis", VII) : ce tercet, mélange bizarre de latin et d'hébreu rituel, signifie : « Salut ! Dieu saint des armées, qui de haut illumines de ta clarté les feux bienheureux de ce royaume ! »

« *Vous, dont l'esprit meut le troisième ciel.* » ("Paradis", VIII) : premier vers d'une chanson de Dante, qu'il a lui-même commentée dans son "Convivio" (II, II, 7). Ce vers s'adressait en effet aux intelligences qui meuvent le troisième ciel, celui de Vénus, d'où pleuvent les influences amoureuses.

« *Decimas quæ sunt pauperum Dei* » ("Paradis", XII) : « Les dimes ecclésiastiques qui appartiennent aux pauvres. »

« *Si est dare primum motum esse* » ("Paradis", XIII) : existe-t-il dans l'univers un premier moteur ?

« *O sanguis meus, o super infusa / Gratia Dei, sicut tibi, cui / Bis unquam coeli janua reclusa* » (“*Paradis*”, XV) : « Ô mon sang, ô suprême grâce de Dieu, à qui la porte du ciel s'est-elle jamais ouverte deux fois, comme à toi? ». On peut se demander pourquoi Dante fait ici parler Cacciaguida en latin, mais plus loin (“*Paradis*” XVI), il déclare ne pas « *user de la langue moderne* » pour se faire entendre de son arrière-petits-fils : il se serait servi du latin ou plus vraisemblablement de l'ancien dialecte florentin.

- « *DILIGITE JUSTITIAM... QUI JUDICATIS TERRAM* » (“*Paradis*”, XVIII) : « Aimez la justice, vous qui jugez la terre. » Cette sentence est le début du ‘*Livre de la sagesse*’. Elle convient fort aux esprits du ciel de Jupiter, qui ont aimé et pratiqué la justice, la plus humaine et la plus aimable des vertus, et dont l'observance, essentielle au bien-être de la société humaine, ne peut, selon Dante, se réaliser que dans la monarchie universelle, c'est-à-dire dans le cadre du Saint-Empire, dont l'Empire romain fut une préfiguration. (voir ‘*De Monarchia*’, I, XI et XIII).

« *l'M du cinquième vocable* » (“*Paradis*”, XVIII) : Ce M merveilleux, initiale du mot « *Monarchia* », est un M oncial aux jambages recourbés qui passe par des métamorphoses. Lorsque Dante vit d'autres clartés descendre « *sur le sommet de l'M et s'y poser* », il tendit à prendre la forme d'une fleur de lys, emblème de la maison de France. Mais cette apparence ne fut que passagère, la maison de France n'étant pas digne, aux yeux de Dante, de représenter la Justice, de présider à la Monarchie universelle, ni de posséder l'Empire. Aussitôt après, en effet, ressortirent de l'M plus de mille lumières qui, venant se poser sur le pétale central du lys, l'épanouirent en col et tête d'aigle impériale. Cette aigle, symbole traditionnel de l'Empire, et, partant, de la Monarchie universelle, est, par le fait même, au jugement du poète, l'image de la Justice. À cet égard, ce chant XVIII et celui qui le suit doivent être rapprochés du discours de Marc le Lombard, au chant XVI du “*Purgatoire*”, où Dante révéla sa conception personnelle de l'ordre de la société humaine, et du chant XXXIII du même cantique, où la Justice est symbolisée par l'arbre du Bien et du Mal. Ils sont l'illustration, aussi claire qu'un poème la pouvait donner, et des intentions mystico-politiques de son auteur.

- « *Regnum caelorum* » (“*Paradis*”, XX) est le début de la sentence évangélique « *Regnum caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* » (“*Matthieu*”, XI, 12.)

- « *Regina Cœli* » (“*Paradis*”, XXIII) : début d'une antienne en l'honneur de la Vierge, que l'Église chante durant le temps pascal.

- « *Sperent in te* » (“*Paradis*”, XXV) : c'est le début du “*Psaume*” IX, II.

- « *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !* » : citation de l'hymne des Séraphins, empruntée soit au livre d’*Isaïe*” (VI), soit à l’*Apocalypse*” (IV). (“*Paradis*”, XXXII).

- « *Ave Maria, gratia plena* » (“*Paradis*”, XXXII) : début de la prière « Je vous salue, Marie, pleine de grâces ».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)